150E
V.1
Smith

LE DERNIER CHAPITRE

Ouvrages de George Sand.

Adriani . . . . . 2 vol.
Mont-Revêche. . . . . 4 vol.
La Filleule. . . . . 4 vol.
Les Maîtres Sonneurs. . . . . 4 vol.
François le Champi. . . . . 2 vol.
Piccinino. . . . . 5 vol.
Le Meunier d'Angibault.. . . . . 3 vol.
Lucrezia Floriani. . . . . 2 vol.
Teverino.. . . . . 2 vol.
La Mare au Diable. . . . . 2 vol.

Ouvrages de Paul Duplessis.

Les grands jours d'Auvergne.
Première partie, *Raoul Sforzi*. . . . . 5 vol.
Deuxième partie, *Le gracieux Maurevert*. . . . . 4 vol.
Les Étapes d'un Volontaire.
Première partie, *Le Roi de Chevrières*. . . . . 4 vol.
Deuxième partie, *Moine et Soldat*. . . . . 4 vol.
Troisième partie, *Monsieur Jacques*. . . . . 4 vol.
Le Capitaine Bravaduria. . . . . 2 vol.
La Sonora . . . . . 4 vol.

Sous presse :

Les Pervertis.
Un monde inconnu.
Le Grand-Justicier du roi.

Ouvrages de Paul de Kock.

Un Monsieur très tourmenté . . . . . 2 vol.
Les Étuvistes . . . . . 8 vol.
La Bouquetière du Château-d'Eau . . . . 6 vol.

LA CHANOINESSE

LE DERNIER

CHAPITRE

PAR

Mme LA COMTESSE DASH

1

PARIS

ALEXANDRE CADOT, ÉDITEUR

37, rue Serpente

—

1855

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lachanoinesseled01sain

A M. LE CHEVALIER

G. MARSUZY DE AGUIRRE

I

Je reprends ma plume, car je m'ennuie. Me voilà sûre de ne point perdre mon pauvre vieux cou. Messieurs des cantons suisses nous ont chassés, et nous sommes à présent à Venise. Je m'y suis laissée entraîner

par des amis d'émigration et par mamzelle Pillet, qui se mourait d'envie de visiter *les pays du soleil*. Je vous demande où elle a été pêcher ce mauvais jargon-là. Je soupçonne un petit sot de poète, qui venait se chauffer à nos deux bûches, de lui avoir mis ces mots dans la tête. Ce garçon ne voyait que le firmament, les fleurs, la rosée, et tout le luxe de la création, disait-il. Mamzelle Pillet en est si ravie qu'elle ne parle plus comme une personne naturelle. Je crains que la tête ne tourne à cette vieille folle-là.

Elle veut se pousser dans les lettres, « quand madame la comtesse sera ren- » trée à la cour et parlera au roi. » Il n'y a pas moyen de lui faire prendre la révolution au sérieux. Elle croit toujours que l'on joue une tragi-comédie. En attendant, nous avons

vendu mes diamants, avant de quitter la Suisse et nous allons vivre, elle et moi, avec le revenu et ses économies. Elle ne veut pas entendre parler d'un autre arrangement que celui-là.

— Il n'est pas possible que madame la comtesse me nourrisse et me loge, puisqu'on lui a tout pris. Quand on lui rendra ses biens, nous compterons, si je ne suis pas morte, et elle me fera bien l'honneur d'accepter mon héritage.

A Coblentz et à Sempach, je passais par dessus le marché des travaux de la colonie, à cause de mon âge. Mais ici, il faut vivre indépendante; j'en ai donc trouvé le moyen, avec ma dernière ressource. Dieu protége la France, et les Français aussi, si c'est possible. Je ne serais pas fâchée d'en avoir un peu ma part.

Je ne veux point vous parler de Venise et des émigrés maintenant. Je préfère régler mes comptes avec le passé et terminer ce règne de Louis XV, qui me semble si loin de nous; je ne puis croire que cela ait existé : c'est un rêve et un rêve impossible par le temps qui court. Je retrouve quelques gens qui l'ont vu comme moi, nous en causons, nous nous rappelons à Venise, dans ces palais mauresques, notre Versailles, nos Trianon et tous nos châteaux. Nous voilà dans une république, mais quelle république ! c'est une Sérénissime, comme les altesses, et notre noblesse n'est que de la Saint-Jean, assurent-ils, en comparaison de leur livre d'or. On reçoit des nouvelles de France, de nos stupides barbares, qui réunissent à leurs atrocités tous les ridicules

et toutes les sottises. On ne se reconnaît plus dans ce pays-là. Je suis charmée d'en être *hors*.

J'en étais restée, je crois, au milieu des tribulations de madame de Mailly et de nos incertitudes sur l'inconnu. Nous étions toutes les deux en dissertations infinies sur cet homme inconcevable, dont nous ne pouvions deviner, ni le nom, ni le pays, ni le but. Cette ressemblance avec le pauvre Courtenay me faisait l'effet d'une chose surnaturelle ! Je fus quelque temps sans le revoir et sans que rien me le rappelât; d'ailleurs madame de Mailly commença une nouvelle série de revers dans lesquels je me trouvai mêlée officieusement, et qui m'occupaient presque exclusivement alors.

Nous avions soupé à Choisy. Nous y avions

été fort gais et fort spirituels. Louis XV y eut un mot charmant. On causa d'abord de toutes choses, et je ne sais qui mit sur le tapis une opération gouvernementale, qui trouvait beaucoup d'opposants, et que le roi soutenait. On la critiqua avec amertume, on s'anima; comme l'étiquette était bannie, tout le monde criait à la fois; le roi sentit que la colère allait l'emporter.

— Chut! chut! dit-il, voilà le roi qui vient.

A l'instant même chacun rentra dans son rôle et l'on ne s'écarta plus du respect.

Puisque j'en suis sur les mots de Louis XV, il m'en revient deux que je ne puis passer sous silence, et qui peignent ce monarque au naturel; je ne cesserai de répéter qu'on l'a méconnu, calomnié, et gâté ensuite.

Latour, un délicieux peintre de pastel, qui a laissé un nom remarquable, et que j'ai bien connu, faisait le portrait de Sa Majesté, et causait avec elle fort librement; le roi aimait beaucoup les arts et les artistes. Il riait des saillies de celui-ci, un des hommes les plus spirituels que j'aie connus, et le peintre poussa la témérité jusqu'à lui dire un jour :

— Au vrai, sire, vous n'avez pas de marine.

Le roi lui répondit sèchement :

— Que dites-vous là, monsieur Latour, vous oubliez donc Vernet? Cette manière de ramener l'artiste *à ses moutons* était d'un goût et d'un esprit plein de finesse : Louis XV en avait à revendre et des à-propos inouïs.

En visitant les bureaux de la guerre, il

aperçut des lunettes sur une table, il les prit en disant :

— Voyons si elles sont bonnes.

Sa main se porta sur un papier qui semblait posé négligemment. Il contenait son éloge le plus pompeux, et n'avait sans doute pas été mis là sans dessein. Il lut les premières lignes et le rejeta ; puis il ajouta, en riant :

— Elles ne sont pas meilleures que les miennes, elles grossissent trop les objets.

Oh ! oui, on les lui a grossis, on l'a flatté, on l'a trompé, on lui a fait voir ce qui n'était pas et caché ce qui était, et la mauvaise compagnie ! la mauvaise compagnie ! cette lèpre qui se gagne et dont on guérit d'autant moins qu'on a du plaisir à se gratter.

Nous étions donc à Choisy. Après avoir

soupé, je me trouvai assis sur un canapé, près de la cheminée ; le roi vint s'y placer. Nous deux seuls nous ne jouions pas. Il commença la conversation par me demander si je me rappelais encore le bal d'enfants auquel nous avions assisté ensemble à Marly, sous la régence.

— Oui, sire, je me le rappelle; on n'oublie pas ces choses-là.

— Eh bien! comtesse, vous étiez déjà jolie comme un ange; et, parmi toutes les petites filles présentées, vous fûtes la seule que je remarquai.

— Il y en avait cependant de bien plus remarquables que moi.

— Non, je vous assure. Vous aviez un grand air avec votre croix, et en même temps quelque chose de si gai, de si mutin,

de si spirituel, ce que vous êtes aujourd'hui enfin. Savez-vous que beaucoup de fois depuis j'ai pensé à vous, même *du temps de la reine*. Je vous aurais bien aimée, si vous l'eussiez voulu.

L'entretien devenait embarrassant, d'autant plus que rien ne l'avait préparé. Par une convention tacite et assez convenable, dans les petits appartements, lorsque le roi causait avec une femme, nul ne se permettait d'approcher d'eux et de les interrompre; je ne pouvais non plus me lever la première, j'étais au supplice. Madame de Mailly me regardait, elle était distraite de son jeu; une sorte de pressentiment l'inquiétait, elle me l'a avoué depuis. Je ne sus que répondre à Sa Majesté; le plus court était de me taire; je me tus. De tous les hommes

que j'ai connus dans ma vie, Louis XV, simple particulier, m'aurait plu mieux que personne. Roi, il m'effrayait ; le titre de maîtresse et ses conséquences me répugnaient horriblement ; afficher sa honte, en tirer profit, vanité, gloire, il fallait, pour excuser cela, un amour dont j'étais incapable, l'amour de mademoiselle de La Vallière ou de madame de Mailly. Ces choses-là arrivent une fois par siècle. Une des personnes qui ait le mieux compris ce que je dis, en retournant en arrière, c'est madame de Soubise. Elle resta pendant toute sa vie dans une liaison problématique avec Louis XIV, liaison qui résista à toutes les intrigues et à toutes les maîtresses, qui lui donna un crédit immense et une position unique à la cour. Quelques bonnes âmes ont prétendu

que je la ressuscitais sous Louis XV. Je n'ai rien à répondre à cela, seulement je vais raconter la conversation interrompue tout à l'heure, qui fut le fondement véritable de cette histoire, et qui commença une ère nouvelle dans mon existence.

Le roi était en humeur de franchise et de brusquerie galante. Comme un homme las de ses liens et ne sachant où s'en consoler, il cherchait une distraction, la première venue. J'étais sous sa main, il me prit, et l'entraînement le mena plus loin qu'il ne le croyait d'abord.

— Comtesse, je vais vous étonner peut-être, reprit-il, quand il vit que je ne répondais pas; mais j'ai cru quelquefois que vous aviez pour moi...

— Beaucoup de respect, sire, et un dé-

voûment sans bornes, interrompis-je vivement.

— Que cela ?

— Le roi ne peut supposer autre chose, ce me semble.

— De la cérémonie ou du sérieux ici, madame ! Nous badinons.

— Oh ! je ne demande pas mieux, je vous le jure : badinons.

— Qu'avez-vous fait de votre poète ?

Je me déconcertai ; ce souvenir-là était si loin, et je tâchais si bien de l'oublier !

— Mon poète, sire ?

— Oui, oui, ne faites pas l'ignorante. Le poète, l'Opéra, la petite maison de Richelieu, je sais tout. Et le cabinet noir, et l'extrait des lettres que l'on m'apporte ! Il n'est

pas une des dames de la cour dont je ne connaisse l'histoire au plus certain.

— Mais c'est une trahison.

— Non pas, c'est une sûreté.

— Ah ! sire, on trouve bien le moyen de tricher la petite poste !

— Enfin, répondez ; et le poète ?

— Le roi a-t-il trouvé depuis longtemps un document à cet égard ?

— Non, vous êtes devenue dissimulée, j'en conviens.

— Vous trouvez ?

— J'entends ; cela signifie que vous ne voulez rien dire, ou peut-être que vous n'avez rien à dire, c'est à choisir.

— Choisissez.

— Je choisis la dernière hypothèse, et je

veux changer ce système; il faut que vous ayez à parler désormais.

— Quoi donc ?

— Vous ne devinez pas.

— Dans ce pays-ci le plus sûr est de ne rien deviner, sire, et de se laisser tout dire au contraire.

— Je dirai donc, comtesse Olympe de Vilbelle, il y a douze ans que vous me plaisez, et, si vous vouliez m'encourager seulement *un peu*, je vous aimerais à la folie.

— Vous croyez, sire ?

— Je vous aime déjà.

— Et la comtesse ?

Il fit un signe d'impatience, de mauvais augure pour mon amie.

— Cela n'empêche pas, dit-il enfin.

— Vous supposez que cela n'empêche

pas? *vous* peut-être; mais pour moi c'est un obstacle insurmontable. J'aime la comtesse et je ne l'affligerais pas volontiers.

— Ce ne serait pas une raison, elle a bien supporté sa sœur.

— Oh! sire, me prenez-vous pour une madame de Vintimille.

— Comtesse, vous vous effarouchez à peu de frais; vous oubliez que nous badinons.

— C'est vrai; je suis dans mon tort. Et cependant, continuai-je, poussée par une pensée nouvelle, je voudrais ne pas badiner.

— Vraiment? Je ne demande pas mieux.

— Écoutez-moi donc, sire, et sérieusement cette fois.

— Bon Dieu! comtesse, assemblez-vous votre chapitre ?

La pauvre madame de Mailly nous regardait toujours. Je lui fis un signe d'encouragement et de confiance qui la rassura.

— Sire, répondez-moi franchement, êtes-vous heureux de la vie que vous menez ?

— Moi! ma foi je n'en sais rien, je m'amuse, je m'étourdis, il me semble pourtant qu'il me manque quelque chose.

— Je sais bien, moi, ce qui vous manque, à vous, qui semblez tout avoir.

— Vous êtes plus avancée que moi alors.

— Il vous manque un ami, un ami franc et désinteressé, un ami qui ne vous flatte point, qui ne vous trompe point.

— C'est à la cour la pierre philosophale.

— Non pas, sire, vous l'avez trouvé.

— Et cet ami quel est-il ?

— Moi, sire.

— Ah! le mot de Médée, ajoutez-y *et c'est assez*. En effet, comtesse, c'est assez, c'est trop pour un mauvais sujet de mon espèce, je ne mérite point ce sentiment, tout au plus serai-je digne de l'autre.

— Vous vous trompez, sire, vous les méritez tous les de ux.

— Une aussi jolie femme que vous a droit à mieux que de l'amitié, comtesse, et je ne pourrai jamais m'en tenir là.

— Mais si je n'en veux pas davantage.

— Où poserons-nous les bornes de cette amitié, dites-le.

— Sire, sire, vous vous jouez toujours, vous ne me connaissez pas, vous ne voyez

point au delà de ces soupers, lorsque vous êtes près d'une femme. Réfléchissez à ce que je vous dis, vous verrez.

— Parlez-vous donc sérieusement tout de bon, comtesse? me demanda-t-il, en fixant sur moi ses grands yeux, son regard limpide et assuré.

— Je vous parle, sire, comme si j'avais l'honneur d'être le connétable de France, ou quelque grand dignitaire de la couronne, et qu'il me fût possible d'offrir à mon roi mon épée et mes conseils. Je ne suis qu'une femme sans appui et sans suite en ce monde, pourtant je ne crains pas de vous dire : croyez-moi, aimez-moi franchement, bonnement, et vous verrez plus tard que l'amitié d'une femme n'est pas un si mauvais soutien dans les soucis de la royauté.

Il devenait grave, évidemment mes paroles l'impressionnaient.

— Me jurez-vous de ne me point trahir? de me dire toutes les vérités, même les mauvaises? si je ne vous écoute pas, de revenir à la charge, de ne point vous lasser, de ne vous rebuter d'aucune brusquerie, de supporter mes colères et mes injustices?

Voilà comment j'entends l'amitié, dans mon rôle de roi.

— Je vous jure tout cela sur ma foi et sur mon honneur, sire; je ne l'aurais pas dicté autrement, mais à votre tour il me faut une promesse.

— Déjà! répliqua-t-il, d'un air triste.

— Soyez tranquille, il ne s'agit d'aucune faveur. Je ne vous tourmenterai jamais pour en obtenir. Non, ce que je vous demande,

c'est de ne mettre aucun intermédiaire entre nous, c'est de me recevoir toutes les fois que je le demanderai, c'est de ne révéler *à personne* la nature de nos relations. C'est encore de ne point me chasser selon le caprice de vos maîtresses, si quelque jalousie hors de propos les engage à l'exiger. C'est enfin de m'écouter quoi que je vous dise, de me laisser vous parler comme si vous étiez mon frère. Je suis très hardie, je le sais, mais à mon tour, j'ajouterai : voilà comment j'entends l'amitié dans mon rôle de sujette.

— Chère comtesse, répliqua Louis XV en me tendant la main, vous avez un brave cœur; à dater d'aujourd'hui vous serez l'*amie du roi*, et je vous donne ma parole

d'honneur que personne ne vous ôtera ce titre.

Il baisa ma main à deux reprises. Il portait au doigt un anneau fort précieux, qu'il ne quittait jamais, et qui venait de madame la duchesse de Bourgogne. C'était une antique magnifique, représentant Castor et Pollux, gravés sur un rubis et avec une profondeur, un art, une perfection inouïe; un très bel entourage de brillans donnait à cette bague un éclat sans pareil; c'était un morceau unique. Il l'ôta et le mit lui-même à mon index. J'en rougis de plaisir et un peu de vergogne aussi.

— Voilà le gage de notre affection, comtesse, vous ne le quitterez jamais, j'espère.

— Oh! sire, c'est trop beau, c'est un joyau royal.

— Comment vouliez-vous qu'il fût, venant de moi?

Madame de Mailly avait tout vu. Elle me fit une pitié extrême; je me levai.

— Sire, ajoutai-je, j'entre en fonctions, je vais rassurer un cœur qui souffre, vous me le permettez? J'ajouterai, pour premier avis, qu'il faut penser à celle qui vous aime, qui vous aime plus que sa vie, plus que son honneur, plus que sa dignité. Une femme telle que madame de Mailly est un trésor, ne la perdez point, ne la blessez point, car dans toute votre vie vous n'en retrouverez pas une autre.

— Allez! allez! comtesse, envoyez-la moi; puisque vous le désirez, je ne veux pas qu'il soit dit que je vous refuse quelque chose.

— Ah! sire! si elle vous entendait! c'est bien mal.

— Que voulez-vous! je ne l'aime plus.

Cette parole me pénétra comme une glace, moi qui savais combien elle l'aimait! En m'approchant d'elle je lui montrai la bague, elle devint pâle et se recula de moi.

— Ah! dit elle, c'est affreux à vous.

— Ma chère, répondis-je, je ne suis point une traîtresse, soyez tranquille, allez trouver le roi et sachez qu'à dater de ce moment vous avez une amie près de lui, une amie que rien ne découragera, qui vous soutiendra en dépit de tout, et sur qui vous pouvez compter à la vie et à la mort.

Madame de Mailly était un bonne et ho-

norable femme, elle comprenait les sentiments vrais et généreux, elle ne douta pas de moi.

— Je vous crois, me dit-elle, en me tendant la main

Elle alla tout droit trouver Sa Majesté, légère et heureuse; elle avait foi en lui, parce qu'elle avait foi en moi.

Les courtisans se trouvèrent bien penauds, ils avaient flairé son changement de favorite, et ils nous voyaient au contraire tout en tendresse. Ils n'y reconnaissaient plus rien. Richelieu vint prendre langue.

— Vous avez là une superbe bague, madame.

— Vous trouvez ?

— Je le trouve d'autant mieux que je sais d'où elle vient.

— Je ne le cache point.

— Elle est trop brillante pour cela : des étoiles semblables ne se dissimulent pas à la cour.

— Elles s'éclipsent quelquefois, néanmoins.

— N'est-il pas question de quelque cataclysme de ce genre, aujourd'hui ?

— Qu'en pensez-vous, monsieur le duc.

— Vous vous moquez, comtesse.

— Un homme de votre esprit et de votre expérience doit savoir à quoi s'en tenir, je n'ai donc aucun renseignement à vous donner.

Je lui fis une belle révérence, je me retournai vers la table de jeu, et je demandai qui voulait tenir vingt louis sur le valet de trèfle.

— Ah! comtesse, me dit tout bas à l'oreille

Richelieu, vous êtes plus fine que nous tous.

Madame de Mailly vint me trouver dans ma chambre, le soir. Elle ne touchait pas la terre ; depuis bien longtemps le roi n'avait été aussi aimable. Il lui avait promis de ne plus lui donner d'inquiétudes, d'en écarter tous les sujets, de se consacrer entièrement à elle. Il ajouta que c'était par mes conseils qu'il renonçait à ses erreurs, qu'elle devait m'aimer et m'honorer par dessus tout, que j'étais *son amie* et qu'il avait désormais toute confiance en moi. La pauvre femme pleurait de joie.

— Il m'aime! Il me l'a dit! répétait-elle, il a voulu me donner un bon de cent mille livres sur le trésor. Je lui ai demandé s'il me prenait pour un autre. A moi de l'argent

à moi mon Dieu! Oh! je l'aime trop pour qu'il me parle ainsi, j'ai eu bien de la peine à lui pardonner.

Nous avions pour nous, quoique par un autre motif, le cardinal. Madame de Mailly lui convenait à merveille, il était sûr d'elle, il savait qu'elle ne chercherait point à le détrôner, et que la puissance était la chose du monde qui l'occupait le moins. Il continuait sa vie habituelle; à son âge cela tenait du miracle. Il lui prit envie en ce temps-là de céder son héritage d'avance; il choisit, pour le recueillir, le cardinal de Tensin, et ils s'écrivirent à cet égard des lettres que l'on rendit publiques. M. de Tensin refusait. C'était une drôle de famille que ces deux Tensin, des êtres fort curieux, chacun dans leur genre. D'abord ils s'ai-

maient avec une tendresse sur laquelle on tint des propos stupides. Ensuite il n'était pas une intrigue, depuis Rome jusqu'à Saint-Pétersbourg, qui ne leur passât par les mains. Ils s'entendaient sans se parler, sans se voir, jamais on ne les trouva en défaut; à deux cents lieues l'un de l'autre ils répondaient juste ce qu'il fallait.

La comtesse Alexandrine, dont j'ai si souvent parlé, et dont je parlerai encore, était une de ces personnes dont il faut être l'amie, lorsqu'on gravite dans le même cercle. On ne peut pas avoir plus d'esprit qu'elle, elle avait surtout toujours celui de la personne à qui elle parlait. Très jolie fille dans sa jeunesse, elle se conserva longtemps. Elle eut pour amant le cardinal Dubois, M. le régent lui-même, assure-t-on,

mais ceci est moins certain. Son existence eut des péripéties étranges et une catastrophe, dont la vérité n'est pas tout à fait connue, chacun ; l'explique à sa manière.

On la fit religieuse au couvent de Montfleury, près Grenoble, et cela malgré elle. En prononçant ses vœux elle songeait à les rompre. Elle ne pouvait durer dans ces murailles. Elle trouva le moyen de séduire un pauvre abbé à tonsure, qui ne prenait point les ordres dans la crainte de manquer de bénéfice et qui, en revanche, courait les abbayes pour attraper quelque lopin. Il devint amoureux fou de cette belle fille, elle en fit son commissionnaire, lui donna ses instructions, lui écrivit ses lettres de crédit, enfin elle parvint, du fond de son cloître,

à l'insu de ses supérieures, à faire annuler ses vœux, sans aucune raison valable pour cela. Je crois que pareille aventure n'est jamais arrivée qu'à elle. Elle passa en qualité de chanoinesse au chapitre de Neuville, près de Lyon, et dès lors son sort changea entièrement; elle vint à Paris, elle y tint le fil de dix aventures à la fois, toujours par ambition pour son frère. Elle ne demandait rien, elle n'aimait point l'argent, et le dépensait sans compter, serviable et bonne, quand on ne l'avait pas offensée, car alors elle devenait impitoyable.

Elle était grande, avait le cou long (non pas comme ma sœur, pourtant), la bouche trop fendue, mais vermeille, et de belles dents; ses yeux, aussi spirituels qu'agréables, disaient tout ce qu'elle voulait, et non

ce qu'elle ne voulait pas. On a fait sur elle les plus sots contes; on lui a donné autant d'enfants qu'à la mère Gigogne, entre autre ce paltoquet de d'Alembert qui se rengorgeait en parlant d'elle et en disant : — Ma mère, madame la comtesse Alexandrine de Tencin !

On le prétendait fils de Destouche, le bel esprit, et de cette pauvre comtesse, qui n'en pouvait mais.

Tout cela est de l'orgueil et du cynisme philosophique ; il lui répugnait d'être un enfant trouvé, ou le fils du vitrier, du cordonnier, de je ne sais qui. Les encyclopédistes étaient si méchants qu'ils se mordaient eux-mêmes, à la condition de nous emporter le morceau.

N'ont-ils pas eu l'infamie de prétendre qu'elle empoisonnait ses amants quand elle

n'en voulait plus, ou qu'elle se défaisait des solliciteurs qui l'ennuyaient, en envoyant les gens dans l'autre monde, par une petite poudre dont elle avait le secret. Il mourut, disent les badauds, cinq à six personnes après avoir dîné chez elle ; c'était donc d'indigestion, car on y dînait fort bien.

Voici maintenant la grande histoire, Madame de Tencin avait eu des relations d'amour avec Monsieur de Lafrenays, conseiller au grand conseil ; ses relations durèrent trois ans ; elle ne s'en cacha pas plus que du reste. Ma tante, qui a connu ce Lafrenays, assure qu'il était indigne d'elle, de toutes les façons, sans esprit, sans manières ; il n'avait absolument que la beauté d'un portefaix, et la comtesse Alexandrine ne sophistiquait pas toujours. Ils ne demeu-

raient pas tout à fait ensemble, peu s'en fallait. Cet homme était jaloux et désagréable, il lui faisait des scènes perpétuelles, et surtout à la fin, à cause de Fontenelle, et du jeune d'Argental, son neveu. Elle s'en lassa et le mit à la porte : un monsieur Cotin se mêla de tout cela, en bavarda au tiers et au quart. La comtesse eut le tort de se commettre avec ces robins. Si son cœur, ou sa fantaisie l'entraînait, elle pouvait s'occuper du Lafrenays à son aise ; mais pourquoi épouser tout l'entourage ? *On ne voit pas ces gens-là, on les aime, si on en a la furie, et voilà tout*, disait la duchesse de Boufflers à sa nièce, qui s'était éprise d'un avocat. Rien ne vaut de sortir des siens, ceux d'en bas comme ceux d'en haut y perdent ; le pauvre Lafrenays y perdit la mâchoire, qu'il

se fracassa d'un coup de pistolet, ce qui l'envoya de vie à trépas; la comtesse y perdit une bribe de réputation, elle qui n'en avait pas de trop.

Sur le testament du Lafrenays, madame de Tencin fut arrêtée et conduite au Châtelet, où elle subit un interrogatoire de quatre heures, en présence de cet homme, la tête emportée et mort depuis deux jours. On la retourna de toutes les manières, elle n'avoua rien. Qu'aurait-elle avoué ? Ce bélître l'accusait de lui avoir dérobé des sommes fabuleuses, de l'avoir menacé souvent de mort violente, d'avoir tenté d'assassiner le comte de Nocé, et de mille autres gentillesses semblables. Il ne lui voulait point de mal, assurait-il, seulement il suppliait les juges de la renvoyer dans son couvent, à l'*in pace*

et au pain et à l'eau pour le reste de ses jours.

Une autre femme fût devenue folle de douleur et de honte, elle ne sourcilla point; elle prouva fort tranquillement que le cuistre déraisonnait, qu'elle n'avait pas reçu de lui la valeur d'un denier, qu'elle n'était ni Médée, ni Locuste, encore moins Phèdre ou Cléopâtre, et que s'il s'était cassé la tête c'était uniquement par jalousie et par vengeance de ce qu'elle ne l'aimait plus.

— Mais vous le savez, monsieur le président, ajoutait-elle, on n'est pas maître de ces choses-là.

Son frère, l'archevêque d'Embrun, remuait pendant ce temps-là le ciel et la terre. On l'avait transférée à la Bastille, il obtint son élargissement. Le mémoire du Lafrenays

a été condamné, et c'est bien fait; cela lui apprendra! son testament biffé, et sa carcasse enterrée dans un coin obscur. Madame de Tencin fut déchargée de l'accusation portée contre elle, et revint la tête au vent avec un de ces airs qui imposent silence à la méchanceté. On se tut tout haut, on parla tout bas; elle écrasa les méchants d'un dédain superbe et reprit sa position première.

Monsieur son frère eut une existence presque aussi cahotée. Il convertit Lawr, ce qui lui fit une réputation de *persuadeur;* on voulut l'envoyer en mission, il avait bien d'autres idées! Il alla à Rome, avec le cardinal de Bissy, comme conclaviste; il y ramassa le plus de bénéfices possibles, se fit donner Embrun, puis Lyon, devint cardinal et presque premier ministre. Il n'en fut pas moins ac-

cusé de simonie; il eut aussi son petit procès flétrissant. On prétendit pour l'achever qu'il prêtait à usure et sur gages, comme madame Laressource. Enfin il n'est sorte de calomnies et d'horreurs dont cette pauvre famille n'ait été abreuvée. Le cardinal s'en affectait quelquefois, la comtesse n'en faisait que rire.

— On ne calomnie que ceux qui en valent la peine, disait-elle, et si j'étais une sotte, on me laisserait tranquille; l'envie me tourmente, donc j'ai de la valeur.

Elle m'inculqua ces principes, je n'étais pas si habile et surtout pas si hardie qu'elle, mais je ne me suis jamais dégradée, et j'ai mis le moins possible le monde dans mes affaires; il n'y entre que trop, sans notre permission.

M. le Duc mourut, à peu près vers cette époque, à Chantilly, fort obscur et retiré de tout. Il ne se consolait pas d'avoir manqué son rôle, et il avait le cardinal dans une haine de sauvage. On ne le voyait presque point, le roi le recherchait peu, il était gêné avec lui. Comme on disparaît de la scène du monde, même lorsqu'on y a le plus brillé!

Mademoiselle de Clermont, sa sœur, mourut aussi vers le même temps. Elle était belle et assez étrange; ces princesses de la régence avaient toutes un grain d'extraordinaire. Celle-ci, comme les autres, a droit à un pardon universel, car elle ne manqua pas à la condition imposée par le Christ. Elle fut assez volage pendant ses premières années; enfin elle rencontra le duc de

Melun, il lui inspira une passion véritable et elle l'épousa. Cette union resta cachée, ou moins transparente; on en parlait; on ne la niait pas, mais on ne l'avouait point; le roi avait l'air de ne rien savoir.

A Chantilly, dans une chasse avec M. le Duc, M. de Melun fut tué par un sanglier, d'autre disent d'un coup de feu, dirigé adroitement avec maladresse. Ce qui est certain c'est qu'il en mourut et que la princesse resta inconsolable. Elle pleurait éternellement; le moindre mot lui rapelant son mari lui faisait jeter les hauts cris. Elle devint fort ennuyeuse et se retira de la cour; ses sœurs, mademoiselle de Charolais et mademoiselle de Sens, la voyaient assez souvent. Cette dernière lui faisait des scènes horribles lorsqu'elle parlait de la mort du duc.

Elle n'admettait la mort de personne, et ne lisait aucune lettre, de sorte qu'elle imaginait toujours la société telle qu'elle l'avait laissée en perdant la raison.

— Vous êtes folle, ma sœur, répétait-elle, M. de Melun n'est point mort, est-ce qu'on meurt comme cela! il est en voyage, et vous le reverrez bientôt.

M. le duc d'Orléans, fils du régent, avait la même manie, les princes n'aiment pas l'idée de quitter ce monde.

II

Il y avait eu, du temps de la régence, à Paris, une Circassienne, amenée de Constantinople, par notre ambassadeur, M. de Ferioles, qui l'avait achetée. Elle fit un bruit terrible, ce fut à qui l'aurait; madame de Pa-

rabère la confisqua et entreprit de la céder à M. le régent, à qui elle sembla belle à miracle. Mais mademoiselle Aïssé, ainsi se nommait cette étrangère, refusa les bonnes grâces du prince, elle refusa d'écouter Richelieu, tout cela par amour pour le chevalier d'Aydie, neveu du comte de Riom (celui de madame la duchesse de Berry); elle l'aima uniquement toute sa vie et en eut une fille, que le chevalier maria à un gentilhomme poitevin. Elle ne voulut jamais épouser son amant par délicatesse, sous prétexte qu'elle n'était pas un assez grand parti. Tout cela me revient en tête, parce que j'ai rencontré hier la petite fille de cette singulière femme, émigrée ici. Elle ressemble à sa grand mère, assure-t-on, elle est très belle et très imposante. Je l'aurais souhaité voir en

grand panier, saluant la tribune de la chapelle; elle a une tournure à cela.

C'était un de mes triomphes et un des moments les plus difficiles pour une femme de la cour; elle attirait tous les yeux. Le bal était aussi un écueil; une des principales choses était un bon danseur. Je me souviens d'un jour de Saint-Louis, où le malheur attacha à mes pas un affreux petit bossu, bête comme un dinde, et qu'on appelait, je crois, d'Oberville. Il m'invitait sans cesse pour le menuet, je le refusais parce que j'avais la tête de plus que lui, et puis parce que je ne dansais pas; cette raison-là valait toutes les autres. On se moquait de lui, il n'en tournait que de plus belle, quand il trouvait des victimes.

— Par ma foi! dit le commandeur de

Lugeac, quand on est fait de la sorte et qu'on danse ainsi, on reste chez soi.

— Monsieur, reprit l'autre du haut de son nez comme un capucin incommodé, si je danse mal, je me bats bien.

— En ce cas, mon petit ami, battez-vous toujours et ne dansez jamais, reprit le commandeur en pirouettant sur ses talons.

Ce jour-là aussi débutait un jeune homme dont j'ai oublié le nom; je me souviens seulement de sa sœur, que j'ai fort connue et qui épousa M. de Cypierre, à l'âge de douze ans. On la remit au couvent aussitôt après la cérémonie, *son mari* l'y reconduisit lui-même. Elle lui fit une révérence de chœur, en prenant congé, puis elle ajouta.

— Monsieur, vous n'oublierez pas de me faire sortir pour mes couches.

Nous en avons ri souvent ensemble. Ils avaient un oncle, premier président au parlement de M. le duc de Penthièvre, à Trévoux; c'était un des plus honnêtes hommes de France, mais un des plus violents. Il était à Lyon, membre de l'académie, et, dans une assemblée publique, il annonça qu'il allait lire un discours sur la patience et la modération; le silence universel s'établit, il commença.

— Messieurs, la modération.... Fermez cette porte!.... Messieurs, la modération est une... Voulez-vous bien fermer cette porte!... Messieurs, la modération est une vertu.... sacrebleu! Fermerez-vous cette porte!

Me voilà encore emportée par un autre dada, il me faut pourtant revenir à Louis XV et à notre nouvelle amitié. Ce fut ma pre-

mière pensée ; en m'éveillant le lendemain, je m'en sentis tout heureux et je me mis à aimer notre maître plus encore que je ne l'avais promis. Je lui fis demander la permission de le voir aussitôt après le déjeûner, avant qu'il n'entrât au conseil ; il me l'accorda sur-le-champ. Je le trouvai avec un secrétaire d'État, M. Rouillé, je crois.

— Venez, comtesse, venez entendre un beau trait, qui vous plaira fort, et que vous ne me laisserez pas oublier. Un jeune abbé de Laferonnays a sauvé tout un pays, des environs de Bayonne, de l'inondation. Pendant trois jours, au risque de sa vie, il a porté du secours et des provisions aux malheureux submergés. C'est magnifique, dans un homme d'église surtout, accoutumé au repos; au surplus, rien ne m'étonne de ce

qui vient des Laferonnays : le brave abbé va à l'eau comme ses frères vont au feu.

— Vous avez raison, Sire, c'est une noble et excellente race, vous en avez beaucoup d'autres semblables en France, il y a émulation pour bien faire parmi les gentilshommes, et il est beau de commander à une pareille nation.

Le roi se leva et se promena par la chambre, il réfléchissait,

— Oui, c'est beau, reprit il, c'est magnifique. Pourtant croiriez-vous, comtesse, que je n'ai pu même faire gagner le procès d'un pauvre diable, que j'avais instamment recommandé.

— Sire, la cause était mauvaise.

— Eh! je le sais bien, si elle eût été bonne on ne me l'eût pas si chaudement confiée.

Faites-moi le plaisir de venir près de cette fenêtre, madame, voyez-vous là-bas un Suisse qui se promène d'une assise à l'autre, qui ne passe pas son chemin d'une semelle, et qui remue la baguette qu'il tient à la main; que peut-il faire là?

— C'est un badaud, Sire, il attend l'heure de son service apparemment.

— Non, je vous assure. Il y avait là ce matin une tapisserie des Gobelins tendue pour le passage du Saint Sacrement, qu'on a porté le long de la cour et du parterre pour obtenir de la pluie. Le Suisse la gardait, il n'a pas bougé d'une minute. Qu'on appelle M. de Courtin.

M. de Courtin était le lieutenant-colonel des Suisses, un brave militaire des plus

agréables et des plus spirituels. Le roi l'aimait fort. Il parut.

— Regardez, Courtin, et expliquez-moi qu'est-ce que cet homme avec sa baguette.

— Dans dix minutes, Sire, je suis ici.

Nous le vîmes aborder le Suisse, qui n'en remua que de plus belle sa baguette. Un colloque eut lieu entre eux, puis le Suisse s'en alla et M. de Courtin vint rendre compte au roi, en riant toujours.

— Sire, j'ai mis là cet homme ce matin et je lui ai dit en lui donnant sa consigne, de se promener sans faire semblant de rien, en remuant sa baguette, afin qu'on n'abîmât pas la tapisserie. Je ne croyais guère l'y retrouver deux heures après la rentrée de la tapisserie au château. Savez-vous ce qu'il

vient de me répondre, quand je lui ai demandé ce qu'il faisait là?

— Mon colonel, je fais semblant de rien.

— Vous ferez donner deux louis à ce soldat, colonel, il est précieux, puisqu'il exécute ainsi les ordres qu'il reçoit.

— Pas un de mes hommes qui n'en fît autant, Sire, pour le service de Votre Majesté.

— C'est égal, mettez-y toujours celui-là, il lève si bien sa baguette, qu'il pourra ôter la poussière attachée aux habits des courtisans.

D'un geste il congédia ces messieurs, et nous restâmes seuls.

— Eh bien, *mon amie*, dit-il sur-le-champ, êtes-vous contente de moi?

— En tout point, Sire.

— C'est un encouragement que je vous donne, vous ne le repousserez pas, mais vous ne vous y accoutumerez pas non plus, je ne puis promettre d'être toujours ainsi. L'avez-vous vue?

— Hier au soir, ravie, enchantée!

— Ah!.. Et.... avez-vous rencontré dans le château la comtesse de Lauraguais?

— Oui, Sire, très souvent.

— Aujourd'hui?

— Non, à tous les voyages.

— Je voudrais la voir; est-elle donc repartie?

— Je ne le suppose pas, Sire, elle n'a point la permission de Votre Majesté; voulez-vous lui parler de madame sa sœur?

— Et pourquoi faire?

Le roi rit de ma question.

— Madame de Flavacourt n'est point venue? demandai-je; c'est étrange.

— Non, je l'ai rayée de la liste.

— Ah! ce n'est pas bien, une si jolie femme.

— Et si cruelle!

— Celà ne fait pas mal, pour la curiosité du fait.

— Comtesse, je m'ennuie.

— Déjà!

— Je m'ennuie des gens qui m'entourent, j'en voudrais d'autres.

— Ce n'est pas dificile, Sire, il n'en manque pas.

— Ils ne sont point accoutumés à mes habitudes, ils me gêneraient.

Louis XV avait ce matin-là un air... à révolutionner ses petits appartements, si un autre que moi l'avait vu. Il lui prenait ainsi des fièvres de liberté, des rages de courir le monde, de s'amuser, de visiter tant de lieux, dont il ne pouvait avoir l'idée. Alors il se sentait véritablement malheureux de son esclavage.

Il se promena, il regarda par la fenêtre, enfin toutes les allures d'un homme désœuvré.

— Bah! dit-il tout à coup, retournons à Versailles.

— Le voyage ne finit que demain, Sire.

— Ne puis-je pas le faire finir aujourd'hui?

— Sans doute vous le pouvez, vous êtes le maître; cependant il me semble....

— Vous cherchez un motif, peut-être?

ajouta-t-il, en riant. Ce n'est pas difficile, dans une heure l'ordre sera donné et personne ne le trouvera mauvais. Aussitôt que nous serons de retour, vous me rendrez un service.

— Mille, si vous le désirez.

— Un seul et cela suffit. Vous irez trouver la reine, vous lui parlerez, vous tâcherez surtout d'avoir le fond de sa pensée, vous la raisonnerez et vous emploierez vos efforts à la tranquilliser sur moi. Elle vous aime beaucoup, elle a confiance dans votre cœur, elle vous écoutera.

— J'irai, Sire.

Un huissier entra et annonça le conseil. Le roi me fit un signe d'adieu, en ajoutant:

— A bientôt; vous viendrez dans mon carrosse, madame, faites vos préparatifs.

Je sortis du cabinet, je trouvai dans l'antichambre les courtisans nommés du voyage, causant par petits groupes et fort intrigués, ils se turent à mon aspect et s'empressèrent autour de moi. Ils ne comprenaient rien à ma faveur, mais elle était positive, il ne leur en fallait pas davantage. Le duc d'Ayen, le plus spirituel de tous, vint m'offrir la main, et me demanda de mes nouvelles avec un regard, un accent, que rien ne peut peindre. Il m'interrogeait, il me complimentait, il me sollicitait, tout cela dans ces seuls mots.

— Comment vous portez-vous, madame la comtesse ?

Cet homme avait l'art de la cour, poussé au souverain degré. J'avais à ma gauche le marquis de Chauvelin, presque aussi spiri-

tuel, mais bien moins adroit. Il me fit une question directe, je répondis généralement.

— Je vous remercie, messieurs, je me porte à merveille.

Et sans entrer en conversation, je me dirigeai vers l'appartement de madame de Mailly. Elle dormait encore, je la réveillai en l'embrassant, elle me sourit.

— Bonne et chère amie, me dit-elle, en me tendant la main, l'avez-vous vu?

— Je l'ai vu, répondis-je.

Cette confiance me fit du bien. Je déteste qu'on se méfie de moi, cela me donne envie de tromper. Je lui racontai notre conversation, le départ, et même la mission dont j'étais chargée.

— Ah! tant mieux, s'écria-t-elle, je voudrais tant que la reine fût heureuse! je suis

si honteuse de paraître devant elle, quand mon service m'y appelle! elle me méprise et me déteste, j'en suis sûre, et pourtant si elle savait ce que je souffre! mes remords, mes douleurs! si vous pouvez le lui dire, tâchez qu'elle le sache; je serais tranquillisée si j'avais son pardon.

Cette excellente créature avait l'âme la plus belle et le meilleur cœur possible, elle n'était point faite pour la cour, elle eut dû naître dans une condition ordinaire et vivre tranquille dans un château, avec un homme aimé. Elle fut restée honnête alors, je vous l'atteste, elle avait les meilleures inclinations et les meilleurs principes; du reste la fin l'a bien prouvé.

En effet une heure après, ainsi que le roi l'avait annoncé, l'ordre du départ fut donné

dans tout le château, un courrier arrivé pendant le conseil apportait des nouvelles qui rappelaient le roi à Versailles. Je voyageai avec Sa Majesté, elle fut très gaie et très aimable ; elle se moqua de moi parce que j'étais sérieuse, et prétendit que nous nous amuserions infiniment et qu'il allait donner des fêtes

Aussitôt que nous fûmes arrivés, je demandai à la reine un moment d'audience, Sa Majesté me fit dire qu'elle me recevrait à l'issue de son dîner. Je m'empressai de m'y rendre, et je ne puis dire quelle impression me produisit cet appartement tranquille, sévère, en le comparant à ce que je venais de quitter. La chambre de la reine était tendue en damas gros vert, avec les plinthes en chêne et une nervure rechampie d'or; on

n'y voyait ni tableau ni colifichet, seulement, en face du lit, un grand tableau du Christ en croix, de Titien, qu'elle donna en mourant à madame Louise, et que nous avons vu chez elle jusqu'à son entrée en religion. Sur l'autre panneau se trouvait un portrait du roi, demi-nature, et un du roi de Pologne; à côté de cette couche, où la pauvre reine passait de si tristes nuits, un prie-Dieu d'ébène, surmonté d'une image de la Vierge, lui offrait un refuge et une consolation. Elle venait de terminer sa prière, et se levait lorsque j'entrai. Pendant que je faisais mes révérences, elle me sourit et me regarda avec une bonté extrême, dont je fus touchée.

— Approchez, approchez, comtesse, me dit-elle, en me montrant un tabouret à ses

pieds, venez vous mettre ici et causons ; vous arrivez de Choisy ?

— Oui, madame, ce matin.

— Le roi se porte bien ? je ne l'ai pas vu encore, il est resté tout le temps enfermé avec le cardinal.

— Votre Majesté le verra sans doute tout à l'heure, le roi est trop empressé de lui plaire pour ne pas venir chez elle.

— Je l'espère ; vous avez désiré me voir, madame, avez-vous quelque chose à me demander ?

— Rien du tout, madame, je viens seulement rendre mes devoirs à Votre Majesté.

— Vous avez bien fait, comtesse Olympe, je suis toujours charmée quand on me cherche chez moi ; plus je vais et plus je déteste le bruit de la cour, plus je désire

la solitude et la paix de ma retraite; je suis bien ici, avec Dieu et mes souvenirs.

Elle promena son long et beau regard autour d'elle, l'arrêta un instant sur le portrait du roi et le reporta ensuite, serein et résigné, vers le Christ. Toute son existence était là.

La reine arrivait d'elle-même où je désirais la conduire, elle entrait dans le sujet et je n'avais qu'à la suivre.

— La reine est cependant si fêtée, si aimée, elle rend le roi si heureux lorsqu'elle daigne se rendre au jeu, ou à la comédie.

— Moi, Comtesse! répliqua-t-elle d'un air étonné.

— Votre Majesté a l'air de ne pas me croire?

Elle sourit tristement.

— Vous êtes une flatteuse, comtesse.

— Dieu m'en préserve, madame, je porte à la reine l'expression véritable des sentiments généraux, ceux du roi en particulier.

— Vous en a-t-il donc chargée, comtesse? me demanda-t-elle vivement.

— Pas précisément, madame, le roi s'est réservé le bonheur de vous dire toute sa tendresse, mais je sais ce qu'il pense, ce matin même il m'a fait l'honneur de m'en parler longuement.

— Et que vous a-t-il dit?

— Il m'a dit que la retraite à laquelle Votre Majesté se condamne lui était douloureuse et pénible, qu'il n'était pas complètement heureux lorsqu'il ne voyait point à ses côtés la femme qui lui est si chère, celle qu'il vénère et qu'il admire par dessus tout.

— Mais, reprit la reine, en me regardant presque embarrassée, je ne puis pas aller à Choisy, je pense.

— Si Votre Majesté y avait suivi le roi, si elle l'avait suivi à Rambouillet, peut-être bien des choses se fussent-elles passées autrement.

Elle ne me répondit pas, elle tournait dans ses doigts un chapelet d'améthistes.

— Vous avez peut-être raison, comtesse Olympe, mais il est trop tard.

— Trop tard, madame! Il ne peut être trop tard pour bien faire.

— Vous ne pensez pas ce que vous dites, madame; vous savez que le mal est fait, vous savez que j'ai perdu le cœur du roi, que je ne suis plus pour lui qu'une étrangère.

— Oh madame! la mère de ses enfants, la reine de France!

— Oui, je suis toujours la mère deses enfants, la reine de France, ces deux titres-là on ne me les ôtera point, mais lui!

Une larme tomba de sa paupière baissée et roula sur sa joue.

— Enfin! dit-elle, il faut se soumettre, c'est la volonté de Dieu.

J'avais aussi des larmes sur le cœur, tant cette résignation, cette piété angélique me touchaient; le respect me contint, j'attendis qu'elle continuât. Je voyais parfaitement qu'elle le désirait, qu'un moment d'épanchement lui ferait du bien; je voyais qu'elle renfermait ses douleurs qui l'étouffaient, et j'eus l'espoir de lui être au moins agréable en ce moment, puisqu'elle pouvait me par-

ler sans crainte. En effet elle reprit bientôt.

— Le roi désire, dites-vous, me voir sortir de ma solitude ; il désire que je paraisse davantage le soir et au jeu, que je sois enfin des amusements de la cour ; vous ne pensez donc pas, ni lui non plus, que je m'y trouve déplacée, qu'il s'y rencontre des personnes dont l'insolent bonheur est une insulte pour moi ? Je les subis jusque dans mon intérieur, c'est vrai, mais là je ne suis point obligée de les subir avec un front impassible ; je laisse deviner ce que je pense, et si je souffre, ma souffrance ne m'étouffe pas au moins.

— Madame, si la reine daigne me le permettre, j'aurai l'honneur de lui répondre à ce sujet.

— J'écoute et je vous pardonne d'avance

si votre réponse me blesse. Je suis sûre de votre bonne volonté, de votre attachement; bien qu'on ait cherché à noircir près de moi l'innocence de vos relations avec le roi; je ne vous le cache pas; j'ai confiance en vous. Je ne puis oublier que vous m'avez apporté la première le bonheur que j'ai goûté. Il me semble que vous êtes pour moi une seconde providence, que vous devez exercer toujours une influence bienfaisante sur ma vie. Mon confesseur dit que c'est une superstition, mais je ne puis m'en rendre maîtresse. D'ailleurs vous aimez trop mon père, il vous aime trop pour que vous puissiez jamais me faire du mal.

Je ne répondis à la reine qu'en lui baisant la main; elle me comprit et serra la mienne.

— Allons, parlez, ajouta-t-elle.

—Je veux défendre près de Sa Majesté une personne coupable, je ne le nie pas, mais innocente du moins de ce dont la reine l'accuse. Elle n'est point insolente, je dirai plus, elle n'est point heureuse. Elle a l'excuse d'un sentiment irrésistible, profond, désintéressé, elle aime avec passion, avec délire, elle n'est point aimée...

— Elle n'est point aimée! interrompit Marie Leckzinska avec amertume, que lui faut-il de plus?

— Elle n'est point aimée, madame, je le sais, et elle le sent. Elle déplore sa faute, elle en souffre, elle en gémit; les remords la déchirent. Elle respecte et elle adore Votre Majesté; elle rougit et s'humilie devant elle; elle mérite votre colère sans doute,

mais aussi votre pitié, madame, croyez-le, l'avenir vous l'apprendra.

— La punition est à côté du crime, ce qu'elle endure elle l'a voulu, elle l'a cherché, elle est venue m'enlever mon époux, elle l'a ravi à ses joies paternelles, à ma tendresse, et elle ose se plaindre! Il faut être bien hardie!

— Elle se plaint à moi, qui suis son amie...

— Dans ceci, comtesse, vous me semblez l'amie de tout le monde, c'est ne l'être de personne.

— La reine me juge mal; qu'elle daigne me permettre de le lui dire, je suis en effet l'amie de tout le monde; si j'ose prendre ce titre auprès de si augustes personnages, je voudrais, au prix de bien des choses, accor-

der les intérêts si grands et si précieux de chacun. Je sais les torts de la personne en question, mais j'en sais aussi l'expiation cruelle; je vois le malheur et les larmes, et j'espère, j'attends de la clémence de Votre Majesté une parole de consolation, de pardon, pour celle qui les implore.

Marie Leckzinska était la plus excellente, la meilleure des femmes; elle avait le cœur le plus tendre et le plus compatissant; mais elle aimait le roi avec un sentiment exclusif, avec son amour couronné de dix ans de bonheur complet et parfait. Elle le combattait maintenant, la piété dominait tout chez elle. Livrée à des intrigues de cour qu'elle ignorait, dirigée par des ennemis, qui la sacrifiaient à leurs intérêts, elle avait perdu par cette fausse direction un empire qu'elle garda

si longtemps sur le roi. Ellè m'écouta tristement, elle se sentit combattue entre la bonté de son cœur et le ressentiment qu'elle con servait malgré elle.

— Je voudrais la plaindre, je voudrais trouver des paroles de compassion, mais je ne suis pas assez parfaite pour cela ; ce que je puis faire, c'est de ne pas me réjouir de ses douleurs, c'est de lui pardonner en chrétienne.

— En chrétienne seulement, madame? demandai-je timidement.

— En chrétienne et en reine, si vous voulez. Peut-être Dieu me fera-t-il la grâce de trouver en moi, plus tard, de meilleurs sentiments. Jusqu'ici ils n'y sont pas.

— Madame, vous vous calomniez vous-même, vous êtes un ange!

— Je suis une femme, comtesse, une femme que le diadème accable et que le chagrin brise. Oh! oui, je souffre aussi, mais Dieu est là qui me soutient, qui me donne force et courage. Je dois me réfugier en lui et le trouver dans mes douleurs. Il ne me manquera pas!

— Madame, vous êtes pieuse et résignée, vous êtes la plus sainte personne du monde; mais ne vous laissez pas abattre, mais ne vous enfermez pas ainsi; n'abandonnez pas le roi, dont vous êtes le bon ange; suivez-le, montrez-lui que vous êtes là toujours, qu'il peut s'appuyer sur vous et trouver cette protection chérie d'une affection telle que la vôtre. Si vous saviez combien il le désire et combien vous le rendrez heureux!

— Vous me l'assurez, comtesse, cela est vrai, sur votre parole?

— Sur ma parole et mon honneur, madame!

— Eh bien, j'irai au cercle vous pouvez y compter. Maintenant voici l'heure de mon entretien spirituel, je vous dis adieu, ou plutôt à ce soir, comtesse. Je vous remercie d'être venue et de tout ce que vous m'avez dit, vous êtes le messager des bonnes nouvelles.

La reine me congédiait ainsi brusquement parce que ses larmes l'étouffaient et qu'elle n'était plus maîtresse de les retenir.

III

La reine tint parole, elle vint au cercle, et je ne saurais vous exprimer la grâce avec laquelle le roi la reçut, lorsqu'il la vit paraître. Ses yeux étaient roüges, elle avait pleuré, et pleuré longtemps sans doute. Elle

trouva un sourire de bonheur et de tendresse pour lui. Il se plaça à côté d'elle et ne la quitta pas de la soirée. Quand il voulait être aimable, il l'était tant! Madame de Mailly salua la reine en tremblant, avec tant de respect, d'humilité, de repentir, que la bonne princesse se sentit attendrie; elle lui rendit un salut empreint d'une bonté généreuse, dont la comtesse fut pénétrée, et qui lui fit venir les larmes aux yeux.

On recevait pour la première fois l'ambassadeur moscovite, le prince Cantimir, un Moldave à grandes aventures, que l'on racontait dans les salons. Nous nous préoccupâmes beaucoup de son costume, fort beau et fort extraordinaire. Leurs Majestés l'accueillirent avec une distinction inaccoutumée. La reine lui parla polonais. Les Russes

savent toutes les langues. On annonçait la maladie de madame de Chelles, retirée depuis longtemps à la Madeleine-du-Traisnel. On s'attendait à porter le deuil incessamment. Cette princesse passa ses dernières années d'une façon fort extraordinaire, la tête un peu dérangée, je crois.

Elle fit préparer son tombeau et s'amusa à y descendre souvent, pour voir si elle y serait à l'aise. Ses idées se tournaient vers une dévotion outrée ; je la voyais quelquefois, ce n'était pas chose facile. Il lui prenait des lubies de clôture et elle ne recevait pas une âme. Elle mourut en effet le lendemain. On ne lui rendit pas d'honneurs, elle l'avait défendu. Elle fut enterrée comme une simple religieuse. Elle laissa au roi, qu'elle aimait beaucoup, un magnifique re-

liquaire, venant de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. Le roi le porta sur-le-champ à la reine, qui en fut si heureuse, qu'elle le montra à tout le monde pendant quinze jours.

Une autre mort arriva aussi, qui fit bien plus d'effet dans le monde. Le cardinal de Fleury languit quelques jours et passa dans les bras de Barjac et de la princesse de Carignan. Le roi assista à son agonie, il voulait rester près de lui jusqu'au dernier moment ; on eut de la peine à l'en arracher. Il rentra dans son appartement et m'envoya chercher. Il avait besoin de voir une personne dévouée. Ses regrets étaient sincères, il aimait le cardinal depuis qu'il était au monde. Ce fut son premier guide, presque un père pour lui. Je compris son affection,

tout en bénissant Dieu de la fin de cet esclavage. Personne ne regretta le cardinal, il n'avait point d'amis; ses créatures furent ingrates, suivant l'usage. Les bienfaits n'appellent-ils pas toujours l'ingratitude ?

Nous avions donc fini cette chaîne de ministres d'église qui se succédèrent depuis Louis XIII, sauf le temps de la domination absolue de Louis XIV; mais ils allaient toujours en s'amoindrissant. Richelieu, Mazarin, Dubois, Fleury, ces maîtres de la France n'auront plus de successeurs ; c'est probable du moins, à moins que M. de Talleyrand ou l'abbé Grégoire n'aspirent à les remplacer. Le temps des premiers ministres a disparu, et depuis la célèbre révolution nous ne voyons que des lanternes magiques. Toutes ces figures passent sans s'arrêter. Ils se dé-

vorent et se haïssent, le pis de tout cela c'est qu'ils nous dévorent également.

Les premiers moments passés, le roi sentit le soulagement de sa liberté; il se mit de bonne foi aux affaires et à vouloir gouverner lui-même. Il présida les conseils, s'y fit remarquer par une lucidité de vue qu'on ne lui connaissait pas encore. J'en bénis Dieu et j'en félicitai le monarque.

Le lendemain de l'enterrement de Son Éminence, j'allai à Paris, mon carrosse traversait la rue Montmartre, et j'y trouvai une foule de monde, dont la tête commençait à la rue de Richelieu, devant l'*Hôtel d'Angleterre*. Mon cocher marcha d'abord au pas, ensuite il fut obligé de s'arrêter; j'étais assez pressée cela me contraria. Je mis le nez à la portière et je demandai au premier

badaud venu ce que signifiait cette bande et s'il était arrivé quelque malheur.

— C'est tout bonnement, madame, qu'il a paru un revenant, rue Montmartre, et que nous attendons son corps pour le voir passer.

— Le corps du revenant ?

— Sans doute, madame, il a été enterré, l'autre jour, au charnier des Innocents, et on va le transporter aujourd'hui à Saint-Germain-l'Auxerrois, où ses parents veulent qu'on le dépose.

— Ceci n'est pas très clair, mon ami. Savez-vous le nom de ce revenant ?

— Oui, madame, je le sais, on le dit partout, on vend même son image. Il s'appelait M. Bodri.

— Mon cher monsieur, continuai-je, en

tirant une bourse de ma poche, voici une pièce de trente sous. Obligez-moi de me chercher cette image, car mes laquais sont des imbéciles, qui m'apporteraient certainement le Juif-Errant ou le portrait de Cartouche. Vous me ferez le plus sensible plaisir en ne m'apportant pas la monnaie, elle déchirerait mes poches.

Le badaud, qui était un savetier, se confondit en remercîments et en révérences; il donna tant de coups de poing et de coups de coude, qu'il parvint jusqu'au colporteur et me rapporta en triomphe un superbe barbouillage représentant trois personnages, un jeune homme, si pâle qu'il en était vert, un homme âgé et sa fille, levant les mains au ciel et la bouche ouverte pour crier comme des mascarons de fontaine. Je supposai que

ce jeune homme vert était le revenant; bien qu'il n'eût point la tenue de rigueur, ni chaînes, ni flammes, ni linceul,il portait, au contraire, habit, veste et culotte comme un mortel ordinaire. A propos de mortel, il me vient envie de vous demander si vous êtes de mon avis et si vous trouvez rien de plus niais que l'épithète de *mortel* donnée aux personnages dans les tragédies. Ainsi ils s'adressent continuellement des tirades de cinquante vers, qui commencent par un : *Mortel!* en manière de : Monsieur, j'ai l'honneur de m'adresser à vous : Est-il possible qu'on se soit ainsi jeté à la tête cette singulière politesse? Je puis me tromper, mais je crois que le genre de la tragédie ne durera pas. On m'accuse de mauvais goût; je préfère cent fois la comédie larmoyante, et La

Chaussée m'amuse plus que Racine. Je vous demande pardon de cette parenthèse et j'en reviens à mon mortel, qui n'était plus mortel, puisqu'il était mort. Voici ce qui était écrit en bas de sa pancarte :

« — Ceci est l'image et ressemblance de » l'infortuné Bodri, apparaissant en chair et » en os à sa future épouse, *malgré qu'il* fût » déjà mort depuis plusieurs heures. Re- » marquez son teint de cadavre, l'effroi de » la jeune fille et de son père, lorsqu'il leur » dit d'une voix *souterreuse :*

— » Il faut que j'aille me faire enter- » rer. »

Je ne comprenais rien à cela, mais j'ai toujours été, vous le savez, assez portée à la superstition; je résolus donc d'attendre comme les autres le passage du revenant,

dussé-je abandonner mon dîner en ville. On dîne tous les jours, et les spectres ne courent pas les rues. J'étais du reste arrivée au bon moment. Un certain frissonnement dans la foule m'apprit qu'il arrivait quelque chose d'extraordinaire, et je vis bientôt déboucher la tête du cortége. C'était un enterrement tout comme un autre, du reste; avec beaucoup de monde, tous gens de robe et de commerce; je n'y reconnus donc absolument que M. Novion, mon notaire, en pleureuse, conduisant le deuil avec un vieillard.

— Tenez, madame, me dit mon savetier, appuyé sur la roue de mon carrosse, et voyant que je m'écarquillais les yeux, tenez, ce monsieur qui a un si long nez et un manteau traînant, c'est le père de la demoi-

selle, celui qui est là sur l'image si bien poudré, n'est-il pas tout à fait ressemblant?

C'était donc M. Novion, qu'on avait affublé ainsi. La curiosité ne me laissait ni paix, ni trève, et je me promis de revenir dans l'après-dîner, m'informer à lui-même de ce que signifiaient ce barbouillage et ces propos. Je remerciai mon savetier, je lui donnai encore une pièce de trente sous, pour ses renseignements, à condition qu'il s'achèterait une autre culotte, la sienne commençant à passer au roi Dagobert, et j'allai dîner près de la Grange-Batelière, dans ce quartier perdu, de l'autre côté du rempart. Mes chevaux avaient de la boue jusqu'au poitrail; c'était

madame de Choiseul qui s'imaginait de loger là.

Je lui contai l'histoire, je lui montrai l'image; elle fut tout aussi empressée que moi d'apprendre le mot de cette énigme, et, aussitôt après le fruit, nous nous mîmes en campagne. Le plus simple était d'aller tout droit chez Novion, ce que nous fîmes. Nous trouvâmes à tout le logis un air lugubre : le portier nous répondit par un gémissement que l'étude était fermée; nous rencontrâmes un clerc, sur l'escalier, la larme à l'œil; le laquais, en nous ouvrant la porte, poussa un soupir et regarda d'abord autour de lui; enfin, M. Novion lui-même, qui se décida à paraître lorsqu'il sut que c'était moi, me fit l'effet de ressembler beaucoup

à son portrait, tant il avait pris un air de catafalque.

— Enfin, mon cher Novion, lui dis-je, expliquez-moi, je vous en prie, ce qui se passe. Qu'est-ce que cela? Je lui montrai l'image, et comment votre nom se trouve-t-il mêlé à cette aventure?

— Par un grand malheur et un grand événement, madame la comtesse, tout ce que vous voyez là, tout ce qu'on vous a dit est vrai.

— Quoi! vous avez perdu le prétendu de votre fille?

— Oui, madame.

— Et il est venu lui-même vous prier à son enterrement?

— Oui, madame, il a dîné avec nous.

— Dîné avec vous! Ah! et on mange donc de l'autre côté du fossé?

— On mange, on rit, on fait la cour aux femmes, du moins notre pauvre M. Bodri a fait tout cela; ma fille ne s'en consolera jamais.

— Racontez, Novion, racontez, je sèche d'impatience.

Il me raconta une histoire inouïe, qui le glaçait de souvenir jusqu'à la moëlle des os. Ses dents claquaient. Ce n'est point celle-là que je vais vous dire, bien qu'elle m'eût fait aussi beaucoup d'impression, en pensant à mon inconnu, qui ressemblait si bien au prince de Courtenay, et qui ne pouvait être que son esprit. Je vais vous dire la vraie, la réelle, celle qui vous expliquera tout, telle que je l'appris plus tard du héros lui-même,

et celle que Novion et sa famille n'ont jamais voulu croire, même avec la preuve la plus irrécusable, la présence du revenant, en chair et en os aussi cette fois.

Le revenant s'appelait M. de Saint-André; il vint de Paris à Lyon par la diligence, et y rencontra un jeune homme, qui lui plut beaucoup. Ce jeune homme, nommé Bodri, fils d'un riche négociant de Lyon, venait à Paris pour épouser la fille de Novion, qu'il ne connaissait pas. Il conta ses affaires à M. de Saint-André, pendant cette longue route, lui promit une amitié éternelle, et lui donna, pour ainsi dire, la clé de sa vie. M. de Saint-André, long, maigre, pâle, quoique assez beau, portait sur son visage une mélancolie, une gravité impassibles, que démentait le genre de son eprist, porté,

au contraire, aux plaisanteries et aux facéties de tout genre.

Arrivés à Paris, ils cherchèrent un logement en commun, et s'établirent à l'*Hôtel d'Angleterre*, dans la rue de Richelieu. Le même soir, le pauvre Bodri fut pris d'une colique de miserere, qui l'emporta en quelques heures, et sans lui donner le temps de se reconnaître.

M. de Saint-André s'attendrit fort sur un malheur si prompt; il se crut obligé, par l'espèce de liaison formée entre lui et ce jeune homme, à s'acquitter des devoirs qu'exigeait la circonstance. En conséquence, sachant que le défunt était attendu le matin même chez son futur beau-père, il prit son portefeuille, ses papiers, ce qu'il avait de précieux et d'authentique, et se rendit

chez Novion pour les lui remettre. Tout était prêt pour le mariage et on n'attendait plus que le fiancé. Dès que M. de Saint-André se présenta, les domestiques, voyant un jeune homme inconnu, ne doutèrent pas que ce fût lui et poussèrent des cris de joie; Novion accourut, lui jeta les bras au cou; le nomma son gendre, appela sa femme et sa fille et leur présenta le cher Bodri, le fils de son ami le plus ancien, auquel il ressemblait comme deux gouttes d'eau.

— Merci! pensa M. de Saint-André, voilà que je ressemble à un vieux fabricant de soierie.

Le diable envoya au jeune homme une idée trop bien dans son caractère pour qu'il ne l'accueillît pas.

— Ah! se dit-il, ils me veulent tous pour Bodri, eh! bien, je serai Bodri.

Il se mit à jouer admirablement son personnage, il sortit ses lettres de recommandation, ses papiers, des portraits de famille, je ne sais quoi encore; il parla comme Thomas Diafoirus, *de toute la parenté*. Enfin il se fit Bodri des pieds à la tête, si bien qu'il enchanta Novion, la fille, la mère, et jusqu'au saute-ruisseau. On avertit que le dîner était servi, Saint-André s'y rendit, fut prévenant, spirituel, délicieux; il eut des mots de provincial et de marchand, qui sentaient *Perrache* et la place *des Terreaux* à s'y méprendre. Ce fut un triomphe complet.

Après le dîner, on parla d'affaires sérieuses, de la dot, de l'avenir, des projets du jeune ménage; au milieu de cette conver-

sation, Saint-André se leva et prit son chapeau.

— Où allez-vous? demanda Novion.

— J'ai une affaire indispensable, monsieur, je suis obligé de vous quitter.

— Une affaire ? et laquelle? Il n'est point d'affaire aujourd'hui. Est-ce de l'argent que vous allez chercher? J'en ai. Est-ce une visite? Vous la remettrez à demain. Est-ce une commission ? Je vais vous la faire faire.

— Ce n'est rien de tout cela, c'est une affaire où ma présence est indispensable.

En parlant ainsi, il salua la mère et la fille d'un air solennel, prononça un adieu étouffé, et entra dans l'antichambre, où Novion le suivit.

— Vous me direz enfin quelle est cette

affaire, insista celui-ci. Vous est-il arrivé quelque malheur.

— Le plus grand de tous, je suis mort cette nuit; j'ai donné parole pour être enterré à six heures, vous comprenez que je ne puis manquer au rendez-vous, ni même me faire attendre. N'étant point connu dans le pays où je débute, un défaut d'exactitude me donnerait un vernis de légèreté qui pourrait me nuire.

Novion, d'abord interloqué, trouva ensuite l'idée si comique, qu'il revint au salon, en riant aux éclats, et en assurant que son gendre était un facétieux personnage. La demoiselle trouva le tour excellent, et en rit jusqu'à neuf heures; voyant enfin qu'il ne revenait pas, on eut peur qu'il ne

se fût perdu, et on envoya à l'*Hôtel d'Angleterre* demander M. Bodri.

— M. Bodri! répondit-on au domestique, hélas! le pauvre monsieur, il est arrivé hier au soir, il est mort cette nuit; il a été enterré aujourd'hui à six heures.

Le domestique se mit à crier et à courir chez ses maîtres, racontant la nouvelle à tous ceux qu'il rencontrait, attroupant *le monde*, comme dit Mamzelle Pillet, et plus pâle qu'un linge, à la seule pensée d'avoir servi un spectre. Ce fut bien pis chez Novion. La jeune fille se trouva mal, la mère prit des convulsions, tout le quartier accourut au bruit. Vous savez le reste. Plus tard, Saint-André, voyant les conséquences, car mademoiselle Novion ne voulut jamais se

marier, dans la crainte du revenant, il entreprit, dis-je, de les désabuser. La chose fut impossible; il n'y eut pas moyen de leur ôter de la cervelle ce qu'ils s'y étaient chaussé. On ferait de cette histoire un joli proverbe, ne le trouvez-vous pas ?

J'avais connu M. de Saint-André chez Paris Duverney, qui commençait à jouer un rôle important par sa fortune et par son génie des affaires. Il avait une des meilleures maisons de Paris, un château superbe, où il recevait la cour et la ville. C'était un honnête homme, en même temps qu'un homme heureux. Leur destinée est étrange à ces cinq frères Paris. Ils sont fils d'un pauvre aubergiste du mont Cenis. Madame la duchesse de Bourgogne, en venant en France, s'arrêta à ce bouchon; elle se trouvait in-

commodée, elle y reçut tous les soins possibles de ces bonnes gens. Leur misère la frappa, elle dit au père :

« Vous avez beaucoup d'enfants, en-
» voyez-les en France, qu'ils se recomman-
» dent de moi, je les placerai. »

Le bonhomme ne l'oublia pas, il décocha à Versailles cinq Paris, qui arrivèrent avec de gros souliers, des bâtons ferrés et un jargon savoyard. On assure même que le plus jeune s'était muni d'une marmotte, à tout événement. Madame la dauphine n'oublia pas sa promesse, elle les recommanda au contrôleur général pour quelques places dans les aides. Vingt ans après, ils étaient millionnaires, le système aidant et la cherté des grains et tout ce qui s'en suit. Du temps de madame de Mailly et de sa sœur encore

plus, l'aîné, Duverney, devint un personnage; il les avait beaucoup connus et se dévoua à leur fortune. Madame de Mailly en faisait grand cas.

Peu de jours après ma conversation avec la reine, Paris nous donna une fête charmante à Plaisance, sa maison de campagne. Toutes les sœurs y étaient, sauf madame de Vintimille, bien entendu, puisqu'elle avait quitté ce monde. J'y trouvai madame de la Tournelle et madame de Lauraguais, en grande conversation dans une fenêtre. Elles rougirent beaucoup en me voyant, et j'entendis madame de Lauraguais dire :

— C'est son amie.

Toutes les deux se mirent à me suivre et à me louer, madame de la Tournelle

avec affectation, l'autre avec plus de bonhomie. Madame de Flavacourt me cria :

— Madame la comtesse, ne les écoutez point, elles vous mèneraient aux antipodes.

— Je serai toujours charmée de suivre ces dames.

— Ne me comprenez-vous point? Alors vous êtes moins instruite que je ne pensais.

Je me levai et j'allai prendre une place vacante sur le canapé, auprès d'elle.

— Eh bien, qu'y a-t-il? demandai-je.

— Quoi! sérieusement, vous ne savez pas! vous, la plus fine mouche de la cour. Je n'en ferai point mystère, elles m'en arracheraient les yeux. Ma sœur de Lauraguais a remplacé hier dans les petits appartements

ma sœur de Mailly, et ma sœur de la Tournelle aspire à les y remplacer toutes deux ; elle y parviendra.

Je restai stupéfaite.

— Encore! murmurai-je.

— Moi seule, vous dis-je, je ne me mêlerai point dans ces intrigues. Je les trouve si peu dignes de filles de notre nom! Le roi m'offrirait la moitié de la France que je ne la prendrais pas à cette condition.

Les yeux de madame de la Tournelle nous épiaient, je le compris.

— Et madame de Mailly a-t-elle su cette nouvelle perfidie?

— Elle l'a sue immédiatement.

— Voilà sans doute pourquoi elle ne vient pas. Elle est à pleurer, à se lamenter aux pieds du roi, au lieu de garder sa di-

gnité et de se retirer, si elle se trouve offensée.

— Elle est trop bonne, trop confiante, trop patiente; elle sera victime. Regardez madame de la Tournelle, voilà celle qui dominera Louis XV. Elle est aussi habile que moi; de plus elle est ambitieuse, et, pour mieux séduire le maître, elle se montrera aussi tendre que la pauvre Mailly. Elle est belle, adroite, froide, dissimulée, rien ne lui manque; elle arrivera, vous dis-je.

Tout cela était vrai. Madame de Mailly parut enfin lorsqu'on ne l'attendait plus; elle avait une toilette sans pareille. Sa robe en brocard d'argent, à fleurs de satin blanc, était couverte en haut et en bas, devant et derrière, de festons en points d'Espagne rattachés par des roses; rien de plus coque

de plus frais, de plus élégant et de plus riche. Son visage paraissait plus défait encore à travers cette somptuosité, sa pâleur perçait son rouge. Elle vint droit à moi, et, devant tout le monde, incapable de se contraindre, elle me raconta ce qui se passait, à voix basse, il est vrai. Je la suppliai de se taire, de retenir ses larmes, de ne point se donner en pâture aux courtisans.

— Qu'importe qu'ils me croient abandonnée puisque je le suis ! me répondait-elle.

Madame de Lauraguais eut la maladresse de s'approcher d'elle. Madame de Flavacourt la repoussa si fortement de son éventail, qu'elle le brisa.

— Cette grosse comtesse n'a jamais eu le

sens commun, ajouta-t-elle, vient-elle chercher une scène publique?

Tous les yeux étaient sur nous en effet. Madame de Flavacourt appela Duverney, et le supplia d'y faire diversion.

— Elles sont folles toutes! Mon cher Duverney, amusez vos méchants, autrement ils nous enlèveront même la dernière peau. Ah! grâces à Dieu, voici le duc de Mazarin. Ils vont peut-être s'en prendre à lui et nous laisser tranquilles. Il me semble justement tourné du côté du magnifique, aujourd'hui. Voilà également madame de Gacé. La pauvre créature a l'air d'une ombre; amenez-la donc, que je lui fasse raconter ses anciennes aventures.

— Elle les raconte très volontiers.

— Ma chère sœur, vous allez me faire le

plaisir de les entendre, quand même vous les sauriez par cœur, comme les *Contes de la Mère l'Oie.* C'est une contenance, et je m'en vais la faire parler en manière de *par à propos.* Vous verrez cela. Elle est un peu folle, je ne dis pas le contraire; mais elle a assez souffert pour acheter ce droit-là.

— Bonjour, marquise, il y a des siècles que vous n'êtes venue me voir; il faut venir à Plaisance pour vous y rencontrer, vous qui ne voulez plus quitter votre chambre.

— Madame, M. Duverney m'a été si obligeant autrefois, que je dois accourir lorsqu'il m'appelle.

— Et vous êtes toujours de même?

Elle soupira.

— Toujours!

— Rien de nouveau dans votre situation ?

— Je ne suis plus pauvre, mais je suis toujours malheureuse.

— Certainement M. de Gacé et les siens sont de vrais Atrides, il n'y a pas moyen de le nier; mais pourquoi alliez-vous souper chez ma mère? Pourquoi avez-vous bu tant de vin d'Espagne? C'est votre faute aussi.

Madame de Gacé se pinça les lèvres.

— Madame, vous savez mieux que personne de quelles calomnies je suis victime, et vous calomniez en même temps que moi madame votre mère, vous n'y pensez pas.

— Très bien répondu, madame, pourtant e trait porte à faux. Ma mère n'est pour

rien dans votre malheur. Vous étiez chez elle, oui! avec elle, non!

La colère de la pauvre femme augmentait; on faisait cercle pour les entendre; madame de Flavacourt avait atteint son but et attiré l'attention ailleurs. Pendant ce temps, madame de Mailly s'essuyait les yeux et pleurait à son aise. Madame de Gacé se démenait comme un beau diable pour prouver qu'au souper en question, chez la marquise de Nesles (en 1716, s'il vous plaît), elle n'avait point accueilli les hommages de M. le prince de Conti, le dernier mort, et ceux de plusieurs autres, *après boire*, comme disent nos anciens auteurs. Elle fut enfermée à la suite de cela, car tout Paris parla de cette escapade. Elle trouva moyen de se sauver à Bruxelles, et, de là, elle écrivit une lettre

au roi. Elle lui raconta l'avarice de sa famille, de M. de Gacé, *Matignon*, je vous prie. Elle les injuria de tous les noms, ils le lui avaient rendu d'avance : jamais on ne vit tant de saletés révélées au public. Ce fut à qui se jetterait à la tête de petites plaisanteries telles que des tentatives d'assassinat d'un côté, des débauches si ignobles de l'autre. On alla arrêter cette malheureuse femme à Anvers; le duc d'Havré se chargea de cette mission de gendarme, et on la conduisit à l'abbaye de Mouson, en Normandie, où elle manqua de tout, elle, mademoiselle de Château-Regnault, fille d'un maréchal, vice-amiral ! Enfin elle parvint à obtenir séparation de corps et de biens et à rentrer en possession de sa fortune; mais elle se mit en tête d'aimer son mari et de redevenir

madame de Matignon comme devant, avec les honneurs, les égards dus à sa qualité, tandis que personne ne voulait la voir, et que sa famille même la repoussait. Il en est toujours ainsi en pareil cas, les femmes ont tort, même quand elles ont raison; ainsi celle-là, qui n'était pas d'une innocence parfaite, avait bien un autre embarras; on lui aurait volontiers jeté des pommes cuites à la tête, comme les écoliers. Rien n'est plus curieux que sa lettre au roi, et les détails qu'elle donne des mauvais traitements et des privations qu'elle a subis. Elle nous raconta tout cela en détail, et dans des détails même que je ne me permettrai pas de vous énoncer; chacun se tenait les côtes; madame de Flavacourt la piquait, la poussait, la contrariait, la pauvre madame de Mati-

gnon n'en devenait que plus folle. Tout à coup elle se tourne vers le cercle qui l'écoutait, et que jusque-là elle n'avait peut-être pas aperçu, dans sa préoccupation.

— Vous ne me croyez pas, j'en suis sûre, vous êtes persuadés que j'accuse le chevalier de Matignon, mon beau-frère, pour faire oublier mes torts. Le monde est ainsi, les femmes ne peuvent pas se permettre la moindre chose sans qu'il les assomme. C'est comme ma bonne amie, la comtesse d'Évreux, que n'avez-vous pas inventé pour la perdre? Et tout cela, parce que vous en étiez jalouses, mesdames, parce que vous la trouviez belle, messieurs, et que vous étiez fâchés les uns et les autres de ce que Lucifer était amoureux d'elle. Était-ce sa faute, si le

diable lui avait fait une déclaration et lui a écrit des poulets?

— Faites-lui conter l'histoire de madame d'Évreux, me dit tout bas madame de Flavacourt, elle est incroyable et inouïe quand elle se met à nous la dire. Pendant ce temps-là madame de Mailly séchera, et on pourra la laisser retourner vers la compagnie, qui n'a encore aperçu que son dos.

— Comment, madame! repris-je, vous êtes bien sûre de cela! le diable amoureux de madame d'Évreux!

— Certainement! Et voici comment cela se passa. Elle était un jour à sa toilette, lorsqu'un homme fait comme un bijoutier, portant une cassette sous le bras, entra tout droit chez elle, sans être annoncé; ses gens n'y comprenaient rien. Un peu interloquée,

elle lui demanda ce qu'il voulait. Il ne répondit point, mais il ouvrit sa cassette toute brillantée d'or, et en tira les pierreries les plus magnifiques, des diamants gros comme des œufs de dinde.

— Comme des œufs de moineau, peut-être, madame ; ne vous trompez-vous pas?

— Je vous dis des œufs de dinde, madame, et je le sais bien, car je les ai...

— Couvés? interrompit vivement un tout petit jeune homme, devenu plus tard le prince de Conti, et qui n'était encore que comte de la Marche.

Elle se retourna pour le relever d'importance, mais, reconnaissant le prince, elle baissa la tête en murmurant :

— Portés, monsieur, et cela suffit.

Son air était si penaud, si enragé en de

dans, si furieux de ne pouvoir s'épancher, que nous éclatâmes tous de rire; elle ne s'en déconcerta point.

— Vous connaissez le superbe hôtel que le comte d'Évreux a fait bâtir au faubourg Saint-Honoré avec ce qu'il a volé dans le temps du système.

— Volé! interrompit quelqu'un.

— Ne va-t-on pas encore me chamailler sur ce mot-là? Je dis volé, tant pis pour ceux qui s'en offensent. La comtesse avait un cabinet de toilette admirable, où se trouvaient des robinets d'eaux de senteur, pour ses bains; elle allait s'y mettre quand l'inconnu parut avec ses diamants ; elle n'avait sur elle que son peignoir.

— Que voulez-vous, monsieur? de-

manda-t-elle, quand elle vit ces magnificences.

— Madame, ceci n'est qu'une faible partie de ce que je puis vous offrir, si vous voulez m'aimer; j'en ai bien d'autres! Je ne vous demande que de m'appartenir et de me promettre le secret, de n'en parler à personne, autrement, vous et moi en pâtirions.

— Monsieur, répondit-elle fort honnêtement, vous êtes trop parfait, mais une proposition comme la vôtre demande un peu de réflexion, ne le trouvez-vous pas? Accordez-moi donc huit jours, avant de vous donner ma réponse.

— Puisque vous le désirez, madame, j'y consens, mais souvenez-vous de ma con-

dition première et essentielle, le secret le plus absolu.

— Soyez tranquille, monsieur, je n'y manquerai pas.

Il disparut comme il était venu!

A peine fut-il parti qu'elle jeta sur elle une baigneuse, et courut dans la chambre de son frère, le président de Tunis, panier percé, dont les billets se négociaient à six pour cent d'argent sur la place, sans oublier un des diamants laissés par l'étranger sur sa toilette. Le président fit des cris de chouette et ouvrit des yeux de chat-huant. Il la gronda beaucoup de n'avoir pas accepté tout de suite.

— Et gardez-vous de refuser à la huitaine. Quel dommage qu'on ne puisse pas lui écrire! S'il allait se dédire a présent! Où

sont les hommes en état de faire de pareilles galanteries ? et puis ne vous offre-t-il pas tout ce que vous pouvez souhaiter ? y a-t-il rien au-dessus que de posséder en ce monde tout ce qu'on désire ?

Le diable, quoi qu'on en dise, est un homme d'honneur, il tint parole et arriva au jour, à l'heure dits, dans le même équipage, mais en abordant la comtesse il lui dit :

— Vous ne m'avez point tenu parole sur le secret, madame, et vous vous êtes confiée à votre frère dès que je vous ai eu quittée. Cela est bien triste pour nous deux, j'aurais pu vous donner tous les plaisirs de ce monde et de toutes les façons que vous auriez souhaitées. Prenez garde maintenant à ce que je vais vous dire : si vous ne gardez e secret sur ce que vous venez d'entendre,

vous en souffrirez jusqu'à la mort, que vous ne pouvez éviter, et dont je ne puis vous garantir, ayant eu seulement la permission de notre prince de vous en donner avis. Je m'en vais, à mon grand regret, par votre faute.

Madame d'Évreux se trouva mal et resta longtemps sans connaissance. Quand elle revint à elle, *il* était parti. Vous croyez qu'elle se tut : pas le moins du monde. Dès qu'elle fut revenue, elle fit mettre les chevaux au carrosse, et courut chez la duchesse de Mazarin, sa bonne amie, conter le miracle. La duchesse se moqua d'elle et lui dit de n'y plus penser. Je lui en écrivis autant, elle n'en tint compte; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'à dater de ce jour, elle ne fit

que languir et mourut six mois après, la pauvre femme ! le diable ne parut plus.

— Et l'œuf de dinde ?

— Il revint le chercher sans doute; on ne l'a jamais revu depuis la mort de la comtesse.

— Monsieur le président de Tunis ne logeait-il pas dans la maison ? demanda malignement madame de Flavacourt.

— Je n'ai point ouï dire que le diable l'ait emporté, répondit gravement madame de Matignon.

— Non, car il aurait empoisonné l'enfer, répliqua Duverney lui-même, en riant.

Madame de Mailly s'était enfin remise, elle trouva un sourire dans lequel je l'encourageai. Cependant les courtisans prenaient soin de lui montrer le changement

de son étoile, elle fut pour ainsi dire abandonnée. Tous suivaient mesdames de Lauraguais et de la Tournelle. L'une et l'autre les accueillaient avec faveur; elles affectaient de rire et de causer pour que leur pauvre sœur n'ignorât pas leurs joies. On n'a jamais dit la vérité sur madame de Châteauroux; ne prenant que le beau côté de son caractère, on en a fait une Agnès Sorel; si on l'eût osé, on l'eût comparée à Jeanne d'Arc. Mais j'ai tout vu et je dirai tout, le bien comme le mal. Nous allons arriver à son règne incessamment; ce fut peut-être ce bal de Paris qui le décida. Elle plut infiniment au duc de Richelieu qu'elle connaissait depuis son enfance, mais pour lequel elle déploya une coquetterie *professorale*. Il comprit que madame de Mailly

déclinait, et que, s'il voulait, il avait sous la main *de quoi* remplir avantageusement sa place. C'était à lui de prendre ce soin et de choisir encore la favorite, autrement il perdrait son crédit. A dater de ce jour, il commença à y travailler, et il fit naître dans l'esprit du roi le sentiment qui bientôt devait dominer son cœur.

Madame de Mailly suffoquait, elle me supplia de quitter le bal et de revenir à Paris; elle me faisait pitié; je me préparais à voir le roi le lendemain et à lui parler d'elle. Toute la route, les yeux ne lui séchèrent point, elle se tapait la tête contre les montants du carrosse, elle déchira son point d'Espagne, et cette magnifique toilette arriva chez elle en loques. En rentrant, je trouvai un billet de Sa Majesté; il me suppliait

d'emmener madame de Mailly pendant quelques jours à Navarre, chez le duc de Bouillon, qui nous avait priées pour des fêtes. C'était un service d'amie, ajoutait-il; il ne pouvait résister à ses reproches, ils lui fendaient le cœur, et il désirait laisser passer sa colère avant de la revoir.

Aussitôt mon réveil, je courus lui montrer la lettre, fort tendre pour elle; il lui demandait pardon. Je lui fis valoir tout cela.

—Oui, me répondit-elle, mais il m'éloigne.

J'obtins son consentement à force de prières; je la décidai à me suivre sur-le-champ, et je lui fis promettre de rester quinze jours dans ce petit voyage. J'eus grand tort, à son point de vue; c'est surtout

dans une position semblable qu'il est important de ne pas quitter la place.

La pauvre comtesse ne s'en aperçut que trop.

Nous nous arrêtâmes à É vreux, dans une auberge. La comtesse voulait prendre quelques moments de repos avant de se réunir à cette société où elle devait conserver un masque de gaîté, si loin de ses sentiments. Elle se coucha quelques heures et s'endormit. Moi, je me tins à la croisée, et je fus bientôt témoin d'un spectacle étrange, que je n'ai point oublié. Il semblait que je fusse arrivée là tout exprès ;

Je vis passer un grand nombre de gens qui me parurent aller en masques. Ils portaient des bâtons garnis de rubans et de lauriers, et ils étaient escortés de soldats,

ce qui me fit penser qu'on les menait en prison. Je demandai par la fenêtre ce que c'était. On me répondit que c'était une assemblée de gens ayant inventé une nouvelle religion et que l'on arrêtait.

Ils avaient un habillement si extraordinaire, que je me mourais d'envie de les voir de plus près ; je fis monter l'hôte et je le priai de me chercher un homme noir quelconque qui m'instruisît de cette affaire-là, et me montrât ces gens singuliers, perchés dans une voiture. Il s'y trouvait, d'abord, une femme et sa fille, l'une en noir et l'autre en blanc, fort parées et avec un petit chapeau de perles sur la tête. Sept ou huit grands drôles suivaient avec des aubes blanches, des rabats de prêtre très propres, les cheveux poudrés, les uns couron-

nés de lauriers, d'autres avec des bonnets carrés de taffetas blanc et une aigrette, tous des cocardes de ruban bleu, chacun un bâton élevé dans la main, entouré de rubans de toutes couleurs et de feuillages, marchant avec une gravité ridicule. Quelques femmes et quelques hommes attachés, ayant aussi leurs habits ordinaires, portaient des rabats, étaient mal chaussés et de mauvaise mine. Les soldats tenaient des banderolles trois fois longues comme celles des pains bénis de Paris, qu'ils avaient prises à ces fous. Elles étaient en taffetas de toutes couleurs avec des devises et des sentences.

Quand cette procession fut passée, il me vint, selon mon désir, une manière de procureur ou de greffier, qui, après force révé-

rences et compliments, me dit qu'il était à mes ordres pour m'expliquer toute la nouvelle Bible en me montrant la maison, si je la voulais voir. Ce cuistre bourré de latin, de digestes et des coutumes de toutes les provinces, était à ne pas toucher du bout de sa mule, mais je m'ennuyais, j'étais curieuse, je voulais savoir, j'acceptai sa compagnie, ce qui fit rire aux larmes Mamzelle Pillet, en nous voyant marcher dans la rue côte à côte, suivis de mes deux laquais, sérieux comme des ânes à l'école.

Nous arrivâmes donc à une maison assez laide. On nous fit monter au premier étage, et nous trouvâmes écrit sur la porte : *hôtel de la Fille de Sion*. La première chambre, grande et carrée, dont le plafond était entièrement couvert d'une toile blanche,

avait tout autour des inscriptions en lettres rouges dans un ovale au milieu. A côté de la porte d'entrée, deux grands matelas sur le plancher. Des bancs d'église tout neufs, et par une grande fenêtre, on voyait le sanctuaire. une chaire de prédicateur, assez élevée, sur des degrés. Vis-à-vis se trouvait un grand laurier dans un vase, avec des bouteilles d'eau-de-vie; auprès de là, un pain ordinaire rempli de dragées et d'amandes à la praline. Ce pain était entamé tout autour; on en avait coupé de petits morceaux. Trois pyramides creuses, couvertes de papiers de plusieurs couleurs, avaient des inscriptions du haut en bas. Puis Moïse et ses cornes dans un tableau, une foule de bâtons semblables à ceux que j'avais vü passer dans la rue, des tambours,

des petites trompettes d'enfants, une fontaine pour baptiser, une grosse lampe et plusieurs lampions, dont l'huile infectait à renverser une procession de capucins. Tout cela couvert de banderoles et d'inscriptions que j'ai oubliées, d'une tendresse mystique, inouïe, imitant, outre-passant même le Cantique des Cantiques, les passions de la Sunamite et tout ce qu'il y a de plus exagéré dans les Bibles protestantes apocryphes.

Je me rappelle seulement, en substance, ce qu'il y avait sur une table fichée dans la muraille : Cette secte avait commencé le 1er janvier 1722. Le temps est venu où tous les hommes vont être égaux. Les pauvres vont être riches et les riches vont être pauvres. Dieu a fait connaître sa volonté, il

veut que les hommes apprennent par les femmes à prier. C'est maintenant le règne du Saint-Esprit, et c'est par les femmes que l'Esprit-Saint se communique. (1)

On me montra un registre des mariages, qui en contenait à peu près quarante. Le nombre des initiés à cette stupide folie était de quatre ou cinq cents. C'est un mélange de Judaïsme, Calvinisme, Trembleurs et Multipliants. Quand on vint pour les arrêter ils refusèrent d'ouvrir, le prévôt les menaça de la force armée. Un des habillés de blanc vint et lui dit :

— Prévôt, que veux-tu ?

(1) Les communistes et les saint-simoniens n'en ont pas eu l'invention, comme on voit.

(*Note de l'éditeur*).

Le prévôt répondit par un coup de poing magistral.

Un autre cria d'un ton imposant :

— Arrête !

Autre coup de poing.

Un troisième parut à genoux, un livre à la main et recria :

— Respectez la parole de Dieu !

Grêle de horions, assaisonnés par la canne du major; un polisson de quinze ans, dans l'état de nature, et qui représentait le péché originel, reçut une douzaine de coups de pieds au derrière.

— Que faites-vous là ? Qu'est-ce que ces gens en chemise ? demanda le major.

— Ce sont les lévites du Saint-Esprit.

— Eh bien ! ils sont jolis les lévites du Saint-Esprit, sans culottes et avec les jam-

bes nues, pouah! les vilains! qu'ils commencent par s'habiller, je ne les emmènerai point ainsi, on crierait au carême prenant.

Je vis tout cela et je m'amusai à un point que je ne puis dire. Pendant ce temps-là, madame de Mailly pleurait. Je lui arrachai à peine un sourire quand je le lui racontai. Les femmes à grandes passions sont les créatures les plus malheureuses de ce monde, elles ne jouissent de rien, elles souffrent toujours; leur occupation continuelle est de pleurer, de se plaindre et de s'arracher les cheveux, quand elles ne se pâment pas de bonheur, ce qui n'arrive guère que par accès. Oh! le chien de métier! Et tout cela pour ces messieurs, qui ne valent pas un soupir, pas un regret, pas même une

heure de sommeil perdu. Je remercie Dieu qui m'a faite de manière à les braver et à me moquer d'eux. Je ne donnerais pas un fétu de paille du plus parfait. A mon âge, cela ne signifie plus rien, mais heureusement pour moi, j'ai toujours pensé ainsi.

Nous fûmes reçues, à Navarre, de façon à consoler madame de Mailly et à lui faire croire à sa faveur. La société était nombreuse et bien choisie. On tira le canon, on nous fit une manière d'entrée d'ambassadeur dans le parc, un des plus beaux, peut-être le plus beau de France. Chantilly seul pouvait l'emporter sur lui. Une vaste forêt les joignait et en faisait pour ainsi dire partie. Les eaux étaient admirables, une rivière naturelle et fort large les traversait, des cascades marchaient jour et nuit, sans

interruption, ce qui leur donnait tout à fait l'air de la nature. Les ombrages, les arbres rares, les parfums, les fleurs en profusion, les fruits, et des plus beaux, les sites enchanteurs, les chants des oiseaux, plus nombreux à Navarre que dans aucun lieu du monde, en faisaient un séjour des dieux. La pauvre madame de Mailly ne cessait de répéter en soupirant :

— Ah ! s'il était là!

Elle s'ennuyait mortellement, rien ne lui plaisait, son idée fixe était de partir ; elle comptait les jours, les heures, les minutes.

— Que fait-il à présent? m'a-t-il oubliée? ne me trompe-t-il pas?

Puis, elle relisait les lettres que le roi lui envoyait, chaque matin, par un courrier; c'é-

tait là son occupation unique. En vain M. et madame de Bouillon employèrent tout pour la distraire ; on ne peut y mettre plus de grâce, plus de soins, une attention plus soutenue ; elle n'écoutait rien, ne regardait rien, ne répondait point la plupart du temps. Je finis moi-même par y renoncer.

Pendant que j'étais à Navarre, j'eus aussi une petite aventure, ou plutôt la continuation de mes aventures. Ne me suivaient-elle pas en chapelet, malgré moi? Un soir on faisait entendre une basse de viole de beaucoup de talent avec deux voix de haute-contre qui se contrariaient et se répondaient; c'était du dernier galant, du dernier bien ; il faisait très chaud dans les salons; je ne sais pourquoi je m'imagi-

nai de m'aller promener au clair de lune, sur le bord de la rivière. Je m'enfonçai insensiblement sous les arbres; le temps était adorable et les paillettes de lumière, qui brillaient sur les feuilles, me faisaient l'effet d'un beau tapis lamé. J'arrivai ainsi jusqu'au tombeau de *Lapie*, le cheval de bataille de M. de Turenne, auquel on éleva un petit monument fort respecté dans la maison de Bouillon; c'est tout ce qu'on trouve à Navarre rappelant ce héros. Je regardai cette tombe et je pensai au grand roi, à sa cour brillante, je m'y crus transportée; je la reconstruisis dans mon imagination, et ces souvenirs me semblaient un divertissement tout à fait agréable. Tout à coup, je vis surgir, derrière la petite statue du cheval, une tête d'homme que la lune faisait

paraître encore plus pâle. Je la reconnus snr-le-champ, c'était *lui !*

Je jetai un cri, néanmoins ; je ne sais si c'était de joie, d'étonnement, de crainte ; c'était tout cela, peut-être. Il accourut vers moi et me soutint, ses mains étaient glacées.

— N'ayez pas peur, me dit-il à voix basse, c'est moi.

Le contact de cet être singulier me causa un frisson brûlant, qui me parcourut des pieds à la tête. Mon cœur battait comme une horloge. Je n'avais aucune envie de parler, mais c'eût été impossible.

— Je suis près de vous, ajouta-t-il et tant que j'y serai nul ne nous approchera, nul ne troublera cet entretien. Vous pensiez à moi tout à l'heure, et je suis venu.

Il disait vrai. Pendant cette promenade, je m'étais demandé plusieurs fois d'où venait son silence et si je ne le reverrais plus. Comment devinait-il ma pensée ? Était-ce donc réellement un être surnaturel ? Je ne sais si vous avez éprouvé ce que je vais vous conter, mais cette impression me semble très fréquente dans la vie. Je songeai malgré moi à madame d'Évreux, à son diable, à ses œufs de dinde, et un éclair de gaîté folle, une moquerie de moi-même traversa mon esprit. L'étranger le devina encore.

— Madame d'Évreux voulait être achetée, poursuivit-il, et vous, vous ne vous donnez même pas.

Pour cette fois c'était bien un esprit, un lutin, ce pauvre Courtenay revenu au monde pour me faire damner avec lui. Je ne l'avais

jamais rencontré que la nuit, toujours inopinément, et toujours avec ce serrement de cœur qui m'étouffait, m'ôtait toute force et toute intelligence, j'étais absolument en son pouvoir. Je reculai involontairement, il m'eut bientôt rejointe.

— Monsieur, si l'on venait..... murmurai-je.

— On ne viendra pas, je vous l'ai promis. On ne pense point à vous chercher, vous êtes au salon.

Je me rappelai ce double que j'avais eu aussi au bal de l'Opéra. Cette impression était singulière, je souffrais, je tremblais et j'étais heureuse. Je voulais fuir, et un attrait invincible me retenait. Il posa son doigt sur mon bras, je le sentis de feu maintenant.

— Écoutez, je suis venu vous parler de votre amie. Une grande douleur va lui arriver, dans bien peu de temps elle perdra celui qu'elle aime, et de la manière la plus cruelle. Ni vos efforts ni les siens ne la préserveront de cette douleur; elle est marquée pour la pénitence et l'expiation. Seulement, si vous voulez me croire, vous lui éviterez une humiliation cruelle. Qu'elle n'écrive plus au roi, il ne lit pas ses lettres; sa rivale les ouvre et en rit, elle en fait rire Louis XV, les courtisans intimes. Cette malheureuse Mailly me fait pitié, qu'elle n'écrive plus ou n'envoyez plus ses lettres, encore une fois.

— Sa rivale! dis-je, et laquelle?

— La véritable, la dangereuse, vous l'apprendrez à votre retour. Celle-là aussi sera

punie, sa cruauté est pesée d'avance et son châtiment viendra.

— Ma pauvre amie est donc perdue ?

— Perdue, oui, reprit-il avec un sentiment de mélancolie exquise, perdue pour le monde, pour l'amour, pour le bonheur ! deshéritée désormais des seules joies qu'elle prise sur la terre, de ces joies que vous ignorez, vous, et que vous ignorerez toujours. Je ne sais pourquoi je me suis attaché à vous, quelle fatalité m'attire sur vos pas. Peut-être est-ce votre insensibilité même. Ce beau marbre qui ne sent rien, qu'on ne peut ni blesser ni caresser m'entraîne malgré moi. Vous ne me rendrez jamais ce que je vous donne, je me suis créé un supplice de plus.

Cette étrange créature, en parlant ainsi,

dardait sur moi des regards qui me pénétraient. Je me troublais, quoique j'en eusse, je balbutiai une réponse.

— Ah! me dit-il, ne mentez pas, vous oubliez donc que c'est impossible. Venez plutôt un peu dans ces grandes allées, sous ces arbres, qui ont vu tant de choses, venez m'écouter et me répondre, si votre cœur veut que vous me répondiez. Laissez-moi cette illusion; ne craignez rien, vous êtes aussi en sûreté avec moi qu'au milieu d'une armée.

Il m'entraîna, je le suivis. Je ne marchais pas, je ne touchais pas la terre, me semblait-il; son bras me soulevait, et cette promenade avait un charme indicible. Il parlait d'une voix harmonieuse, douce et triste. Je l'écoutais comme une musique, plus suave

que le concert de tout à l'heure. J'eus un instant dans l'âme un sentiment nouveau, je l'aimai. Il le devina et me pressa sur son sein avec une joie délirante.

— Hélas! ajouta-t-il en me repoussant doucement, quelle erreur!

C'était une erreur en effet, je m'en aperçus comme lui, et un froid glacial succéda à cette flamme éphémère.

— Vous pouvez partir, madame, à Dieu ne plaise que je vous retienne malgré vous. Nous nous reverrons à Paris, quand vous voudrez, où vous voudrez. Je suis votre esclave et j'obéirai à vos ordres.

— A tous?

— A tous sans exception.

— Eh bien! dites-moi qui vous êtes.

— Vous le savez.

— Ce n'est point là votre nom ?

— C'est celui que je porte.

— Et votre pays, quel est-il ?

— Le monde.

— Resterez-vous en France longtemps encore ?

— M'aimerez-vous ?

— Ce n'est pas répondre. Le mystère qui vous entoure, les richesses que vous possédez, les moyens magiques dont vous disposez, tout cela ne s'expliquera-t-il-pas ?

— Cela s'expliquera.

— Bientôt?

— Oh non ! dans un grand nombre d'années, cela s'expliquera non pas à vous, jeune, belle, riche, adorée, mais à vous qui ne vous reconnaîtrez plus, à laquelle il ne res-

tera plus rien de ce que vous avez en ce moment, que votre esprit, votre esprit que vous conserverez jusqu'à la fin, c'est une lampe qui brûlera toujours.

Nous nous étions rapprochés du château, on entendait le bruit des instruments, on voyait briller les lumières à travers les arbres.

— Je n'irai pas plus loin, continua-t-il ; vous pouvez rentrer et ne point parler de votre absence, vous verrez si on vous en parle. Adieu, ma belle statue, un seul de vos désirs, vous en êtes sûre, n'est-ce pas ? et je viens à vous. Vous êtes toute-puissante, et la puissance est entre vos mains une arme inutile, car vous n'en daignez pas user. Adieu!

Il disparut derrière les arbres avant que

j'aie pu savoir de quel côté. Je me dirigeai vers le salon, dont les portes étaient ouvertes ; j'entrai directement dans un cabinet tout chinois où je me laissai tomber sur un canapé, je me sentais épuisée. Il ne s'y trouvait personne ; bientôt M. le duc de Bouillon entra sur la pointe du pied.

— Vous ne dormez plus, comtesse ? tant mieux, vous nous avez fort inquiétés, bien qu'on n'ait pas voulu vous déranger. Vous êtes donc souffrante ?

— Ah ! j'ai dormi ? repris-je tout embarrassée.

— Depuis plus d'une heure et demie.

— Et j'ai rêvé peut-être, pensai-je. Pardonnez-moi, monsieur le duc, je suis de bien mauvaise compagnie, ce soir.

— Vous sentez-vous mieux ?

— Ce qu'il y a de plus inconvenant, c'est que je me porte à merveille.

— Alors, vous nous revenez?

— Est-ce très nécessaire?

— Tout le monde vous appelle. La musique est délcieuse, vos adorateurs sèchent sur pied, vos amis s'impatientent, vos rivales triomphent.

« En est-ce assez, seigneurs, pour faire seoir Carlos? »

Je le suivis, mais ma préoccupation était visible. Je retrouvai madame de Mailly comme je l'avais laissée, plus préoccupée et plus distraite que moi.

— Je voudrais que tout ceci finisse, me glissa-t-elle tout bas; j'ai une longue lettre à lui écrire et nous partons après-de-

main. Après-demain! Comprenez-vous? dit-elle.

Ses yeux pétillaient de joie; ceci me fit mal.

— Oui, répondis-je, tout attendrie, nous partons après-demain, ce n'est pas la peine d'écrire.

— Ah! comtesse! quel cœur avez-vous donc?

IV

Nous partîmes en effet; madame de Mailly eût voulu avoir des ailes, les six chevaux de poste ne couraient pas assez vite. Elle avait prévenu le roi et elle espérait qu'il viendrait au-devant d'elle. Lorsque

nous approchions de Versailles, elle mettait la tête à la portière, au moindre pot-de-chambre, à la plus lourde carriole qui nous croisait.

— Ce n'est pas lui! disait-elle, et elle soupirait.

— L'attendez-vous donc en pareil équipage, et à cette heure, ma toute belle?

— Ah! je l'attends à toutes les heures et de toutes les manières, reprenait-elle en soupirant plus fort.

Personne ne vint même de sa part. Nous descendîmes devant l'escalier de son appartement, elle monta quatre à quatre les degrés.

— Il est chez moi! continua la pauvre abusée, vous allez le voir.

Il n'y était pas!

— Quoi! pas même une lettre! ah! il ne m'aime plus! je suis perdue!

Et ses larmes recommencèrent à couler. Si les femmes savaient combien elles ont tort de pleurer! combien les larmes ennuient les hommes, combien ils souhaitent d'en être débarrassés! Cette race masculine hait tout ce qui la gêne, tout ce qui l'accuse, c'est une espèce *tyranne*, il faut rire lorsqu'on a le sein déchiré, comme les esclaves romaines.

— Pleurez chez vous, disait le marquis d'Estrées à madame de Caylus qui l'adorait, et que je ne vous voye point.

Louis XV ne voulait pas voir pleurer madame de Mailly, il l'a fuyait. Je restai une heure près d'elle, je la fis coucher, je tâchai de lui souffler l'espérance pour qu'elle

trouvât le repos, et je rentrai chez moi, dans un charmant appartement que le roi m'avait fait distribuer et arranger depuis peu de temps, aussi près de lui que possible. Mamzelle Pilet me dit que Sa Majesté *m'attendait* depuis un quart d'heure. Le roi m'attendre! je me précipitai.

— Et arrivez donc, madame! s'écria-t-il dès qu'il m'aperçut, voilà Richelieu qui mange vos dragées, d'ailleurs, on est bien aise de vous voir.

Je fis mes révérences, le roi me releva à moitié de la première.

— Allons! madame l'étiquette, est-il question de cela? Asseyez-vous vite, et écoutez ce que nous avons à vous dire; d'abord personne ne viendra-t-il?

— Absolument personne, sire.

— Parlez, Richelieu.

— C'est donc moi qui dois faire l'aveu.

— Vous vous y êtes engagé, et d'ailleurs, vous êtes plus que de moitié dans la faute. Il y a justice.

— Eh bien! comtesse, sans préambule, le roi n'aime plus madame de Mailly.

Je le savais ; pourtant ces mots me firent un mal!

— Pauvre femme! dis-je à demi-voix.

— Sans doute, pauvre femme ! car ce n'est pas tout. Il en aime une autre, la première, la seule qu'il ait aimée et...

— Et ?... après ?

— Et il faudrait que madame de Mailly en fût instruite, parce que... parce que... cette

autre... ne veut plus d'elle dans le château.

— Ah! sire, vous souffrez cela! m'écriai-je.

— Je ne compte faire aucun tort, aucun chagrin à la comtesse, reprit vivement Louis XV. Je désire adoucir, autant que possible, sa disgrâce; voilà pourquoi je suis ici. Vous seule pouvez amortir ce coup. Votre main seule est assez délicate pour panser cette blessure.

— Non pas la mienne, sire, la vôtre. Vous le devez à madame de Mailly, au souvenir de plusieurs années d'intimité, à son dévoûment sans bornes, à son amour extravagant et sans reproche.

Il baissa la tête et se tut.

— Et quelle est donc cette rivale fortu-

née et impérieuse, cette impératrice en courroux, dont le règne commence par une mauvaise action?

— C'est madame la duchesse de Châteauroux, répliqua Richelieu en souriant.

— Je ne connais pas cette dame; d'où arrive-t-elle? tombe-t-elle des nues?

— Elle vient de Cythère, où se trouve son duché, ma chère comtesse, tout à côté de celui de Fontanges et de la Vallière.

— Ah! repris-je en levant les épaules, quelque petite sotte de chez les princesses.

— Madame la marquise de la Tournelle, à laquelle j'ai donné le rang et les honneurs de duchesse.

— Ah! sire, sa pauvre sœur ne vous les a pas demandés, elle! murmurai-je.

— Il est temps d'en finir pour madame

de Mailly, continua le duc; elle n'est plus jeune, et une petite retraite ne lui messiérait pas; elle enlaidit. Elle remettra sa place de dame du palais, dont le roi a disposé, et ensuite on la laissera libre d'aller se consoler où bon lui semblera.

Je croyais rêver à cette cruauté froide, à cet oubli de tout le passé, je regardai le roi, il baissa la tête.

— Ah! sire! répétai-je, et je mis dans ma voix tous les reproches de mon cœur.

— Que voulez-vous, comtesse? me répondit-il, ce n'est pas ma faute, l'amour est involontaire, on ne peut ni le faire naître ni l'empêcher de mourir, et...

— Et... je le sais, aussi n'est-ce pas de votre amour éteint que je vous fais un crime, mais de vos procédés, mais de votre

dureté inouïe. Quoi! renvoyer ainsi une femme qui n'a d'autre tort que celui de ne plus vous plaire! la chasser comme une servante, ne pas lui laisser même la place qu'elle ne doit point à votre faveur, que madame sa mère possédait avant elle, l'en bannir au moment où elle devenait digne de l'occuper, par son malheur et son repentir! Oh! je ne puis, je ne puis vous pardonner, sire, c'est affreux. Et vous, monsieur de Richelieu, vous son ami!

— Je suis aussi l'ami de sa sœur, madame.

— Vous êtes l'ami de toutes les favorites, je le sais, monsieur le duc, et bien folle serait celle qui compterait sur vous dans sa disgrâce.

— Quel joli fagot d'épines, Richelieu! dit le roi en s'efforçant de rire,

— Il y a longtemps que je la connais, sire, elle n'est pas traitable sur certains chapitres.

— Je ne puis comprendre, je ne puis expliquer cette manière de rompre. Cherchez un autre messager, sire, je ne me charge pas de semblables paroles. Si votre madame de Châteauroux vous impose de pareils sacrifices; si elle est assez oublieuse de ce qu'elle doit à sa sœur, de ce qu'elle vous doit à vous-même, pour vous entraîner dans une voie d'indélicatesse et de lâcheté semblable, je vous le dis aujourd'hui, sire, avec la liberté que vous m'avez permise, sans ménagements, il me sera impossible d'accepter cette intimité. J'aurai

l'honneur de voir le roi, chez lui, quand il daignera me le permettre, mais cette femme, non, je retournerais plutôt à Remiremont pour ma vie.

— Ah! ah! madame la comtesse, ne vous emportez pas ainsi, reprit Louis XV, en me baisant la main. Vous avez une place, vous, au-dessus des événements, nulle ne vous la prendra; calmez-vous donc, soyez bonne pour un pauvre homme que l'amour entraîne, et qui n'a plus ni son cœur, ni sa tête à lui, pardonnez-moi.

Richelieu ouvrait des yeux démesurés, il ne comprenait pas ma hardiesse. Parler au roi de cette façon était en effet une chose inouïe à la cour; Louis XV était bon jusqu'à la faiblesse, il aimait surtout la paix dans son intérieur, il eût tout sacrifié pour l'ob-

tenir. Richelieu, tout courtisan, tout fin qu'il était, ne réfléchissait point à cela. Pour notre maître, l'habitude n'était pas une seconde, mais une première nature. Il ne pouvait plus se passer de ce qui l'entourait habituellement; c'est le secret de plusieurs intimités inexplicables.

Le roi resta chez moi jusqu'à trois heures du matin, je n'obtiens rien de lui, il ne me donnait d'autres raisons que celle-ci :

— Elle le veut!

Richelieu prit la chose en plaisanterie, car il se mit à me persiffler. Je m'emportai contre lui au point de lui dire des vérités dures, dont le roi rit à son tour; le duc savait trop son monde pour s'en fâcher, il baissa pavillon et me pria de le recevoir à

merci. Au moment où le roi allait me quitter, je lui dis ces paroles, qu'il m'a souvent rappelées depuis :

— Sire, vous n'êtes plus le maître, vous êtes et vous serez toujours dominé par une passion que mon amitié réprouve; j'ai tout à craindre de ma résistance, car, sans doute, on tâchera de m'en faire repentir. Quoi qu'on vous dise de moi, donnez-moi votre parole royale que vous me le répéterez sur-le-champ. Autrement, nous serons vite brouillés, je vous en avertis. Je pourrai toujours tout vous expliquer; j'ai le droit d'exiger cette franchise, n'est-ce pas vrai ?

— Vous avez tous les droits possibles, comtesse, et je vous donne la parole que vous me demandez. Rappelez-la moi, si je l'oublie.

Il baisa de nouveau ma main et nous nous séparâmes. Richelieu me fit un signe de menace, moitié badin, moitié sérieux ; je lui répondis par une révérence que je ne le craignais pas.

Le lendemain était un vendredi, je ne l'oublierai jamais. Je n'avais pas dormi de la nuit, tant j'étais émue de ce qui allait arriver. Je me rendis de très bonne heure chez la comtesse. Elle était levée déjà et priait, inondée de pleurs.

—Rien de lui, me dit-elle, aussitôt qu'elle m'aperçut.

J'étais indécise, j'avais peur de lui apprendre cette horrible nouvelle; pourtant, il fallait qu'elle la sût, et peut-être mon amitié adoucirait-elle sa douleur. Elle ne me laissa pas le temps de parler, elle m'ac-

cabla de questions, d'hypothèses, de projets, de menaces, je ne savais auquel entendre. Je la regardais tristement, presque les larmes aux yeux.

— Ah! me dit-elle, vous me plaignez, n'est-ce pas? Eh bien! si je n'en meurs pas, j'irai à Dieu, je serai peut-être plus heureuse après, mais j'en mourrai, j'espère.

Pauvre chère créature. Elle me brisait le cœur.

Vers midi, on annonça madame de la Tournelle. Je fis un mouvement, dont je ne fus pas maîtresse, et qu'elle vit certainement. Elle me salua avec une nuance de hauteur, je le lui rendis du haut de ma tête. Elle prit un air attendri, et presque obséquieux, lorsqu'elle s'approcha de sa sœur. Elle lui serra les mains et l'embrassa en lui

demandant à plusieurs reprises ce qu'elle avait, et pourquoi elle la trouvait si changée.

— Votre voyage ne vous a donc pas été salutaire, ma mignonne ? ajouta-t-elle, en la câlinant.

J'avais une envie d'éclater!

— Il faut vous calmer, ma chère, reprendre courage, vous raisonner. On ne peut diriger ni les événements, ni les cœurs. Combien il m'est cruel de vous voir souffrir ainsi, moi, qui venais vous remercier du nouveau bienfait que je vous dois.

— Un bienfait, moi! ma sœur! Vous vous trompez; hélas! depuis longtemps déjà je n'ai plus le pouvoir d'en distribuer.

— Cependant, le roi a daigné me donner l'appartement de madame de la Vail-

lière, je ne le lui avais pas demandé et c'est certainement à vous seule que je le dois.

— Madame, interrompis-je vivement et incapable de me dominer davantage, vous ne pensez pas à ce que vous faites là.

Madame de Mailly eut une intuition sans doute, car je ne lui avais rien dit, ses larmes se séchèrent tout à coup. Elle regarda fixement sa sœur pendant quelques secondes, puis elle lui dit avec violence :

— Madame, vous êtes la maîtresse du roi.

Ce tte accusation fut si prompte, si vive, que malgré toute son habilité, toute sa dissimulation, madame de Châteauroux se troubla. Elle eut un moment d'hésitation entre

un éclat et la douceur, elle se décida pour ce dernier parti.

— Ma sœur, vous vous laissez égarer, vous vous trompez sciemment, vous m'injuriez! je vous le pardonne, vous souffrez.

Je me mordis les lèvres jusqu'au sang; je compris que je ne devais pas me mêler de ce débat, c'était déjà beaucoup d'y assister.

— Ah! continua madame de Mailly, sans l'écouter, je comprends tout. C'est vous qui me l'avez pris, c'est vous qui le dirigez, c'est votre esprit, c'est votre adresse, c'est votre ambition qui le gouvernent maintenant. Et vous venez m'insulter ainsi, chez moi! j'en aurai raison; le roi, quelque aveuglé qu'il soit, ne souffrira pas tant d'insolence. Il m'a aimée enfin, avant vous et plus que vous!

— Oui, *avant moi*, répéta l'autre d'un air pincé, et c'est peut-être pour cette raison-là...

— Madame, s'écria la comtesse indignée, sortez d'ici, sortez-en à l'heure même, et n'y rentrez jamais. Je ne veux pas oublier que nous sommes filles de la même maison; autrement, je vous ferais mettre à la porte par mes gens.

Les yeux de madame de la Tournelle répondaient.

« — C'est à vous d'en sortir ! »

Mais elle ne le dit pas; elle s'inclina en silence, avec le sourire sur les lèvres, devant madame de Mailly et devant moi, et sortit sans dire un mot, sans se retourner.

— Ah! mon amie, continua la pauvre abandonnée, il faut qu'elle soit bien sûre de lui, pour oser me braver ainsi.

Elle se précipita dans mes bras et pleura quelques minutes. Puis elle se releva, essuya ses yeux d'un mouvement saccadé et me dit :

— C'est trop souffrir! Je veux savoir mon sort, je veux l'apprendre de lui-même. Je le verrai, et sur-le-champ. Accompagnez-moi, chère comtesse, accompagnez-moi, mais laissez-moi entrer seule chez lui. Quelque intimes que nous soyions, je ne puis, ni ne veux m'expliquer devant vous. Venez venez!

— Je préfère vous attendre ici, à moins que vous n'exigiez absolument le contraire de mon amitié. Le roi voudrait que je res-

tasse pour se sauver l'embarras d'un tête-à-tête, et...

— Je comprends, vous avez raison. Attendez-moi ! Ma vie tout entière va dépendre de cet instant. Adieu !

Elle jeta sur sa tête le coqueluchon de sa baigneuse, et s'élança dans le corridor en courant comme une insensée. Je ne songeai point à l'arrêter. Il valait mieux en effet qu'elle apprît la vérité tout entière, qu'elle l'apprît du roi et qu'elle mît un terme à son horrible incertitude.

Je l'attendis plus d'une heure et demie, elle revint au moment où, perdant patience, je me disposais à aller la chercher. Elle était pâle, d'une pâleur effrayante, mais tranquille en apparence. Elle ôta doucement sa baigneuse, la posa sur un meuble,

releva ses cheveux d'un geste; ses yeux étaient secs, mais brillants comme des escarboucles. Elle s'assit à côté de moi, me tendit la main, et me dit, d'une voix brisée, qui voulait être ferme :

— Tout est fini, ma chère amie, je vais faire mes paquets et je pars.

— Vous partez ?

— Oui, avec madame la comtesse de Toulouse et vous, n'est-ce pas ? Vous n'êtes point de celles que la disgrâce effraie.

— Vous n'avez pas besoin de me le demander, je suis à vous.

— J'y a compté. J'ai envoyé mes ordres, je veux tout ôter d'ici, mon appartement m'est ôté, j'en veux être dehors avant une demi-heure. Madame la duchesse de Châteauroux le désire apparemment, ajouta-

t-elle d'une voix ironique, et je dois lui céder la place. Hâtons-nous.

Elle se leva, elle appela ses femmes, donna avec la plus grande lucidité les instructions nécessaires pour son départ; elle n'oublia rien. Ensuite elle ouvrit son secrétaire, en tira une poignée de louis et les fit distribuer aux garçons bleus et autres qui l'avaient servie.

— N'y en a-t-il pas assez? En voilà encore, tenez, que tout le monde soit content.

Elle était d'une grandeur et d'une générosité sans pareilles. Elle ne tint jamais à l'argent, n'en demanda point, et certainement l'aurait refusé en cet instant suprême.

Elle prit la cassette de ses bijoux sous son

bras, la porta elle-même à sa première femme, se fit légèrement accommoder, répara le désordre de sa toilette, mit un pied de rouge, et sans jeter un coup-d'œil en arrière, elle me dit :

— Quand vous voudrez, madame la comtesse, je suis prête.

Elle marcha devant moi, la tête haute, sans hésitation, sans faiblesse, avec une noblesse, une dignité, un courage dont je restai pétrifiée d'admiration, moi, qui savais ce que cette femme souffrait ! Nous traversâmes les corridors, les escaliers, nous montâmes en carrosse ; elle regarda d'un air superbe ce château qu'elle abandonnait en fugitive ; nous allâmes, sans qu'elle dît un mot, attendre madame la comtesse de Toulouse à l'escalier d'honneur ; la princesse

descendit; j'étais debout près du carrosse; madame de Mailly n'avait pas pu descendre, elle en fit ses excuses à Son Altesse qui les accueillit en l'embrassant.

Lorsque la portière fut fermée, quand nous eûmes traversé les cours, passé la grande écurie, lorsque nous fûmes enfin dans l'avenue de Paris, à l'abri des regards indiscrets, madame de Mailly poussa un gémissement à fendre sa poitrine, un gémissement qui retentit jusqu'à mon cœur.

— Ah! dit-elle, j'en mourrai, j'espère!

C'était son vœu, son unique désir; elle le répétait sans cesse; je ne puis vous dire quelle douleur vraie, profonde, digne, intéressante elle nous montra. La princesse l'emmena à son hôtel et me fit l'honneur de m'engager à y rester avec elle. Nous écri-

vîmes toutes deux au roi. J'étais indignée, ma lettre s'en ressentit. Louis XV ne s'en fâcha point, il répondit une lettre collective à *sa maman* et à *sa cousine*, pleine de bonne grâce et de sensibilité, mais pas un mot pour la comtesse, tant il est vrai qu'un homme n'est jamais plus barbare que pour une femme aimée autrefois, qu'il n'aime plus.

Le soir, nous restâmes fort tard avec elle, la princesse et moi, et lorsqu'elle fut couchée, tranquille, elle nous raconta longuement son entrevue du matin. Sa Majesté me l'a répétée depuis exactement dans les mêmes termes.

Elle arriva dans l'antichambre du cabinet du roi par les couloirs intérieurs. Elle y trouva un huissier qu'elle avait placé, et qui ne savait rien de sa disgrace.

Le roi est seul? dit-elle.

— Oui, madame la comtesse.

— C'est bien !

Elle n'attendit pas qu'on l'annonçât et ouvrit elle-même la porte. Louis XV était à son bureau, où il écrivait; le contrôleur général venait de sortir: en l'apercevant, il fit un mouvement d'humeur, qu'elle comprit parfaitement; pourtant il se leva et vint à elle, en lui disant de l'air le plus froid :

— Déjà de retour, madame ?

— Ne le saviez-vous donc point, sire ? J'en avais fait prévenir Votre Majesté.

— Il est possible... je...

— D'ailleurs madame de la Tournelle, dont je viens d'avoir la visite, vous en avait averti sans doute.

— Madame de la Tournelle! Pourquoi?

— Est-ce par votre ordre qu'elle est venue m'accabler de ses insolents remercîments ? Est-ce vous qui l'avez envoyée pour me braver ?

— Madame de la Tournelle est trop mesurée, trop bonne, pour que vous ayez raison de vous en plaindre; cela ne se peut pas.

— Madame de la Tournelle est une sœur dénaturée, une femme sans pitié, sans délicatesse, elle a pris plaisir à m'accabler sous une feinte bonhomie, elle m'a brisé le cœur, sire, et si vous m'aimez encore, si vous m'avez jamais aimée, vous me devez justice.

— Justice contre madame de la Tournelle, contre votre sœur! Justice parce que votre folle passion vous égare et vous

aveugle! allons donc, comtesse, vous n'y songez pas!

— J'y songe, monsieur, j'y songe, car je souffre le martyre, car je me sens capable de tout si vous me refusez. Il faut choisir entre nous deux, chassez-la à l'instant de ce palais, de votre cour, où je me retirerai moi-même.

Pauvre femme, qui croit voir un homme hésiter entre une maîtresse d'un jour et une maîtresse de six ans.

— Chasser madame de la Tournelle, la plus belle personne de ma cour! demandez-moi quelque chose de possible, madame, je serai trop heureux de vous l'accorder.

— Vous me chassez donc, alors?

— Que Dieu m'en préserve!

— Pourtant, je vous ai donné le choix,

l'avez-vous entendu? l'avez-vous compris? Cette femme et moi, nous ne pouvons habiter ensemble ce palais.

— Je viens d'y donner un appartement à madame votre sœur, répliqua le roi tranquillement, montrant la froideur inébranlable de celui qui n'aime plus.

— Mon Dieu! mais je ne veux pas vous entendre, monsieur, je ne veux pas, c'est me dire de lui céder la place.

— Je vous dis seulement que madame de la Tournelle ne quittera pas Versailles, madame; c'est vous qui ajoutez le reste.

— Ah! vous l'aimez donc? vous l'aimez, cette femme qui n'est pas libre, cette femme, la maîtresse du duc d'Agénois, qui dans si peu de temps devait prendre son nom. Elle

le trahit pour vous, elle vous trahira pour d'aûtres, quand son ambition sera satisfaite.

— N'étiez-vous point aussi au comte de Mailly, madame ? lui demanda-t-il avec l'insolence d'un homme qui défend son nouveau sentiment contre l'ancien.

Elle se tut, car le trait portait juste, et personne n'était plus profondément honnête que madame de Mailly. Le roi touchait à ses remords, cette plaie de son âme; elle sentit la blessure. Bientôt, pourtant, l'amour et la jalousie prirent le dessus, et elle recommença ses plaintes, la pauvre maladroite.

— Écoutez, monsieur, je vous en conjure, écoutez-moi ; depuis plusieurs mois je

souffre, depuis plusieurs mois vous n'êtes plus le même, votre froideur glace.

— Eh bien ?

— Mais c'est donc vrai, mais je ne me trompe pas, puisque vous ne le niez point !

Le roi ne répondit rien.

— Oh ! s'écria-t-elle en se frappant le front, comme si cette idée lui apparaissait pour la première fois, il ne m'aime plus !

Louis XV resta immobile, c'était un aveu. La malheureuse créature ne trouva pas une parole ; plus pâle et plus froide qu'un marbre, elle fixa les yeux sur lui un long moment, puis elle tomba par terre comme inanimée. Son amant n'eut aucune pitié ; au contraire, comme cela arrive toujours en pareil cas, la colère le gagna, et il ne garda plus de ménagements.

— Que voulez-vous, chère comtesse! ce n'est pas ma faute!

— Oh ! si vous n'êtes pas un barbare, si vous avez un cœur, ne repétez pas ces mots-là, je vous en conjure; tuez-moi plutôt, tuez-moi sur-le-champ, le supplice est au-dessus de mes forces, je ne le supporterai pas.

— Je vous assure, ma belle, qu'on ne meurt point de ces douleurs, on s'en console. Vous pouvez encore trouver des distractions...

— Monsieur! s'écria-t-elle, offensée et blessée dans son cœur de femme et d'amante.

— Je n'attaque point votre vertu, Dieu m'en garde! c'est un conseil d'ami, je

suis le vôtre, et, croyez-moi, suivez mes avis.

— Vous êtes un barbare, sire, je ne puis vous entendre parler ainsi, ce n'est pas vous.

Elle était peut-être le seul être en France avec qui Louis XV pût avoir une semblable cruauté, mais elle était aussi celle qui l'aimait davantage, et la femme dont il était fatigué. Il n'y a rien à répondre à cela.

— Supposons, reprit-il, sans avoir l'air de l'entendre, supposons qu'en effet je ne vous aime plus, qu'y voulez-vous faire? ce n'est ni votre faute ni la mienne, c'est celle du temps, du caprice, que sais-je? Pourquoi ce désespoir? ne vaut-il pas mieux prendre son parti, cesser de se voir quelque temps pour rompre l'habitude, et plus tard se re-

joindre avec les égards, les bonnes façons de gens qui ont de la mémoire et qui comprennent ce que l'on doit aux souvenirs. Quant à moi, vous me trouverez toujours prêt à vous être agréable, n'en doutez pas.

Madame de Mailly restait à genoux, assise sur ses talons, les mains croisées; elle écoutait à peine, ses larmes tombaient une à une, comme les larmes du désespoir.

— Sire, reprit-elle, je vous en supplie, je vous le demande au nom de ma tendresse, au nom de votre honneur, ne me bannissez pas, laissez-moi près de vous, laissez-moi vous voir, que vous importe? Je ne vous gênerai point! Celle qui vous est chère maintenant ne peut pas me craindre, vous ne m'aimez plus! mais que je reste

ici, dans ces lieux témoins de mon bonheur, dans ces lieux où j'ai cru à votre amour. Au temps où vous m'aimiez, vous aviez coutume de me dire que j'étais, pour vous, comme la Vallière pour votre illustre aïeul; j'imiterai en tout la Vallière, j'aurai le courage de vous laisser, sans me plaindre, auprès de la Montespan qui me remplace. J'aurai tous les courages, hors celui de vivre loin de vous. Je sais souffrir ! j'en ai fait un triste et long apprentissage. Je ne vous demande que cette grâce pour prix de tant d'amour. Il ne me faut, à moi, ni honneurs, ni puissance; il ne me faut que vous, qu'un regard, qu'un mot de pitié, d'affection; ne me les refusez pas, au nom de tout ce qui vous est cher!

— Impossible, madame, j'ai promis.

— Vous avez promis de m'exiler, de me forcer à quitter la cour! Elle a osé le demander, ma sœur! ma sœur que j'ai comblée de bienfaits, ma sœur à qui j'ai donné tout ce que vous vouliez m'offrir! Ah! sire, ce trait seul doit vous faire juger entre nous! Eh bien! employez donc la force, car je ne sortirai pas, car je ne céderai pas à cette tyrannie, je ne le veux, je ne le puis, je ne le dois point.

— Madame!... prenez garde!... répartit le roi qui s'impatientait de plus en plus.

— Et que puis-je craindre? que me reste-t-il à perdre, puisque je vous ai perdu? je ne m'en irai pas, vous dis-je.

— Vous vous en irez! je le veux. Vous respecterez votre sœur, madame de la Tournelle, devenue duchesse de Château-

roux, par mon bon plaisir; vous ne la poursuivrez ni d'écrits, ni de paroles, car alors ma colère saurait vous atteindre partout. Vous pouvez choisir encore; votre retraite vous assure en moi un ami ; si vous vous obstinez à braver mes ordres, vous ne trouverez plus qu'un maître irrité, inflexible et prêt à toutes les v engeances. Adieu!

Et, comme il était près de la porte de sa chambre, il y entra précipitamment, en fermant derrière lui les verroux.

Madame de Mailly resta longtemps à la même place, abattue, morte, accablée par ce coup fatal, mais il y avait dans cette femme beaucoup de véritable grandeur. Le sang des vieux Mailly de Nesle se réveilla devant un pareil outrage, elle se sen-

tit une fierté inconnue jusque-là, elle sentit son cœur se relever. Son abaissement, son humiliation la frappèrent, et lui firent monter le rouge au front.

— Ah! oui! dit-elle, je partirai, mais non comme il croit que je dois partir.

Et sur le bureau du roi, avec la plume dont il s'était servi, elle écrivit ce billet :

« Sire,

» Je vous remercie de m'avoir rendue à
» moi-même, de m'avoir montré ce que je
» dois au nom que je porte et au sang dont
» je sors. Ma place n'est plus ici, elle n'au-
» rait jamais dû y être ; je pars, je laisse à
» celle que vous avez choisie le soin de me
» rappeler à vous ; je ne vous demande ni
» faveur, ni amitié ; je resterai toujours vo-

» tre fidèle sujette, mais désormais mon
» cœur n'appartiendra qu'à Dieu!

» DE NESLE MAILLY. »

A dater de ce moment, elle se sentit une force extraordinaire, elle ploya et cacheta la lettre, la laissa sur le bureau du roi, bien en vue, et sortit. Elle se rendit chez madame la comtesse de Toulouse, à laquelle elle confia ce qui venait d'arriver, et sa résolution de partir sur-le-champ. La princesse lui offrit son hôtel à Paris, en la louant de la décision qu'elle prenait et de son courage. Vous savez le reste.

Madame de Mailly resta deux jours à l'hôtel de Toulouse et se rendit ensuite chez les Noailles, qui l'avaient élevée ainsi que ses sœurs. Elle n'était pas riche et elle se retirait pure de tout bienfait, de toutes grâces;

sauf quelques bijoux, plutôt souvenirs que présents, elle n'avait rien voulu accepter.

Nous apprîmes que le lendemain même de notre départ madame de Châteauroux fut *déclarée*. Elle reçut les compliments de la cour. Le jeudi suivant, il y eut un grand souper à Choisy pour son *intronisation*. Madame la princesse de la Roche-sur-Yon, les duchesses d'Antin, de Luynes, de Ruffec et de Chevreuse, et enfin, madame de Flavacourt, formèrent la cour de la favorite; quant aux hommes, c'étaient les mêmes.

Je veux en terminer de suite avec madame de Mailly, que je vois bien moins, du reste, depuis sa disgrâce, non par ma faute mais par la sienne. Elle ne voulut plus entendre parler de ses anciennes connaissances, et de tout ce qui lui rappelait son

passé. Le premier jour, où elle fut un peu mieux portante, elle alla trouver le père Renaud, prêtre de l'Oratoire, un des plus célèbres prédicateurs de l'époque, et se mit sous sa direction. Elle commença à assister à ses sermons et aux offices de Saint-Roch, sa paroisse, où elle faisait l'édification de tous. Les consolations de la religion entrèrent dans son âme et en chassèrent les regrets et les souvenirs passionnés. Le père Renaud lui fit aimer la retraite et lui rendit le calme et le repos. Elle changea ses habitudes; cette femme, autrefois si élégante, si recherchée, si occupée des plaisirs du monde, de la galanterie, ne se fit plus remarquer que par son extérieur modeste, sa douceur et son humble dévotion. Elle fut angélique de résignation et supporta

sans se plaindre, comme une expiation, les grossièretés de la canaille qui, souvent, la poursuivait de ses insolences; on l'avait fait passer dans le peuple pour la cause des calamités publiques.

Un jour elle arriva un peu tard au sermon du père Renaud, lorsqu'il était en chaire. Il avait déjà commencé, et son entrée occasionna quelque dérangemènt. Un homme grossier et de mauvaise humeur se mit à dire tout haut :

— Voilà bien du tapage pour une..... coquine.

— Puisque vous la connaissez si bien, répliqua-t-elle en se retournant et sans la moindre nuance d'impatience, puisque vous la connaissez si bien, monsieur, priez pour elle !

Ce mot se répéta dans tout Paris et toucha sensiblement les cœurs bien placés. On lui avait ôté sa place de dame du palais, comme vous savez, et elle ne retourna jamais à la cour. Cette place fut scandaleusement donnée à madame de Châteauroux. La pauvre reine fut obligée de l'endurer, et elle eût de la peine à y consentir. La comtesse lui écrivit une lettre des plus humbles, pour lui demander pardon. Marie Leckzinska y répondit avec bonté, elle l'assurait qu'elle oubliait tout et qu'elle la verrait avec plaisir, si elle revenait à Versailles.

Pour imiter jusqu'au bout madame de la Vallière, elle alla trouver monseigneur l'archevêque et lui communiqua son dessein de renoncer au monde et d'entrer en religion. Le prélat lui représenta que la vraie

piété ne demandait aucun excès, qu'elle pouvait en faire tous les actes sans rien changer à sa vie habituelle, qu'il fallait se conformer à sa position, à son rang et surtout cesser, autant que possible, d'attirer l'attention.

Elle se conforma en tous points à ces instructions et vécut comme une sainte. Le roi, auquel quelques années après, je racontai sa gêne de fortune, lui donna un hôtel, rue Saint-Thomas-du-Louvre, et lui fit une pension, dont elle distribua le montant tout entier aux pauvres. Elle est morte jeune encore, dans des sentiments les plus chrétiens ; je l'ai bien regrettée.

V

J'étais si furieuse contre le roi, que je restai six semaines sans retourner à Versailles, bien que Sa Majesté m'eût fait demander plusieurs fois. Je lui écrivis que j'étais malade, non pas de corps, mais de cœur, et que,

jusqu'à ma guérison, je ne le reverrais point. Madame de Choiseul et la duchesse de Villeroy se mirent en tête de me distraire, et me proposèrent une partie que j'acceptai, pour la curiosité du fait. Il ne s'agissait de rien moins que de nous déguiser en poissardes et d'assister au banquet des pauvres, une des choses les plus curieuses qu'il y eût dans tout Paris. Rien n'était plus difficile que d'entrer dans ce sanctuaire, mais un des gens de madame de Villeroy avait un oncle, grand dignitaire de la gueuserie, et celui-ci lui promit que nous verrions à notre aise. Nos habits étaient parfaits et nos tournures incroyables; nous nous étions bruni les mains et le visage, on ne nous eût jamais reconnues. Nous partîmes à pied, escortées de Bourguignon et de deux de ses

camarades, grands gaillards, armés de gourdins solides. Nous étions enchantées de notre escapade, et de nous trouver lâchées dans les rues de Paris, sans suite, sans étiquette, à tout voir, à tout conter. Comme nous passions, je ne sais où nous entendîmes un grand bruit, des voix de femme qui se battaient, et des éclats de voix dominant le tout; nous nous mêlâmes à la foule, et voici ce que nous apprîmes :

— Vous connaissez tous Diderot, le philosophe; en cette qualité vous le croyez sage et parfaitement à l'abri des passions humaines. Or, voici les faits et gestes de ce monsieur l'encyclopédiste et l'honnête créature de nos beaux diseurs, faiseurs de phrases, blâmant les mœurs de la cour et faisant

tout de même, si ce n'est pis. Cet excellent époux avait pour maîtresse une femme bel-esprit, nommée madame Puysieux, auteur d'un livre intitulé *Caractères*, où il y a beaucoup d'observation, jointe à une métaphysique outrée. Cette madame Puysieux est laide comme un vieux juge, elle a le nez bourré de tabac et une face à faire peur aux petits oiseaux. La philosophie n'y regarde pas de si près, paraît-il. Madame Diderot est, au contraire, fort jolie; elle s'imagine d'être offensée, jalouse, et de défendre à son mari ce qu'elle appelait un commerce adultère, selon l'habitude de ces sortes de personnes. Diderot, pour avoir la paix et griffonner tranquille, laissa la Puysieux dans son coin et revint à sa chaste

moitié, qui se mit à chanter son triomphe à toutes les commères du quartier.

La Puysieux en fit presque une maladie de colère, aussi violente, pour le moins, que sa rivale; elle ne s'en tint pas au simple mépris qu'on doit faire d'un homme qui nous abandonne. Se doutant bien que madame Diderot était la cause de la défection du philosophe, elle jura de se venger d'elle et en saisit la première occasion. Elle passait avec deux pauvres marmots, au nez crotté et aux mains sales, les yeux en virgule et le nez en trompette, assez laids et assez ignobles enfin pour mériter le nom d'enfants philosophiques; elle leva la tête et vit madame Diderot se pavaner à la lucarne. Elle se mit à l'invectiver, tâchant de l'attirer

dans la rue pour lui donner une leçon; ce fut alors que nous arrivâmes.

— Tiens, maîtresse guenon, lui disait-elle, regarde ces deux enfants, ils sont à ton mari, qui ne t'a jamais fait l'honneur de t'en donner autant.

— Hélas! mon Dieu! me dit madame de Villeroy, ils sont assez laids pour que cette honnête femme dise la vérité.

En ce moment nous vîmes arriver *l'épouse* de Diderot comme une bombe; je crus qu'elle avait *chûté* par la fenêtre, tant elle mit de fureur, tant elle appréhendait que sa rivale ne lui échappât. Elle se jeta sur elle, et alors commença un combat homérique, un combat digne de rencontrer un historien du premier ordre. Les deux bonnets volèrent d'abord en l'air, puis les chignons,

puis les mouchoirs de cou, et les appas se montrèrent, les pendants d'oreille, les fontanges, ce fut un massacre général; les spectateurs riaient à se tenir les côtes. Cependant on essayait, mais inutilement, de les séparer; elles mordaient, ces louves enragées. Un voisin alla, en éclatant de rire, chercher un grand seau d'eau qu'il leur versa tout entier. Le signal ne fut pas plus tôt donné que, de tous côtés, il tomba une avalanche sur le dos, sur la tête de ces malheureuses, qui furent inondées, dont chaque cheveu était une goutte poussiéreuse; c'était à qui les régalerait de sa cascade. Elles se secouèrent comme des chiens noyés, en criant, en pleurant, en gémissant, en hurlant; c'était un spectacle piteux. Tout à coup un des spectateurs, en mauvais plai-

sant, se mit à crier comme à la comédie, après une première représentation :

— L'auteur! l'auteur! Diderot! Diderot.

On applaudit, on siffla, on battit des mains. On demanda à grands renforts de marmaille :

— L'auteur! l'auteur!

L'infortuné Diderot, tremblant de peur, restait dans son cabinet, dont il ne serait pas sorti pour un échevin, donnant au diable maîtresse et femme, et jurant que jamais pareilles mégères ne lui seraient de rien. Quant à nous, nous poursuivîmes notre route et nous arrivâmes enfin à l'Estrapade, près de l'enclos des Génovéfains, ce qui n'était pas une petite course, chez le sieur Drouet, cabaretier, à l'enseigne des *Trois Grues*, sans le compter, disait Bourguignon.

Nous fûmes présentés aux commissaires ordonnateurs du festin comme des aides louées pour la circonstance, autrement l'entrée nous eût été interdite. La salle du festin était une cave, remplie de tabourets de paille, tapissée de brinborions, de loques de bariolages de toutes les espèces. Des potences de bois simulaient des candélabres, portant des groupes de chandelles fumeuses, qui nous prirent à la gorge et que les commissaires mouchaient avec les doigts. Nous assistâmes au dégustement des vins, et je vous assure que messieurs les pauvres de Paris s'y connaissent, ils firent plus d'attention à cela qu'aux pretintailles des décorations. M. Drouet ne put jamais leur faire passer les mauvaises bouteilles. Les vins acceptés on les mit en pyramides,

et surtout on ne les perdit pas de vue. On chargea les tables de friandises, de hors d'œuvres, des pâtés de venaison tous chauds, des chapons de Bresse, des gigots musqués d'ail, des côtelettes désossées, des hures de sanglier; puis, au dessert, des corbeilles d'oranges de Malte et de Portugal, un assortiment de chatteries, comme dans les galas de l'Hôtel-de-Ville.

On marqua les places avec soin; M. Drouet nous prévint que quand les convives seraient arrivés et assis, il nous faudrait déguerpir, nul ne devant assister à ce banquet, excepté messieurs de la gueuserie. On plaça sur la table des soupières très enveloppées, dont le fumet délecta les museaux de ces sorciers. Jamais nous ne pûmes savoir ce qu'il y avait dedans. Quatre

cochons de lait, dont les entrailles étaient recousues, contenaient également des merveilles gastronomiques dans leur intérieur.

Les convives arrivaient, se félicitaient, se faisaient la révérence; quelques-uns vinrent en fiacre. Je reconnus là des gourgandines qui se tiennent à la porte des églises, parées, bichonnées, décrassées pour ce jour-là. Les estropiés dominaient. Ils se firent des façons, cent fois plus cérémonieuses que les bourgeois de la rue des Lombards. Quelques aveugles furent amenés par des espèces de squelettes écorchés, qui leur tenaient lieu de chiens; certainement, les chiens les valent de toutes manières. Des mendiants galantins apportèrent des fleurs que ces guenuches mirent à leurs corsages, en pinçant le bec, en faisant des gri-

maces, en clignant des yeux et avec un sourire ressemblant à un grincement de scie. Les pralines, les bonbons, les pastilles ambrées, les liqueurs pour s'ouvrir l'appétit circulèrent autour de la table. Deux clarinettes égueulées et enrhumées donnèrent le signal, on s'assit et on nous chassa. Ces messieurs payaient six livres par tête, sans compter les liqueurs et le café. C'étaient, il est vrai, les gueux de la grande espèce, la haute classe des mendiants, les plus huppés, protégés par les dévotes et monseigneur l'archevêque. Ils se réunissaient ainsi au moins quatre fois par mois, jamais dans la même maison. Ces misérables mendiants sont presque tous des scélérats à pendre. Ils ont souvent beaucoup d'argent, qu'ils cachent et qu'on trouve,

après leur mort, dans de vieux pots, ou dans des meubles véreux qu'on destine au bûcher. Ils firent des iniquités de tout temps, et je connaissais des ouvriers rue Beaubourg, très honnêtes gens, que mon cuisinier protégeait, auxquels ils enlevèrent la plus jolie petite fille du monde, qu'on appelait la petite blonde, tant ses charmants cheveux étaient plaisants et distingués. On la retrouva, six mois après, sur le Pont-Neuf, dans les bras d'une pauvresse. Elle avait sur un de ses yeux une araignée dans une coquille de noix, qui lui rongeait incessamment la paupière pour la faire crier. On arrêta cette misérable; on rendit l'enfant à ses parents, trop heureux encore de la retrouver borgne, et qui demandèrent hautement justice, aidés de tout le quartier. J'allai

voir M. le lieutenant de police, qui fit faire haro sur cette canaille, et cela arrivait très souvent.

Je m'aperçois, en relisant ces pages de ma vie, que j'ai fait une erreur de date; le cardinal vivait encore lors de la disgrâce de madame de Mailly, il ne mourut que six mois après. Cela m'arrive quelquefois, parce que je ne suis point mes souvenirs en ordre; je ne quitte un personnage qu'après l'avoir *vu pendu*, comme Sganarelle, je crois le voir plus clair ainsi. S'il est moins exact, je ne fais point un cours d'histoire; je raconte; je radote, et je ne me charge pas de numéroter mes radotages. Vous savez que je ne vous parle jamais ni guerre, ni graves événements politiques, je ne m'en suis guère souciée; d'ailleurs il y a pour cela

des livres parfaits. Mon livre à moi, si tant est que ce soit un livre, vous raconte mon temps et mon siècle; il vous montre le déshabillé des héros et des grandes dames; je ne vous ai pas promis davantage, et vous ne pouvez pas m'en demander plus.

Madame la duchesse de Bourbon, mère de M. le duc, fille de Louis XIV et de madame de Montespan, légitimée de France, mourut cette année. Depuis longtemps elle s'était retirée complétement du monde, et elle ne voyait le roi que dans ses cabinets, le matin; elle avait soixante-dix ans; elle était encore aimable, et ses saillies brillaient comme des étincelles. On parla huit jours de cette mort; c'était beaucoup, à Versailles, pour une personne sans

pouvoir; rien ne prouvait davantage son mérite, je ne dirai pas sa bonté.

Nous vîmes ensuite un mariage dans la famille royale, celui de M. le duc de Chartres avec mademoiselle de Conti. Puisque me voilà sur le chapitre de cette princesse, j'ai envie de le terminer. Aussi bien cela m'évitera d'en parler plus tard, et, en vérité, pour des gens de qualité, c'est ce qu'on a de mieux à faire lorsqu'il est question d'elle. Elle épousa M. le duc de Chartres par amour, c'était une frénésie; les dames du Palais-Royal n'y pouvaient tenir. La duchessse de Tallard disait d'elle, avec un de ces airs dont elle avait le monopole, c'est-à-dire des pruneaux confits dans du vinaigre.

—En vérité Son Altesse a trouvé le moyen de rendre le mariage indécent.

M. le duc d'Orléans avait dix-neuf ans, c'est celui qui devint plus tard M. de Montesson, ne pouvant faire madame de Montesson duchesse d'Orléans. Il était borné, stupide, tout ce que vous voudrez, mais excellent. Il lui rendit son adoration au centuple. Cela dura ainsi jusqu'à ce qu'ils eussent mis au monde cet être déshérité de Dieu, qui devait plus tard renier son nom, sa foi, son Dieu, son roi, sa maison, tout ce que les hommos ont de sacré au monde, et s'appeler *Égalité !* Je ne vous en dirai pas davantage sur ce misérable prince, rien que d'y penser la honte me vient au cœur. Un Bourbon!

Enfin, ses parents s'aimèrent jusqu'à sa

naissance, ensuite madame la duchesse de Chartres abandonna sans aucune vergogne son pauvre mari et se mit à courir la *prétentaine*, selon l'expression de madame l'abbesse de Chelles, avec une effronterie dont rien n'approche ; on en déserta le Palais-Royal. Madame de Châteauroux profita de la circonstance pour se donner des airs de prude; elle ne lui rendit pas sa visite, ce que tout le monde trouva d'une impertinence et d'une outrecuidance extrêmes.

Cette belle duchesse usa vite de sa faveur et plaça ses amis. Le duc de Richelieu fut nommé gentilhomme de la chambre à la place du duc de Rochechouart, tué à la bataille d'Etlinghen. Le comte de Saxe continuait ses glorieux succès ; il

continuait aussi à m'écrire ; je puis le dire, à ma louange, je crois, tous les hommes qui m'ont aimée me sont restés amis. Celui-ci le fut beaucoup. Il fut nommé maréchal de France, juste en ce temps-là, et sur l'heure même, il vint m'en prévenir, avant ses maîtresses, je lui en sus un gré infini. Il avait été question d'une descente en Angleterre pour cet infortuné Charles Edouard. Le maréchal devait la commander, le roi lui accorda la récompense comme si l'expédition avait eu lieu.

— Je prends la victoire pour certaine, monsieur le maréchal, lui dit-il, car elle ne vous a jamais quittée.

— Ce n'est pas la même chose pour M. le chevalier, répondit le maréchal ;

quant à Votre Majesté, je crois qu'elle y gagne.

Il me fallut cependant bien retourner à la cour, et je ne saurais dire combien le roi fut bon pour moi en cette occasion. Il m'écrivit plus de dix lettres, auxquelles je répondis, selon mon devoir et mon inclination; mais je cherchai mille prétextes et je n'allai point à Versailles avant six semaines de bouderie. J'y revins, au cercle; le roi en passant près de moi me dit de l'œil, et imperceptiblement des lèvres :

— Méchante!

Lorsque j'eus l'honneur de lui faire ma cour, il me reçut avec une distinction marquée, et il ajouta enfin les compliments les plus flatteurs sur ma retraite.

— Madame la comtesse, je suis charmé de vous dire moi-même que j'ai examiné votre demande et que je vous recevrai après le conseil.

C'était un ordre. Je baissai la tête d'un air de reconnaissance, il passa. Je n'avais point salué la favorite, ce qui m'avait valu jusque-là des regards malveillants. En sortant de la messe, je fus accablée de protestations, on ne me laissait pas le temps de répondre, à peine la place pour marcher. J'en riais bien. Madame de Flavacourt et madame de Lauraguais vinrent à moi, pleines de grâce. La première me dit avec son adresse franche, la plus sûre et la meilleure de toutes.

— Vous ne parlez donc point à la duchesse ?

— A laquelle, madame? Il y en a tant!

— Il n'y en qu'une à la cour maintenant, comme il n'y a qu'un soleil.

— Mauvaise comparaison, madame, le soleil s'obscurcit souvent.

—Les nuages passent.

— Il en revient d'autres.

— Comtesse, vous êtes trop sévère, trop entêtée, le roi l'a dit.

— Je suis charmée qu'il me rende justice.

— Vous le verrez tout à l'heure, n'est-ce pas? Et vous serez sans doute demain du voyage de Choisy.

— Non, madame, je retourne à Paris, j'ai promis à madame de Mailly de dîner avec elle.

Je quittai ainsi les deux sœurs, peut-être un peu honteuses de leur ingratitude. A l'heure fixée, je me rendis dans le grand cabinet, on m'introduisit sur-le-champ; le roi était seul, il vint au devant de moi, et tendant les mains :

— Enfin! dit-il.

Je lui fis une révérence froide et cérémonieuse.

— Que désire Sa Majesté? demandai-je.

— Ce que je désire? c'est que vous reveniez comme autre fois, c'est que vous ne m'en veuillez plus de mon bonheur.

— Ah! sire, je vous en veux du malheur d'un autre

— Pardonnez-moi ; je ne me repens

point, je l'avoue, mais je vous aime toujours.

— C'est beaucoup, lorsque tout vous en détourne sans doute; je sens vivement le prix de cette faveur, et me voici revenue.

— Pour vous envoler encore?

— Sire, je suis gaie, mais je cherche ceux qui pleurent.

— Vous viendrez demain à Choisy?

— Non, sire; ici, quelquefois, — aux occasions, souvent peut-être; non pas à Choisy, ni dans les petits appartements... J'y serais triste, ennuyeuse, ennuyée et méchante, j'en suis capable! ne me contraignez point, laissez-moi libre.

— Je ne vous donnerai d'ordres que ceux de mon cœur.

—Ah ! sire, il faut vous aimer, quoi qu'on en aye !

Nous causâmes ainsi trois quarts d'heure; lorsque je pris congé, il m'accompagna jusqu'à la porte, et me dit tout haut avec affectation :

— A demain, madame la comtesse, à Choisy.

Tout ce qui était là l'entendit, et les compliments m'accablèrent. Pour m'y soustraire, j'annonçai que je passais chez la la reine; c'est ce que je fis en effet. Sa Majesté ne m'attendait pas, mais dès que je fus nommée elle me reçut avec une bonté extrême. Nous causâmes de toutes choses, hors de ce qui l'intéressait plus que tout. Elle ne se plaignit point, elle ne prononça point le nom de la duchesse; mais

elle me demanda des nouvelles de madame de Mailly.

— Vous venez moins souvent à la cour, comtesse Olympe, ajouta-t-elle, vous savez pourtant que je vous vois toujours avec plaisir.

Cette journée finie, je revins de loin en loin. Le roi finit par me bouder, sans m'en vouloir et sans cesser d'être pour moi un ami véritable. Madame de Châteauroux le domina sur tous les points, et, pour lui rendre justice, car on la doit à tout le monde, elle fit un noble usage de son pouvoir. C'est ici le lieu de parler d'elle avec détail, de dire quelle elle était et par quels moyens elle arriva à une si haute position. Je ne suis point suspecte, je n'ai contre elle aucune prévention, malgré mon attachement pour sa sœur, et je suis disposée

à reconnaître qu'elle laisse de belles pages dans la vie du roi.

Lors de la faveur de madame de Mailly, de madame de Vintimille, de madame de Lauraguais, madame de la Tournelle affecta de ne point paraître à la cour et de vivre dans une retraite absolue. Loin de rechercher l'ombre de cette faveur, comme madame de Flavacourt, elle s'éloigna au contraire et n'accueillit point les bontés que le roi semblait disposé à avoir pour elle. Veuve du marquis de la Tournelle, elle avait peu de fortune, un fort petit état; elle passait la moitié de son temps chez ses amis, chez Paris Duvernoy, à son beau château de Plaisance. Cette conduite singulière attira les regards sur elle, on en parla sourdement; les plus fins la devinèrent, et

dans la prévision de l'avenir se montrèrent ses amis dévoués; de ce nombre fut le duc de Richelieu. Il ménageait avec un art infini les sultanes régnantes et celles qu'il conservait comme un *en cas* tout prêt à remplacer les autres.

Madame de la Tournelle était jolie, très gracieuse, bien que fort grande ; sa taille avait une noblesse et une élégance majestueuses, qui lui donnaient une grande distinction Sa peau, éblouissante de blancheur, pouvait se passer de tous les artifices; ses dents d'ivoire, sa poitrine modelée, n'avaient point de rivales à la cour, quand je n'y étais pas. On sait que je parle de moi comme d'une autre; à présent, je suis une autre pour ma jeunesse.

La jeune marquise, elle n'avait alors que

vingt-quatre ans, s'était éprise d'un beau feu pour le duc d'Agenois, neveu du duc de Richelieu, qui a tant fait de bruit le même sous le nom du duc d'Aiguillon. Ils s'aimaient tendrement, je ne sais s'ils songeaient au mariage, il est sûr, du moins, qu'ils l'attendaient patiemment. Ceci n'était point le compte de l'oncle. Il voyait arriver très vite la disgrâce de madame de Mailly; il comprit que s'il ne la remplaçait pas, une autre le gagnerait de vitesse, il savait le penchant secret du roi pour la belle veuve; il décida qu'elle serait favorite et il mit tout en œuvre pour y réussir. La première chose à faire était de la brouiller avec son amant. Il entraîna le duc d'Agenois aux états du Languedoc, dont il était gouverneur; il supprima les let-

tres de la bien-aimée, engagea le héros dans une aventure avec une belle Toulousaine, fit prévenir madame de la Tournelle, lui en décrocha les preuves; celle-ci, très fière et très hautaine, n'en demanda pas davantage et lui décocha son congé.

En même temps, Richelieu, amena le roi chez Paris, sous prétexte de voir madame de Flavacourt, qui, dans un accès de coquetterie, s'y était retirée. Il fut ravi de cette beauté, de cette retenue, de ce charme très véritable, et ne s'occupa que de madame de la Tournelle; trop adroite pour s'en prévaloir, elle ne s'en cacha que davantage, afin d'exciter le désir de la voir. Cette petite guerre dura plus de deux mois : d'Agenois était à l'armée et se désolait; elle restait inflexible, elle avait ses raisons.

Enfin, lorsque le moment fut arrivé, où l'inconstance du roi n'avait plus de bornes, elle consentit à le recevoir chez Paris. Il arriva une demi-heure avant l'heure fixée. Jamais il n'avait rien éprouvé de semblable. Son amour pour la reine, si chaste, si pur, si tranquille, ne lui donnait point le soupçon d'une passion contrariée. Ému, impressionné, il en perdit la parole et la présence d'esprit. Madame de Châteauroux se montra plus émue que lui encore; sans le duc de Richelieu, ils n'auraient pas trouvé un mot à dire. Il entama la conversation, la conduisit peu à peu sur le terrain voulu, fit une déclaration pour le roi, un aveu pour madame de la Tournelle, leur mit la main l'une dans l'autre, leur donna sa bénédiction et les unit comme un

grand-prêtre ; il était inouï en racontant cette scène.

Si madame de la Tournelle ne parlait pas, elle écrivait, et elle écrivait comme une maîtresse femme qu'elle était. Le roi lui offrit, par la bouche de Richelieu, toujours, son cœur, son trône, sa puissance et tout ce qui s'ensuit. Elle avait accepté mentalement l'offrande, mais elle voulait que la chose fût bien et dûment cimentée ; elle ne voulait ni partage, ni rivalité, et pour cela il fallait profiter du moment opportun. Elle manda tout bonnement à Louis XV, le soir même, qu'elle ne le reverrait jamais, qu'elle ne pouvait se résoudre à accepter une place où ses sœurs l'avaient précédée, qu'une d'elle occupait

encore. Elle lui faisait des adieux déchirants et terminait ainsi.

— « J'aimerais mieux la mort que de » rencontrer maintenant ma sœur près de » Votre Majesté. Oublions un moment d'er- » reur, impossible à réaliser. Je ne souf- » frirais à mon amour pas même un sou- » venir. Je voudrais régner seule dans votre » âme, je voudrais en être uniquement » aimée, l'ombre même d'un partage me » ferait mourir. Ah! c'est que je vous aime » autrement que les autres,! c'est que » je ne craindrais pas d'exiger un sacri- » fice, moi qui suis prête à les accomplir » tous. »

C'était clair, le roi comprit, aidé de Richelieu, qui le poussa. Ce fut alors qu'il me pria d'emmener madame de Mailly à Na-

varre, et pendant ce temps *le marché* se conclût. Je parle en toute vérité et en tout e justice; madame de la Tournelle ne se rendit qu'après avoir stipulé un revenu de quatre-vingt mille livres, attaché au duché de Châteauroux, la place de dame du palais de la reine et les honneurs ordinaires à ces titres. Comment cela s'appelle-t-il? Vous savez le reste.

Cette liaison dura, heureuse, approuvée, pendant un an encore; je continu ais à ne voir le roi qu'à Versailles, à me retirer de ses particuliers et à m'éloigner de la favorite. Un soir, c'était au commencement de 44, au moment où l'expédition d'Angleterre venait d'échouer, et où le comte de Saxe avait été nommé maréchal. A deux heures du matin j'étais couchée, je lisais, j'entendis

un carrosse entrer dans ma cour, ce qui m'étonna fort, n'ayant point l'habitude de recevoir des visites aussi tard. Une grande discussion s'éleva entre mamzelle Pillet, qui s'était levée en toute hâte, et deux personnes qui cherchaient à forcer ma porte.

— De la part du roi! dit une voix que je reconnus parfaitement, et il faut une réponse.

Mamzelle Pillet se décida à entrer et m'annonça.

— Madame la marquise de Flavacourt et M. le duc de Richelieu.

Ils se précipitèrent dans ma chambre en riant comme des insensés.

— J'y suis entré! disait Richelieu, dans cette forteresse imprenable, et voilà cett

belle comtesse au lit, blanche et fraîche comme une accouchée de quinze jours.

J'ai toujours tenu à un accoutrement de nuit fort propre et fort élégant. Je ne dirai pas comme la vieille duchesse de Chaulnes, qui portait des chemises brodées à soixante-quinze ans et plus :

— On peut trouver un insolent!

Mais je dirai : Il peut venir une visite inattendue, et puis c'est pour soi.

Madame de Flavacourt se jeta sur mon lit, en paniers, s'il vous plaît, et en robe de dentelle; il est vrai qu'elle n'avait qu'une *considération*, c'est-à-dire le panier de demi-cérémonie. Je n'ai jamais compris comment faisaient les femmes d'une *sensibilité expansive*, pour faire des sottises fréquentes avec un panier de quatre aunes d'envergure!

Richelieu remua tous mes flacons, toutes mes cachettes; ce fut un bourdonnement, un bavardage à n'en plus finir, et ils ne disaient point pourquoi ils étaient venus; je ne pouvais rien comprendre à cet accès de folie. Enfin, madame de Flavacourt tira un billet de sa poche et me le présenta.

— Voici un ordre, madame la comtesse, je vous engage à y obéir de bonne volonté, autrement quatre mousquetaires, un carrosse fermé, et fouette cocher! on vous enlève. Lisez!

La lettre était du roi, ainsi conçue:

— « A notre féale et amée comtesse » Olympe de Vilbelle, chanoinesse de la » *très sainte* abbaye de Remiremont, » salut.

» Je vous fais cette lettre pour que vous » ayez à vous trouver demain, vingt- » quatrième jour d'avril, en notre château » de Choisy, entre huit et neuf heures du » soir, afin d'y entendre la lecture d'une » pièce que nous désirons soumettre à » votre sagesse. Faute de vous conformer » à la présente lettre de cachet, vous y » serez contrainte par toutes les voies de » droit. Sur ce je prie Dieu, madame la » comtesse, qu'il vous ait en sa sainte et » digne garde.

» LOUIS. »

Et plus bas :

— « Venez, mon amie, vous me remer- » cierez de vous avoir appelée.

» LOUIS. »

Tout était écrit de la main du roi. Je fus très contrariée, car je sentais l'impossibilité de résister à cet appel, et pourtant il me répugnait de revenir dans ce cercle, que j'avais quitté.

— Il y a donc quelque chose d'extraordinaire, madame?

— Il y a tout ce qu'il peut y avoir de plus extraordinaire.

— Qu'est-ce donc?

— Il nous est défendu de vous le dire.

Il me passa une singulière idée dans la tête, je regardai madame de Flavacourt, radieuse et belle comme un ange.

— Est-ce que.....

Elle me comprit, elle était si fine!

— Non, non, se hâta-t-elle de répondre, rien n'est changé dans l'intérieur du logis,

et je suis toujours unique en mon espèce. Pourtant vous serez contente, ravie, enchantée.

— Monsieur le duc, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que si j'avais vingt ans, comtesse, il me faudrait vos quatre mousquetaires pour me chasser d'ici, ce soir.

— Oui, mais vous en avez cinquante, mon cher duc, reprit madame de Flavacourt, avec son habitude de tout dire et de tout faire accepter.

— Ma foi ! marquise, je ne m'en souviens pas et vous l'avez plus oublié que moi tout à l'heure dans votre carrosse, quand vous me faisiez l'honneur de me craindre.

— Vous vous vantez, monsieur, je ne crains personne; surtout je ne me crains

pas moi-même, voilà pourquoi je serai toujours plus forte que vous.

Ils se disputèrent ainsi de paroles une bonne heure; je tombais de sommeil, et, après les avoir en vain suppliés de me laisser dormir, je les menaçai de les mettre à la porte.

— Vous allez promettre de venir demain, autrement nous nous transformons en garnisaires et nous restons ici jusque-là.

Je le promis. J'écrivis au roi, et ils emportèrent la lettre; ils étaient venus exprès de Versailles. La journée du lendemain fut triste et préoccupée. Je ne savais ce qui allait se passer, j'appréhendais quelque *guet-apens* d'amitié, et je craignais de m'engager plus loin qu'il ne me convenait. Pourtant, à six heures et demie, j'allais me

mettre en route, seule avec mes gens, lorsqu'on vint m'avertir qu'un carrosse de la cour m'attendait. Je fus sensible à cette distinction que Louis XV ne prodiguait pas. En bas du degré, je trouvai M. de Poniato wsky, un charmant Polonais dépêché vers moi par le roi lui-même. Il était parent de la reine et passait cinq ou six mois en France, où il s'amusait beaucoup. Il causa parfaitement bien pendant le voyage; nous arrivâmes juste à l'heure; nous fûmes introduits dans l'appartement d'été, il faisait un temps superbe. La première personne que je rencontrai fut madame de Châteauroux, belle à miracle et infiniment plus modeste depuis qu'elle était toute-puissante. Elle était couverte de fleurs naturelles ; ce fut elle qui inventa les petites bouteilles plates qu'on

cachait dans les cheveux, pleines d'eau, pour entretenir la fraîcheur de la coiffure. Elle vint au devant de moi, du plus loin qu'elle m'aperçut.

— Madame la comtesse, me dit-elle, je sais que vous me jugez défavorablement, et je ne vous en ai jamais voulu pour cela, vos motifs sont honorables; mais je tiens à vous prouver que je puis avoir quelque valeur, et que je ne suis pas tout à fait indigne de la place que j'occupe. A dater de ce soir, vous m'apprécierez mieux, je l'espère.

Je me contentai d'une grande révérence; j'y mis seulement beaucoup de *bonne volonté* et d'envie de m'instruire, de revenir de ma prévention. Ce langage-là se comprend à la cour. Le roi était dans le dernier salon et causait vivement avec le comte de

Saint-Florentin; aussitôt que j'entrai, il *accourut* à moi, c'est le mot. Son accueil fut d'une cordialité, d'une *tendresse* incroyable; il me baisa la main devant tout le monde, on était sans aucune étiquette à Choisy, et me dit d'un ton plein de grâces.

— Madame la comtesse, vous êtes la bien revenue et la très désirée à Choisy, reprenez-y votre place et ne la laissez plus vide à l'avenir, si vous tenez à ce que je sois parfaitement satisfait.

Les larmes m'en vinrent aux yeux, touchée jusqu'au fond du cœur, j'eus besoin d'un instant pour me remettre. Les convives n'étaient pas fort nombreux, mais choisis dans l'intimité du roi, dans ce qu'on pouvait appeler ses amis. J'y retrouvai l'ancien cercle, avec quelques additions et

cette pauvre Mailly, qui pleurait ses péchés, pendant qu'on en commettait d'autres à sa place. On se mit à table gaîment, je n'avais jamais vu le roi si radieux. Il me plaça à sa droite, disant aux autres dames que j'étais l'enfant prodigue, et que les honneurs m'appartenaient ce jour-là. Il portait tous ses ordres, il était mis magnifiquement. J'avais pris une robe grise; il n'aimait pas mes robes noires, aux soupers, elles lui faisaient l'effet de la tête de mort des anciens au milieu de la table. Il ne causa presque qu'avec moi, sans cependant m'apprendre quel était le saint du jour, se réservant de me surprendre au dessert.

En effet, dès qu'on eut apporté le fruit, madame de Châteauroux, qui avait semblé très impatiente, se leva, un verre de vin de

Champagne à la main. Son visage étincelait, elle était superbe en ce moment:

— Mesdames et messieurs, dit-elle, en saluant à la ronde; le roi a bien voulu me permettre de vous annoncer deux bonnes nouvelles. La première c'est que la guerre sera déclarée après-demain 26 avril à la reine de Hongrie.

— Vive le roi! s'écrièrent tous les hommes, spontanément debout.

— La seconde, c'est que Sa Majesté commande elle-même ses armées, ainsi qu'elle a le projet de le faire dorénavant, et qu'elle part pour la Flandre dans les premiers jours de mai.

— Vive le roi! s'écrièrent plus haut encore les dames, enchantées de cette résolution.

— Ah! madame, dis-je, à la duchesse, placée à la gauche du roi, et dont les yeux se tournaient vers moi, vous aviez raison, vous forcez à l'admiration et à l'oubli du passé.

— Eh! bien, ne deviez-vous pas savoir cela? ajouta le roi, et m'en voulez-vous de vous avoir convoquée?

— Vous étiez déjà le plus aimable prince du monde, vous voulez devenir un grand roi. Que le ciel soit béni, tous vos sujets vous béniront comme moi.

— C'est elle qu'il faut bénir, ajouta-t-il, en me montrant la duchesse, c'est elle qui l'a voulu. Vous me parliez sans cesse de Lavallière autrefois, mais elle est Agnès Sorel, l'une vaut bien l'autre.

— Sire, répliquai-je, Agnès Sorel triom-

pha et Lavallière mourut dans une cellule, après trente ans de souffrance; ne parlez point de l'une lorsqu'il s'agit de l'autre, je vous prie.

— Agnès Sorel mourut empoisonnée, madame, interrompit vivement madame de Châteauroux, dont les lèvres tremblaient un peu.

— Les Anglais ne sont plus maîtres du royaume, duchesse, lui dit le roi, avec une ineffable tendresse, et vous êtes la maîtresse de mon cœur.

Cette nouvelle, en effet, me comblait de joie, ainsi que tous les bons Français. Je brûlais d'être au lendemain pour l'aller dire. Mon roi, mon cher roi, se montrait digne de ses ancêtres! Je ne me sentais pas de joie. Le reste du souper et long-

temps encore après, on ne parla que des événements probables, et de l'effet que cette grande nouvelle produirait en Europe.

— Une seule chose m'afflige, sire, c'est que vous combattiez la reine de Hongrie, cette grande Marie Thérèse, le premier des souverains étrangers. Une alliance avec elle me semblait plus digne de vous et de la France.

— Vous n'entendez rien à la politique, comtesse, n'en parlons point, croyez-moi. Promettez-moi plutôt une chose, c'est que vous ne retournerez à Paris qu'après mon départ, je veux vous voir tous les jours.

— Et moi aussi, je vous prie de le croire.

— Promettez-moi encore qu'en mon ab-

sence, vous viendrez souvent chez la duchesse. Elle est admirable, je vous l'assure, et toute disposée à vous aimer.

— Sire, après le départ de Votre Majesté, j'irai un peu au chapitre et à Lunéville; mon frère le chevalier m'a priée de parler à Sa Majesté le roi de Pologne, d'une affaire à laquelle il tient beaucoup, je profiterai de cette circonstance pour faire mon voyage d'obligation et d'obligeance.

— Vous lui en voulez donc toujours?

— Sire, permettez-moi de ne vous point répondre. Je désire ne point me mêler dans tout ceci. J'ai eu la faiblesse, par amitié, de me laisser entraîner vers madame de Mailly, son malheur m'a absoute, et maintenant nous resterons, vous et moi, sire, ce que nous étions depuis dix-huit mois.

Vous n'avez besoin ni de mes secours, ni de mes conseils, n'est-ce pas? J'aime mieux demeurer en dehors des intrigues. Vous avez bien voulu me dire que *ma place* était à l'abri de toutes celles que je pourrais craindre, il ne m'en faut pas davantage, et vous savez que vous pouvez compter sur moi.

— Mais vous ne bouderez point la duchesse, au moins?

— Je me conformerai aux ordres de Votre Majesté, en tout ce qui pourra lui être agréable.

Après cette conversation, ma position établie me mit tout à fait à l'aise. Je traitai madame de Châteauroux comme toutes les autres femmes de la cour, avec lesquelles je n'était point liée. Elle avait de l'esprit,

elle comprit qu'il n'en fallait pas demander davantage. Nous restâmes dans de bons termes, elle n'essaya point de me nuire auprès de Sa Majesté, elle était trop adroite pour cela; il l'aurait accusée de partialité et d'acharnement contre une personne qui ne lui faisait point la cour. D'ailleurs, je ne lui portais pas ombrage, elle savait mon caractère trop au-dessus des tripotages et des petites vengeances. J'ose dire qu'elle m'estimait et que je l'ai toujours été de ceux qui m'ont connue.

Le roi partit le 3 mai pour Lille. Il me fit l'honneur de me recevoir encore le matin dans son cabinet, après les grandes entrées, lorsqu'il sortait pour la messe. Les portes restèrent ouvertes, et les courtisans nous voyaient sans nous entendre, ce qui fit dire

au maréchal de Balincourt, qui avait vu la cour de Louis XIV :

— Madame de Vilbelle est décidément la princesse de Soubise de ce règne-ci. Le feu roi en usait toujours ainsi avec elle; c'est une tradition.

Le lendemain du départ de Sa Majesté, je me mis en route pour la Lorraine. Au moment de mon départ je reçus, par la poste, un billet ainsi conçu :

« Vous faites bien d'aller au chapître,
» mais n'y fixez point votre résidence, éta-
» blissez-vous plutôt à Lunéville. D'ici à
» peu de temps, vous recevrez des nouvel-
» les qui vous attireront ailleurs, dans ce
» pays-là. Vous savez que je suis à vos
» ordres, dès que vous souhaiterez me

» voir, vous n'avez qu'à le penser. Je crois
» que vous le souhaiterez bientôt.

» Votre esclave indigne. »

Cet être qui m'apparaissait comme un fantôme insaisissable et toujours présent me causait des impatiences véritables et me préoccupait plus que je ne puis le dire, son souvenir me brûlait le cœur comme un fer rouge. Je ne puis démêler si je l'aimais, ou si je le haïssais, je n'en sais rien encore; il me semble que je ne le craignais pas néanmoins. J'y songeai toute la route. Je trouvai ma tante un peu malade. Elle ne fit dès lors que languir jusqu'à l'année suivante, où je la perdis. Elle me laissait depuis plusieurs années la jouissance de sa fortune et ne s'était réservé que dix

mille francs de pension. Jamais on ne vit une plus excellente personne, et une amitié plus dévouée que celle qu'elle me portait. J'étais heureuse de la retrouver et elle me recevait avec des joies et des transports inouïs.

— Ma chère Olympe, me dit-elle, à mon arrivée, je puis maintenant chanter le *Nunc dimittis*. Je vous revois encore une fois, plus belle que jamais et plus sûre de votre position. Je suis fière de mon élève, elle me fera honneur dans tous les temps.

On me reçut admirablement au chapitre. On m'y donna des fêtes ; on m'invita dans tous les environs. J'étais un personnage. L'amie du roi ! Quelques bonnes âmes marmotaient autre chose, je les laissais dire. Le roi Stanislas fut pour moi, comme de

coutume, un vrai père; nous parlâmes longtemps du roi, de madame de Châteauroux. J'avais pris en partant congé de la reine; elle me chargea de ses tendresses pour lui, mais d'aucunes plaintes. Elle me recommanda au contraire de lui dire qu'elle était très heureuse, Louis XV excellent pour elle, et que ses enfants lui donnaient la plus grande satisfaction.

Stanislas n'en voulut pas moins savoir les détails de la nouvelle liaison, il écouta attentivement et me déclara ensuite que sa pauvre fille n'avait qu'un parti à prendre.

— Le pli est formé, jusqu'à sa mort le roi aura des maîtresses. Ma fille a eu le tort de l'abandonner la première, et maintenant le mal est irrémédiable. Il est jeune

et elle ne l'est plus. Il est beau, il est ardent, il est aimé; elle est triste, dévote, oubliée des autres comme de lui. C'est peut-être sa faute. Elle ne l'a point connu. Oh! que les rois sont à plaindre d'avoir de mauvais conseillers!

Nous apprîmes que peu de jours après le départ du roi pour les Flandres, madame de Châteauroux était partie elle-même sans être mandée, accompagnée de madame de Flavacourt et de madame de Lauraguais. Elles vinrent sur l'invitation instante du duc de Richelieu. Craignant le maréchal de Noailles, qui ne l'aimait point, et qui gagnait en faveur dans l'esprit du roi, il imagina de se faire étayer par la duchesse.

— « Venez, lui écrivit-il, après la prise

» d'Ypres, venez, je réponds de tout. Faites
» vous honneur de votre empressement
» et ne quittez plus l'armée. »

Louis XV fut ravi, transporté. Madame de Châteauroux quittait Plaisance pour le rejoindre; Plaisance où elle était si tranquille et si choyée; il l'en remercia à genoux. L'armée ne fut pas si contente que lui, les soldats murmurèrent tout haut, on entendit chanter dans le camp le vieux pont-neuf :

« Ah! madame Enroux,
» Je deviendrai fou, etc. »

Je ne vous en dirai pas davantage.

Stanislas à cette nouvelle secoua la tête.

— Ma chère comtesse, les choses se

gâtent, le roi ne respecte pas assez la reine, vous devriez lui écrire. Il est vrai que les précédents sont là. Louis XIV n'en agissait pas plus cérémonieusement avec Marie Thérèse, infante d'Espagne, et nous ne sommes pas encore du sang de Charles-Quint, malgré notre haute volée.

— Mon Sarmate, répliquait madame de Bouflers, ce que la comtesse a de mieux à faire c'est de ne point se mêler de cela.

— Vous avez peut-être raison, madame.

— J'ai toujours raison, monsieur.

Je ne m'en mêlai point, pourtant je savais bien qu'en penser ; madame de Mailly m'écrivit qu'elle priait Dieu pour la France, mais qu'elle était pleine de mauvais pressentiments. Les dames allèrent attendre le roi

à Dunkerque, pendant qu'il visitait les principales villes de Flandres. Le roi y reçut la nouvelle que le prince Charles avait passé le Rhin. Le conseil assemblé décréta qu'on y enverrait le maréchal de Noailles. Mais le roi, après les avoir tous écouté, leur dit, avec le plus grand calme :

— J'irai moi-même, messieurs.

On se récria, on voulut lui représenter les dangers, la longueur du chemin; à tout il répondait :

— Ma place est sur le point le plus menacé de mon royaume, c'est à moi de le défendre ; je ne vais point à la guerre comme à une parade; j'irai en Alsace.

Madame de Châteauroux, on le voit, lui inspirait de nobles et généreux sentiments; en cela elle mérite tous les éloges. Le roi

était naturellement brave et héroïque, il ne lui fallait qu'un élan, elle le lui donna ; malheureusement elle ne put achever son ouvrage. A côté de cette grandeur, elle se laissa aller à des faiblesses qui lui en dérobèrent le fruit. Elle suivit le roi, et dans toutes les villes du passage de cette longue route, le comte de la Suze, grand maréchal des logis, eut l'attention de ménager une communication de l'appartement du roi à celui de la duchesse. Cela se fit avec le plus grand scandale. On n'osa pas les mettre dans la même maison, ce qui, à mon avis, eût été moins marqué et moins frappant; mais on les logeait dans deux maisons voisines, on perçait des portes de l'une à l'autre, et quand cela était impossible on établissait dans la rue des

cloisons et des escaliers en planches, à la barbe des populations, qui demandaient ce que c'était que cela, et auxquelles on répondait que c'était un chemin pour que le roi pût aller commodément et les pieds secs voir sa maîtresse.

Cela ne se disait point dans ces termes, comme vous pensez, et je ne crois pas qu'on puisse pousser plus loin l'absence de pudeur et l'oubli du respect humain. Le roi n'était pour rien dans tout cela. Il prenait les choses comme on les lui donnait, toutes faites; est-ce que les rois peuvent voir au-dessous d'eux de la hauteur où ils sont placés? Madame de Châteauroux pouvait, si elle l'eût voulu, refuser cette affiche posée sur sa vie. Mais en elle l'ambitieuse tuait la femme. Pourvu qu'elle fût signalée

comme le sauveur de la France, comme le bon ange du roi, sa providence et son guide, peu lui importait le reste. Elle sacrifiait sa réputation, non pas à l'amour, mais à l'orgueil, à la gloire. Elle eut fait sur le trône une impératrice aussi grande que Catherine II. Dans la position qu'elle occupait, elle n'avait point d'espoir d'avenir, elle devait succomber à cette tâche.

Un fait qui m'est prouvé, à moi, qui ai vû et lu les détails les plus minutieux de cette affaire, c'est que madame de Châteauroux n'avait pas pour Louis XV le sentiment qu'elle prétendait avoir, et certes elle était bien difficile, car même dans une condition privée aucun homme n'était plus charmant. Elle aimait le duc d'Agenois, elle dominait cet amour par cette vanité im-

mense, son premier sentiment. Cependant à Reims, pendant ce voyage, apprenant inopinément que le duc avait été blessé à la prise du château Dauphin, et qu'on craignait pour sa vie, elle se trouva mal. La violence qu'elle se fit pour cacher ses larmes et ses craintes lui donna une ébullition avec la fièvre. Le roi resta un jour de plus à Reims à cause de cela. Il se montra jaloux du souvenir si vivant encore de l'ancienne passion, il exprima assez haut sa jalousie et ne la cacha point à ses intimes, à la duchesse elle-même. Il m'écrivit un mot vers le même temps, et ne put s'empêcher de me dire:

— « Bien que vous ne vouliez point en-
» tendre parler de l'état de mon cœur, très
» chère comtesse, je ne puis m'empêcher

» de vous avouer que je ne suis point
» satisfait et que j'ai sujet de ne pas
» l'être. »

Le roi, à cela près, fut admirablement reçu partout. A Strasbourg on lui donna des fêtes merveilleuses, chez M. le cardinal de Rohan. Il y eut des feux d'artifices, des joutes sur l'eau et des exercices admirables sous ses fenêtres, l'enthousiasme était au comble. Nous étions prévenus de tout cela à Lunéville; la bonne reine écrivait souvent et envoyait ses relations à son père. C'étaient des commentaires sans fin, dans ce salon, où l'intimité était si douce. Le roi Stanislas avait grande envie de se rendre à Metz lorsque le roi y passerait. Mais cela devait coûter trop d'argent, il n'avait rien, l'excellent homme,

il donnait tout. Ses sujets puisaient dans sa bourse comme dans la leur, et, comme de juste, ils ne le lui rendaient point.

— Comtesse, me dit-il très sérieusement, ne voulez-vous point prêter sur gages? Vous êtes fort riches, vous autres chanoinesses, vous n'avez point de dépenses à faire et vous regorgez d'argent. Je vous donnerai de beaux bijoux contre cent mille livres, si cela vous convient?

Madame de Bouflers éclata de rire.

— Sarmate, vous prenez la comtesse pour un juif.

— Je la prends pour ce qu'elle voudra, n'est-elle pas libre de dire oui ou non?

— Sire, si vous avez besoin de cent mille livres vous les aurez dans huit jours, et je n'ai que faire de vos diamants; je vous prie

de les garder, vous trouverez bien un arabe quelconque qui vous les prendra.

— Quand je vous dis qu'elle est une usurière! Elle prête à intérêt sur mon cœur, le plus sûr de tous les gages.

Nous apprîmes peu de jours après l'arrivée du roi à Metz; moi qui n'étais point comme le roi de Pologne, je résolus de m'y rendre. Je désirais vivement le voir ce roi que j'aimais chaque jour davantage. Je pris les ordres du roi de Pologne et je partis. Je trouvai le logement de madame de Châteauroux établi chez M. le premier président, à côté du gouvernement où était Sa Majesté. On avait, comme à l'ordinaire, construit une galerie couverte d'un hôtel à l'autre, et pour celle-là je la vis de mes yeux. J'allai dès le soir de mon arrivée

faire ma cour; aussitôt que le roi m'apercut:

— Je vous attendais, me dit-il.

Je le trouvai pâle, maigre, changé, je ne pus m'empêcher de le lui dire.

— Ah! c'est que j'ai bien des soucis, à présent que j'ai vingt-cinq millions d'enfants, me répondit-il.

Nous causâmes fort longtemps. Il me proposa de souper chez madame de Châteauroux.

— Je suis trop près de mon chapitre, sire, ce sera pour Versailles.

— Vous êtes la maîtresse, madame; alors nous nous verrons moins.

Il était un peu blessé, je le crois, mais je n'eus pas l'air de le voir. Il ne me demanda point si je me présenterais chez madame

de Châteauroux, il craignait un refus. Madame de Flavacourt était partie, rappelée par son mari, que ce scandale n'amusait pas. Je voulus faire plaisir à cet aimable prince, et j'allai le lendemain me faire écrire chez la duchesse; il est vrai que je la savais hors de chez elle. Le soir même elle me rendit ma visite, en personne. Elle fut aimable et empressée, me fit promettre qu'on me verrait souvent à Choisy et à Marly l'hiver suivant, mais rien dans sa manière d'être n'annonça la maîtresse du roi.

Trois jours après j'allai dans la matinée chez Sa Majesté, qui s'était plainte la veille d'un violent mal de tête; la porte était close. Je demandai des nouvelles, on me répondit que le roi se portait bien, mais qu'il ne re-

cevait personne, ayant à travailler avec le ministre de la guerre. Je me contentai de ce renseignement, et je rentrai chez moi. Un quart d'heure après j'y vis arriver le duc de Richelieu. Il avait l'air sérieux et triste.

— Vous voilà bien tranquille, comtesse, à lire votre bréviaire; vous ignorez ce qui e pa sse.

— Qu'est-ce donc?

— Le roi est fort malade, par Dieu! et vous voyez l'homme le plus embarrassé du monde.

— Pourquoi?

— Ils ont décidé, la duchesse et lui, qu'on n'en préviendrait personne, parce qu'elle ne veux pas le quitter, elle veut rester près de son lit, lui donner ses soins et tout ce

qui s'ensuit. Or, c'est une terrible responsabilité à prendre, je ne sais vraiment que faire en tout ceci.

— Monsieur de Richelieu, je veux voir le roi.

— Vous le verrez, ce n'est pas là le difficile, mais vous ne forcerez pas ses ordres.

— Peut-être obtiendrai-je de lui qu'il entende la voix de la raison.

— Ma chère comtesse, il n'entend que la voix de l'amour. Vous ne vous figurez pas quelle passion le domine. La *poule* a décidément soumis cet aiglon.

On appelait madame de Châteauroux la *poule* à la cour, à cause de sa blancheur et des coups de bec qu'elle distribuait sans cesse. Je comprenais comme Richelieu toute

l'importance du fait, d'autant plus que le duc d'Uzès avait déjà parlé de prévenir la reine.

— Attendons à demain, me dit enfin le duc, si son état continue je laisse faire. Mais nous verrons toute la séquelle des dévots envahir sa chambre; la reine et les princes arriveront; on forcera la pauvre duchesse à s'éloigner; on lui fera peur de l'enfer, à cet enfant couronné; il rentrera dans le giron de l'Église et ma faveur est perdue, je n'aurai plus qu'à planter des choux à Richelieu.

— Ei donc! ce que vous dites-là est abominable!

— Ne croirait-on pas, comtesse, que vous êtes née d'hier; cette candeur dans une femme aussi spirituelle et aussi usagée que

vous, ressemble à de l'affectation, surtout quand nous sommes tête à tête. Je retourne à mon poste, et je vous ferai prévenir si le roi vous appelle; votre pruderie s'effarouchera sans doute de le trouver soigné par cette belle duchesse, que vous ne voulez point voir.

Je ne répondis rien à ces ironies, elles ne me touchaient guère, je connaissais Richelieu. J'étais d'ailleurs trop inquiète pour m'occuper de si peu de chose. J'attendais avec une impatience dont rien ne peut donner l'idée, les minutes me semblaient des heures, enfin vers le soir je reçus un chiffon de papier avec ce seul mot :

— « Venez ! »

Vous jugez si je me hâtai de me mettre en route. J'entrai par l'hôtel du premier

président, ainsi qu'on me l'avait recommandé, et je passai par cette galerie de bois si scandaleusement construite. C'était aussi par là que passaient les tisanes, les médecins et les apothicaires, pour laisser libre la grande entrée. Je trouvai madame de Lauraguais dans l'antichambre, plus changée que par une maladie.

— Ah ! madame la comtesse, s'écria-t-elle, tout est perdu, le roi a le transport, il est au plus mal et les médecins disent qu'il ne passera pas la nuit.

— Je crois, madame, qu'en pareille circonstance, il ne faut pas hésiter; le roi doit être remis entre les mains de sa famille et de ses grands officiers; le séquestrer plus longtemps serait un crime de lèse-majesté,

dont la nation entière vous demanderait compte.

— Mais, madame, ma sœur devra le quitter alors, et ma sœur en mourra.

— Les jours de madame votre sœur sont très précieux sans doute, madame, mais vous me permettrez de vous dire que la vie de Sa Majesté, ou sa mort, selon les lois de l'honneur et de la religion, sont bien autrement précieuses; d'ailleurs j'espère qu'elle n'en viendra pas à cette extrémité. Je puis entrer, je suppose, puisqu'on m'a envoyé chercher.

J'entrai, en effet, dans la chambre royale, et le spectacle qui m'y attendait me déchira le cœur. Louis XV était couché, ou plutôt jeté sur un sopha, il avait quitté son lit dans le transport de la fièvre. Vêtu seulement

d'une robe de nuit, il étouffait néanmoins; ses plaintes et ses cris devaient nécessairement être entendus de tout le service, placé de l'autre côté du bâtiment. Il battait la campagne, appelant tour à tour la duchesse, ou la reine, ses enfants, moi, ses familiers intimes, et ne nous reconnaissant point quand nous nous approchions. La duchesse était immobile debout près de lui, pâle et belle à la peindre ainsi. Une résolution ferme et courageuse respirait dans tous ses traits; elle ne pleurait pas, ses yeux n'étaient point rouges; elle n'avait pas pleuré. C'était une femme forte, l'ambition n'a guère de faiblesse. Je restai à quelques pas; Richelieu vint à moi.

— Vous voyez? me dit-il.

— Hélas! oui.

— Je crois que nous ne serons pas les maîtres; le bruit se répand, malgré nos précautions; M. le duc de Chartres et les princes sont déjà venus plusieurs fois, on leur a refusé la porte, ils ont dit qu'ils reviendraient; mon parti est bien pris, les verroux sont poussés, j'ai placé un piquet de gardes du corps avec l'ordre de ne laisser passer qui que ce soit, fût-ce M. le Dauphin; je les ai choisis de manière à en être sûr, et il arrivera ce qu'il pourra maintenant, à moins qu'on enfonce les cloisons le roi est à moi.

— Je ne puis approuver cette conduite, monsieur le duc. Elle est hors de toutes lois et de toutes règles.

— Hé! madame, si le roi guérit, il m'appartiendra corps et âme, après un sem-

blable service; s'il meurt, je n'ai rien à attendre du règne de M. le Dauphin, ainsi que m'importe!

Voilà bien les courtisans, toujours occupés d'eux, exclusivement d'eux! Ah! par momens je suis aise de ne les plus voir!

Le roi se leva de nouveau en gémissant, il ne pouvait tenir en place; madame de Châteauroux le soutint en appuyant sa tête sur sa poitrine. Il y resta quelques secondes et s'échappa pour aller tomber quelques pas plus loin; on le porta dans son lit, il y fut couché; on lui administra une potion calmante, après un peu de temps elle sembla produire de l'effet. Madame de Châteauroux reprit sa place derrière lui, son immobilité. Elle ne parlait à personne qu'à lui, il ne l'entendait pas; lui donnant devant tous

les baisers les plus tendres. Elle n'avait probablement pas sa tête.

Nous restâmes ainsi jusqu'à minuit. Vernage, le premier medecin, dit enfin que le danger était immense, et que, pour remplir les devoirs de sa charge, il devait prévenir la reine, les princes, le conseil.

— Le roi n'ira peut-être pas jusqu'à demain matin, ajouta-t-il, je vais le saigner, peut-être lui rendrai-je sa connaissance, mais il ne sera point sauvé pour cela.

Je m'étais assise dans un coin de la chambre et je souffrais! Je ne puis vous dire combien j'aimais Louis XV. C'est certainement, avec ma tante et mon frère, l'être que j'ai le plus aimé en ma vie. Je l'aurais donnée de bon cœur pour la sienne. Je le vis saigner; quelques instants après ses traits se

déridèrent, il pâlit beaucoup, et il ouvrit les yeux qui me semblèrent raisonnables et parfaitement dans leur état naturel, moralement parlant. Il cherchait autour de lui, madame de Châteauroux se pencha et lui dit quelques mots. Il répondit d'une voix très basse. Puis il chercha encore; il m'aperçut et me fit un signe imperceptible de la paupière; j'approchai.

— Comtesse, me dit-il, comment me trouvez-vous? bien mal n'est-ce pas?

— Non, sire, un peu faible et voilà tout.

Puis il ajouta plus bas encore:

— Restez ici; peut-être aurai-je un service à vous demander.

Quelque bas qu'il eût parlé, madame de Châteauroux l'entendit sans doute, car

elle me dit avec cette même physionomie impassible :

— Si vous voulez, madame la comtesse, on mettra un appartement à votre disposition dans la maison que j'habite.

Le roi fit un geste d'approbation ; je me contentai de m'incliner. Comme on ne me renvoyait pas de la chambre et que du reste il y avait d'autres femmes qui n'y avaient pas plus à faire que moi, je me décidai à y rester. Quelle nuit nous passâmes ! Je ne saurais vous la dépeindre. Le roi fut vingt fois au moment de succomber. Vernage et les médecins se consultaient à chaque minute, nous tremblions tous, tout le monde pleurait, excepté la duchesse de Richelieu, l'un gardait le lit et l'autre la porte. Tout

arrivait par la duchesse, rien de l'autre côté.

Vers le matin Vernage présenta à Louis XV une potion; le roi la refusa : le docteur insista, le roi repoussait le vase. Vernage, désespéré de cet entêtement, lui dit enfin :

— Je le veux !

Cette expression hardie étonna si fort le monarque qu'elle le tira de l'état où il était, et lui rendit un peu de force.

— Vous le voulez ?

— Oui, sire, je le veux. Il faut que je sois votre maître aujourd'hui pour que vous restiez longtemps le nôtre.

Le roi but. Il s'endormit un peu, et nous parut plus calme au réveil. Je consultai Vernage, il me répondit que le danger était

le même. A peu près à dix heures du matin un grand bruit de voix se fit entendre dans la salle des gardes du corps; on discutait, on criait, et M. le duc de Chartres était là sans aucun doute. Le duc de Richelieu resta impassible; pourtant, voyant que le tapage ne se calmait pas et que le roi commençait à s'en inquiéter, il sortit par un corridor de service et se trouva bientôt sur le champ de bataille. M. le duc de Chartes s'élança vers lui et l'apostropha dans des termes que je ne me permettrais pas de répéter. Richelieu répondit avec beaucoup de retenue; une seule tête séparait le prince de la couronne, si le roi venait à mourir, celle de M. le Dauphin, car pour celle de son père, M. le duc d'Orléans, ce n'était point une tête, c'était un capuchon

vide. Richelieu était trop bon courtisan pour l'oublier. Cependant il refusa net l'entrée de la chambre, disant que le roi lui en avait donné l'ordre.

— Prenez garde à ce que vous faites, monsieur, s'écria le prince, nous savons l'état de Sa Majesté. Le duc d'Uzès a envoyé un courrier à la reine; les princes et moi nous sommes résolus à user de notre droit et à entrer malgré vous, entendez-le bien.

— Ce sera donc en passant sur mon corps, monsieur? Je défendrai le roi jusqu'à mon dernier soupir.

Le duc de Chartres, très violent, très bête, mais le meilleur des êtres, attaché de cœur au roi, s'avança le poing levé, hors de lui :

— Quoi! s'écria-t-il en menaçant Richelieu, un valet tel que toi refusera la porte au plus proche parent de ton maître!

Et d'un coup de pied il enfonça le battant. Le duc de Richelieu a toujours nié ce propos, il fut entendu par plus de vingt personnes, et le prince était fort capable de l'avoir tenu. Il entra d'assaut dans la chambre.

— Mon cousin, vous êtes bien vif, dit le roi d'une voix mourante.

— Sire, je fais mon devoir. Votre Richelieu a l'insolence de vouloir nous chasser, moi et MM. les princes, comme si notre place n'était pas auprès de Votre Majesté, toutes les fois qu'elle peut avoir besoin de nous.

— Monsieur de Richelieu, reprit le roi,

vous avez trop de zèle, modérez-le, mes cousins sont les bienvenus.

Madame de Châteauroux ne bougea pas, ne changea pas de visage. Le peu de paroles que le roi avait prononcées semblèrent l'épuiser. Elle se baissa vers lui et essuya son front baigné de sueur. M. le duc de Chartres lança sur elle un regard qu'elle ne remarqua même pas. Il prit la main du roi et la baisa en pleurant.

— Mon bon maître, dit-il, Votre Majesté souffre beaucoup. C'est une épreuve qui finira bien, j'espère. Cependant je dois vous dire qu'on a prévenu la reine, qu'elle ne tardera pas à arriver sans doute ; vous me comprenez ?

Le roi fit un mouvement presque imperceptible.

— Mon cousin; suis-je donc en danger? demanda-t-il.

— A votre âge, sire, il n'y a point de danger invincible, mais vous n'êtes pas bien, et vous feriez sagement d'écouter monseigneur l'évêque de Soissons, que j'ai amené avec moi, et qui, comme moi, s'est présenté souvent depuis hier.

— Cette grosse brute va tuer le roi! me glissa Richelieu qui s'était réfugié dans mon coin. Il ne sait pas qu'il a une peur effroyable, et que la vue seule de son aumônier augmentera sa fièvre.

— Sire, vous m'entendez? répétait M. le duc de Chartres avec instance.

— Mon cousin, j'ai besoin de rester seul quelques instants. Entrez, avec ces mes-

sieurs, dans la pièce voisine; je vous ferai rappeler. Vernage, ne me quittez pas.

On sortit, hors Richelieu et la duchesse, qui semblaient cloués sur le tapis de cette chambre. Le roi se tourna vers madame de Châteauroux et lui sourit avec amour, mais avec désespoir; puis il interpella Vernage et lui demanda, en son âme et conscience, s'il était réellement en danger de mort.

— Ne craignez pas de parler franchement, ajouta-t-il, et songez que je suis le roi de France, que je dois mourir digne de mon rang et de mon peuple.

Richelieu fit mille fois signe de répondre *non*; mais Vernage était un honnête homme, un homme pieux; il agit en conséquence.

— Sire, Votre Majesté n'est pas sans ressource, je conserve beaucoup d'espérance;

mais, puisqu'elle me fait l'honneur de me consulter, je suis entièrement de l'avis de monseigneur le duc de Chartres, et je l'engage à voir son premier aumônier.

— J'entends!

Il se retourna alors vers la duchesse et l'appela auprès de son lit. Elle se mit à genoux sur l'estrade. Il lui parla bas quelques minutes, avec une tendresse que ses larmes révélaient. Elle pleura enfin!

— Allez, lui dit-il, mon cœur se déchire en se séparant de vous; je vous regrette plus que ma vie; vous et mes sujets, vous êtes ce que j'ai de plus cher au monde. Vous avez voulu me faire grand, laissez-moi mourir dignement et sans faiblesse. Nous nous reverrons si je vis, ou bien j'irai vous attendre là haut.

— Nous ne nous reverrons jamais, murmura-t-elle! Si vous vivez, je vous perds plus sûrement encore, mais qu'importe mon bonheur! C'est du vôtre qu'il s'agit; puisque vous me chassez, puissiez-vous le trouver sans moi!

— Richelieu, madame de Lauraguais, je vous la recommande, c'est ma bien-aimée, conservez-la moi, ayez soin d'elle comme de moi-même; ce que vous ferez pour elle vous sera compté par moi au centuple. Adieu! adieu, mon amie! Je vous aimerai jusqu'au dernier soupir.

Il l'attira à lui et l'embrassa longuement avec des sanglots affreux.

— Sire, dit Vernage, cette scène vous tue.

— Emmenez-la! emmenez-la! murmurait

le malheureux prince, ou je n'aurais plus la force de la voir partir.

Richelieu, la comtesse, entraînèrent la favorite qui reprit son courage et sa dignité, dès qu'elle eût perdu le roi de vue; ils traversèrent cette galerie qui fut abattue aussitôt qu'ils l'eurent dépassée. J'étais restée à ma place et je pleurais à pierres fendre; le roi m'aperçut et me tendit la main. Je me précipitai vers lui.

— Vous pouvez rester, vous, comtesse. Ah! consolez-moi si toutefois je ne suis pas inconsolable. Envoyez de suite un courrier à mon beau-père, je désire que la reine se trouve ici, en cas de malheur. Vernage, appelez l'évêque.

Il ne se le fit pas répéter deux fois. M. le duc de Chartres entra; son regard parcou-

rut la chambre et s'arrêta sur moi, qui me tenais debout, près de deux autres dames de Metz, je crois, auxquelles personne n'avait pensé et qui étaient entrées par l'hôtel du président, sans qu'on prît garde à elles. A l'aspect de l'évêque le roi devint fort pâle.

— Dieu est grand, dit le prélat, espèrez en lui, sire, il ne vous enlèvera pas à notre amour. Prions pour le roi, messieurs.

Tout le monde s'agenouilla, hors l'évêque; il prononça d'une voix attendrie le *Domine, salvum fac regem*, auquel les autres voix se mêlèrent. On entendait des sanglots jusque dans l'antichambre. Le roi était si aimé alors! Comme on se relevait, l'évêque demanda à rester seul avec l'illustre malade. Nous sortîmes : je me hâtai d'expédier

le courrier au roi de Pologne, ainsi que me l'avait ordonné Louis XV. J'y avais pensé vingt fois sans oser le faire. La nouvelle de la maladie du roi se répandit avec une rapidité inouïe, et vous ne pouvez vous figurer la consternation, la douleur immense dont tout le royaume fut saisi. Nous y reviendrons après avoir terminé les détails de ce que j'ai vu, et de ce qu'aucune personne vivante aujourd'hui ne pourrait raconter aussi bien que moi.

Le roi resta près d'une heure avec l'évêque. Il s'évanouit plusieurs fois pendant sa confession, et lorsqu'il l'eut terminée, il allait beaucoup plus mal. On dut lui apporter le viatique, et on donna ordre d'ouvrir les portes, afin que le peuple pût assister, ainsi que les courtisans, à cette céré-

monie. Il vint une foule immense ; pour ne pas être éloignée par elle, je m'emparai de la place que la duchesse occupait peu d'instants avant. Le roi, en y portant tristement les yeux, me reconnut; sa physionomie exprima un éclair de satisfaction. Avant de lui donner les sacrements, monseigneur l'évêque de Soissons exigea du roi une amende honorable, devant sa cour et ses sujets, du scandale qu'il avait donné, et la promesse, si Dieu lui faisait la grâce de lui rendre la santé, la promesse sacrée de ne plus retomber dans sa faute. Il promit tout. A mesure que ses paroles se répétaient, vous eussiez vu les visages s'épanouir d'attendrissement et de reconnaissance. On priait avec une ferveur que Dieu ne pouvait

pas méconnaître, c'était bien l'élan du cœur et du dévouement.

Le prélat et les princes ne se bornèrent pas là. Madame de Châteauroux et madame de Lauraguais s'étaient retirées à Urtubi, à trois lieues de la ville. L'ordre leur fut donné de partir sur-le-champ, de retourner à Paris, et de ne point s'approcher de la cour, n'importe où elle fût. Madame de Châteauroux reçut aussi l'injonction d'envoyer de suite sa démission de surintendante de la maison de la future Dauphine; et madame de Lauraguais, celle de dame du palais. Le roi approuva. La religion s'était emparé de lui, il se croyait sur le point de paraître devant Dieu; son repentir était sincère, et il voulait acheter son par don par les sacrifices.

On ne me permit point de passer la nuit dans sa chambre, je n'osai pas le demander, mais je restai, ainsi qu'il me l'avait ordonné, dans l'hôtel du premier président, où l'on me traita avec toutes sortes d'égards, et où j'avais de ses nouvelles à chaque instant; malgré la destruction de la galerie on communiquait par les cours. Excédée de fatigue je me jetai sur un lit, vers les deux heures du matin, et là, tout en m'endormant à moitié, la lettre de mon inconnu me revint à la mémoire.

— Ah! pensai-je, elle est accomplie de point en point, maintenant je voudrais bien le voir pour apprendre de lui, qui sait tout, ce que nous devons craindre ou espérer.

Je m'endormis sur ce souhait. L'in-

quiétude me réveilla de très bonne heure. Je fis une espèce de toilette en l'air; j'avais envoyé chercher mamzelle Pillet, dont les yeux ne séchaient pas, et qui ne quittait point les églises, où on faisait les prières des quarante heures. Quand je fus prête, je me disposai à retourner au gouvernement, pour attendre, comme tout le monde, dans les antichambres, les nouvelles du roi. Peut-être parviendrais-je aussi à arriver jusqu'à lui, peut-être me demanderait-il, je voulais être là. Mamzelle Pillet me proposa de me conduire par ce passage des cours, dont j'ai parlé; j'acceptai bien vîte; elle marcha devant moi, nous descendîmes l'escalier d'honneur et nous nous dirigeâmes vers les corridors des cuisines où se trouvait l'issue mitoyenne. Au détour

d'une porte je me trouvai en face d'un homme, que je n'eus pas de peine à reconnaître, et dont l'aspect m'inspira les mêmes sensations qu'à l'ordinaire. J'étouffai un cri, c'était l'inconnu.

— Vous m'avez entendue, lui dis-je, sans aucune peur cette fois ; ah ! je vous en conjure, ne me trompez point, apprenez-moi quel sort attend notre roi bien-aimé. Nous faudra-t-il le perdre ?

— Non, répliqua-t-il, il ne mourra point, et c'est vous qui le sauverez. Prenez cette boîte, obtenez de lui qu'il prenne seulement gros comme une noisette de la pâte qu'elle renferme et je vous réponds de sa vie.

Je frissonnai. Ma confiance dans cet homme n'allait pas jusqu'à jouer sans trem-

bler l'existence du roi contre une de ses paroles.

— Mais je ne le verrai pas, dis-je. Comment approcher de lui?

— Il vous a déjà demandée.

— Puis-je parler aux médecins de ce baume?

— Vous le pouvez, et ils l'approuveront.

— Ah! vous me rendez la vie! m'écriai-je, et maintenant je marche sans craintes. Si vous dites vrai, comptez sur toute ma reconnaissance.

— Ah! madame, j'ai grand peur que cette promesse ne s'envole avec le danger.

— Ne vous retrouverai-je point?

— Quand il sera sauvé. Allez vîte! le temps presse. Je courus en lui jetant encore

un adieu et un remercîment. Dans l'antichambre du roi j'apercus un élève de Vernage que j'appelai, tout essoufflée.

— Le roi m'a demandée? lui dis-je.

— Oui, madame la comtesse; tout à l'heure, on est allé vous chercher.

— Introduisez-moi sur-le-champ. M. Vernage est auprès de son lit?

— Plus que jamais, madame, on n'attend que son dernier soupir.

— Hâtons-nous alors, au nom du ciel!

Il me fit passer par des cabinets, et bientôt je me trouvai dans cette chambre, qui contenait les destinées de la France. Cet aspect sinistre, saisissant, me prit le cœür, tout le monde pleurait. Le roi avait sa tête; il souffrait beaucoup, mais il ne se plaignait point, sa résignation était

parfaite. En m'apercevant, un faible sourire rida ses lèvres.

— Vous êtes bien paresseuse, comtesse, aujourd'hui il ne dépend pas de moi de vous attendre.

— Sire, sire, m'écriai-je, en m'agenouillant sur l'estrade de son lit, vous avez confiance en moi, n'est-ce pas? Vous savez que je mourrais mille fois plutôt que de vous faire le moindre mal, mon dévoûment vous est connu?

— Oui, et je n'en ai jamais douté.

— Eh! bien, sire, je vous apporte la vie. Prenez ce remède et vous serez sauvé. Vernage, examinez, analysez ceci et que le roi l'avale sur-le-champ.

— Cette pauvre comtesse, dit Louis XV,

avec douceur, l'inquiétude lui a tourné la tête.

— Non, sire, écoutez-moi.

Je m'approchai de lui, tout près. Nous avions souvent causé de Pierre Émeric, il savait quel homme étrange; c'était son imagination s'en frappa plusieurs fois, il y croyait. Je lui dis ma rencontre, je lui dis la prophétie favorable, et je le suppliai d'essayer cette panacée; il avait toute sa connaissance, je le répète, malgré les tortures qu'il endurait et il n'ôta pas ses yeux des miens, il cherchait à y lire. L'augure que je lui annonçai lui rendit un peu de force, il me le fit répéter deux ou trois fois, puis il réfléchit. Vernage emporta la boîte, dans son laboratoire dressé à côté, où se composaient les drogues, à mesure qu'elles

étaient ordonnées. Il montra la pâte à deux fameux chimistes-apothicaires; l'avis unanime fut qu'elle ne contenait aucune substance nuisible.

Vernage vint en rendre compte au roi, en ajoutant, toutefois, qu'après un examen aussi superficiel, on ne pouvait être sûr de rien, et qu'il n'oserait pas ordonner l'usage de ce remède. Le roi se taisait, je craignis qu'il n'hésitât; et, par un mouvement plus prompt que la pensée, j'avalai une morceau de la pâte, en ajoutant:

— Maintenant, sire, vous n'aurez plus peur.

— Donnez! répondit-il, je le veux.

Vernage lui fit répéter trois fois cet ordre, et le pria de le lui signifier devant trois témoins, M. le duc de Chartres, M. le

prince de Condé et monseigneur l'évêque de Soissons : on les appela. Le premier médecin raconta ce qui s'était passé, l'épreuve que je venais de faire. Il ajouta tout bas que le roi était abandonné de la science et que sa guérison était impossible, hors par un miracle. L'avis général fut qu'il fallait essayer. Le roi répéta son ordre, j'étais à ses côtés, je lui donnai sans trembler le remède. Il le prit et dit sur-le-champ :

— C'est singulier ! Le goût est presque le même que celui du contre-poison de la comtesse de Verue, dont j'ai tant fait usage dans mon enfance. Ah ! cela ne me fera point de mal.

Je vous laisse à juger de mon émotion. J'obtins facilement de rester jusqu'à ce que les symptômes se déclarassent. Jamais je

n'ai rien éprouvé de pareil, je ne respirais pas, ma vie était suspendue. Ceux qui remplissaient la chambre, et il y avait bien quinze personnes, gardaient un silence de mort; le moment était solennel. Vernage, debout près du roi, tenait son pouls, n'ôtait pas ses regards de son visage; il devenait à chaque instant plus inquiet; une sueur froide mouilla le front du malade; sa pâleur effrayait, ses yeux tournèrent en dedans, ses traits se décomposèrent, sa respiration se pressa.

— Le roi se meurt, messieurs! dit Vernage d'une voix morne et sévère.

Nous tombâmes tous à genoux; l'évêque de Soissons s'approcha et commença les prières des agonisants. Louis XV était évi-

demment sans connaissance et dans une crise horrible ; je crus que je mourrais avec lui. L'idée que je l'avais empoisonné peut-être, sans le vouloir, me déchirait. Tout à coup, comme une inspiration d'en haut, l'espérance me revint; je me rappelai la promesse d'Émeric, je me rappelai qu'il ne m'avait jamais trompée, et, entraînée par un mouvement involontaire, je me levai en m'écriant :

— Non, il ne mourra pas!

Tous les yeux se tournèrent vers moi ; Vernage me fit un signe de la main; son front se déridait un peu, nous étions les bras étendus vers lui, on n'entendait que la respiration du monarque, se pressant de plus en plus. Enfin nous ne l'entendîmes plus, le silence était effrayant. Je m'ap-

pu yai contre la colonne du lit, convaincue que l'arrêt allait être prononcé. De temps en temps l'aumônier reprenait un verset des psaumes, que le clergé répétait après lui; vous ne pouvez vous figurer cette scène.

L'attente dura un quart d'heure, Vernage, se retournant de mon côté, me dit :

— Madame la comtesse, vous avez été prophète, la France entière vous doit de la reconnaissance, le roi ne mourra pas, il est sauvé, il dort!

Ah! que je fus heureuse!

Un cri de vive le roi! étouffé par le respect, par la crainte de le réveiller, sortit de toute les poitrines. Je ne sais ce que j'aurais donné alors à cet inconnu qui nous rendait le roi. Cependant, presqu'à l'instant même,

la crainte d'occuper le public de moi et de mes aventures me fit prier Vernage de me garder le secret; il me le promit et il l'a tenu; très peu de personnes ont connu cette circonstance, et elle ne se répandit point, c'était mon seul désir. J'ai négligé de dire que le roi de Pologne était arrivé le matin et reparti presque aussitôt, pour aller au-devant de la reine, et la préparer à ce qu'elle allait trouver à Metz. Je ne l'avais point vu. Il devait donc annoncer à son auguste fille le malheur qui l'attendait, très probablement. Nous y pensâmes, et on dépêcha un courrier porteur de nos espérances. La pâte que javais avalée commençait à opérer sur moi; je me sentis prise de douleurs très vives, et je me retirai pour me mettre au lit. Vernage plaça le médecin de quartier

au lit du roi, qui dormait toujours, en lui donnant les instructions nécessaires; il voulait lui-même surveiller la crise que j'éprouvais, et comme j'insistais pour le renvoyer :

— J'acquitte la dette de la France et du roi, madame la comtesse; il serait indigne à moi de vous abandonner après le courage que vous avez montré, et l'acte héroïque dont nous avons été témoins.

Je souffris deux ou trois heures à peu près, très vivement et assez dangereusement, me dit Vernage plus tard. J'éprouvai, moins fortement, ce que le roi avait éprouvé lui-même, et, comme lui, je tombai dans un sommeil profond, que le docteur recommanda de n'interrompre pour aucuns motifs.

Revenons à madame de Châteauroux.

Elle était à Urtubi, avec madame de Lauraguais et Richelieu, qui voulait les faire partir, mais non point les accompagner; son dévoûment n'allait pas jusque-là. Il prépara leur voyage, donna les ordres et revint à Metz, où il se faufila encore dans la chambre du roi; nul ne l'en renvoya, bien entendu. M. le duc de Chartres dit seulement, en tournant sur ses talons:

— Cet homme est bien effronté!

Les deux pauvres créatures montèrent seules dans un carrosse que leur prêta M. de Belisle. La duchesse se montra grande et noble en cette circonstance; elle conserva son attitude aussi fière et si hautaine que dans les salons de Choisy. Madame de

Lauraguais était fort effrayée, et pleurait à chaudes larmes.

— Contraignez-vous, ma sœur, lui dit madame de Châteauroux, on croirait que je suis aussi peureuse que vous-même, et mes ennemis s'en réjouiraient.

Une jeune femme de conseiller fut prise, dans les rues de Metz, pour la duchesse; aussitôt la populace se rua sur elle, et faillit la mettre en morceaux. On regardait cette pauvre duchesse comme la cause unique de la maladie du roi, et les malédictions, les injures les plus ignobles furent prodiguées à la conseillère, qu'on eut beaucoup de peine à tirer vivante d'entre les mains de ces forcenés. Pendant ce temps la vraie madame de Châteauroux s'enfuyait seule avec sa

sœur, sans un ami, sans qu'un seul de ses courtisans, qui l'avaient adorée, lui tendît la main. C'est alors qu'elle montra une véritable grandeur, en ne se laissant ni intimider, ni abattre. Lorsqu'elle passa dans le premier village après Metz, elle fut reconnue et huée; cette populace effrénée lui prodigua toutes les marques du mépris. Le roi était l'idole de la nation; un entêtement imbécile lui attribuait la perte de cette idole, qu'on regardait comme inévitable, des cris de mort se firent entendre. Ce voyage entier ne fut qu'une agonie. On l'accabla d'injures atroces, de menaces effrayantes; les paysans, dans les campagnes, la suivaient aussi loin que cela leur était possible, et se transmettaient successivement l'emploi de la maudire et de l'outrager. Ce fut par une

espèce de miracle qu'elle évita cent fois d'être déchirée en mille pièces. Il lui fallait prendre des précautions infinies : lorsque la voiture approchait de quelque bourgade, la duchesse était obligée de s'arrêter à plus d'une demi-lieu de distance, et détachait quelqu'un de sa suite pour prendre les relais, et connaître les chemins de traverse; elle tâchait de se dérober à la rage des villageois.

A la Ferté-sous-Jouare, au moment où elles changeaient de chevaux, un homme, qui avait été palefrenier du duc de Coigny, les reconnut et les nomma. Aussitôt une foule immense se forma autour d'elles; les invectives et les menaces recommencèrent; on parla de mettre leur carrosse en bribes,

de les déchirer elles-mêmes en mille morceaux. Madame de Lauraguais, demi-morte d'effroi, prit une convulsion; madame de Châteauroux la soutint, lui fit respirer des sels, sans ôter ses yeux de cette populace menaçante, qu'elle dominait calme, majestueuse, tranquille même. Sa beauté ne fut jamais plus frappante qu'alors; il ne manquait pas une épingle à sa toilette; il semblait qu'il fût question d'une autre, et non d'elle. Cette scène dura plus d'un quart d'heure; un notable du pays parvint, à force de prières, de conciliation, à apaiser ces énergumènes, et à les dissiper. Il offrit à madame de Châteauroux un asile dans sa propre maison, et les secours dont elle pouvait avoir besoin. Elle le refusa; elle avait hâte d'arriver et de mettre un terme à ce supplice.

Ce fut dans ces angoisses mortelles qu'elle parcourut plus de quatre-vingts lieues. Madame de Flavacourt m'a dit qu'elle la trouva vieillie de dix ans. A son retour la consternation aurait augmenté, si déjà elle n'eût été extrême. Le peuple de Paris l'aurait plus mal accueillie encore que celui des provinces, mais il était tout à sa douleur.

Les églises étaient pleines, jour et nuit, le Saint-Sacrement était exposé, on faisait les prières des quarante-heures, on entendait tout haut les soupirs, les pleurs, les gémissements, les vœux adressés à Dieu pour la conservation du roi. La poste, le palais, les hôtels des grands seigneurs étaient assiégés de gens éplorés, qui venaient sa-

voir les nouvelles. Les affaires, les plaisirs étaient interrompus, on ne s'occupait pas d'autres choses, je crois même que les amoureux chômèrent. La maladie devenant de plus en plus grave, la presse augmenta. ce fut un deuil universel; il n'existe pas dans l'histoire un seul exemple de pareils transports.

M. le Dauphin venait de partir; la famille royale, les princes, les grands officiers de la couronne étaient auprès du roi. Paris était désert et vide, ainsi privé de son maître ou des divers appuis du trône. M. le duc d'Orléans resta dans son couvent de Sainte-Geneviève, suivant le procession de la châsse avec son tonnelet, et entreprenant de catéchiser cette foule, qui ne l'écoutait

point. Confondu avec la canaille, aux pieds de la patronne de Paris, il ne se distinguait que par des larmes plus amères, par des sanglots plus violents. Ce fut là, ce fut dans un de ces pieux transports que, par un cri de désespoir subit et unanime, Louis XV fut surnommé le *bien-aimé*. Ce n'était point une flatterie, ce n'étaient point les courtisans qui le nommaient ainsi, c'était le peuple. Il ne croyait pas que le monarque expirant apprît jamais ce surnom, il le décernait, en quelque sorte, à son ombre, il épanchait sa reconnaissance. On s'abordait dans la rue sans se connaître, uniquement pour se communiquer ses craintes, ou ses espérances.

— S'il meurt, c'est pour avoir marché à

notre secours! s'écriait-on de toutes parts.

Il est certain que, sans la présence du roi à l'armée ou en Alsace, la France était perdue. Des bandes de pillards armés avaient passé le Rhin et désolaient nos provinces de l'est. Le roi Stanislas quitta même un instant Lunéville qu'ils menaçaient et nous eûmes peur à notre chapitre. Dès que Louis XV parut tout rentra dans l'ordre; ce fut un concours unanime de bénédictions sur lui, au milieu duquel tomba la nouvelle de cette maladie, qui mit la France au désespoir. Par l'effet ordinaire de l'injustice humaine, madame de Châteauroux, à qui ce peuple devait la résolution prise par Louis XV, madame de Châteauroux, qui l'avait conduit à la gloire, devint l'objet de sa

haine et de son exécration. C'est ainsi que nous sommes, c'est ainsi que se rendent les arrêts du monde. Il nous faut pourtant nous y soumettre, sinon les respecter.

Aussitôt que le courrier qui portait la nouvelle de la convalescence du roi arriva à Paris, ce fut une autre antienne, et le revers de la médaille. La ville n'était qu'une enceinte immense, pleine de fous. Ce courrier fut entouré, caressé, et presque étouffé par le peuple. On baisait son cheval et jusqu'à ses bottes; on le menait en triomphe. Des gens étrangers les uns aux autres se criaient du plus loin qu'ils s'aperçevaient:

-- Le roi est guéri!

Ils se félicitaient, s'embrassaient. Tous

les ordres de l'État firent à l'envi éclater leur reconnaissance envers le ciel. Il n'y eut pas, en France, une société d'artisans qui ne chantât un *Te Deum*. Et pendant trois mois ce ne furent que fêtes et réjouissances qui répandirent un argent immense. Les poètes, les beaux esprits célébrèrent le plus beau moment de la vie de Louis XV dans les recoins du Parnasse. Piron fit un poème fort dégoûtant sur cette maladie et ses symptômes les plus intimes. On se l'arracha. Qu'aurait-il dit s'il eût su le dessous des cartes et l'aventure si incroyable de cette guérison !

Pendant ce temps la pauvre duchesse souffrait et pleurait abandonnée. Quant à madame de Mailly, elle m'écrivit qu'elle

avait été rassurée par Émeric, qu'elle voyait souvent; ce qu'elle me raconta au sujet de cet être mystérieux, dans cette circonstance, vaut bien un chapitre nouveau, nous le commencerons donc, s'il vous plaît.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

—

Chap. I. 3
II. 45
III. 77
IV. 149
V. 195

Fin de la table du premier volume.

Il faut que Jeunesse se passe

Par ALEX. DE LAVERGNE, 3 vol., 13 fr. 50 c.

CHRONIQUES DE TROIS REINES

Par X. SAINTINE, 2 vol., 9 fr.

MONT-REVÊCHE

Par GEORGES SAND, 4 vol., 20 fr.

LA MARQUISE CORNELIA D'ALFI

Par EUGENE SUE, 2 vol., 10 fr.

CONSCIENCE

Par A. DUMAS, 5 vol., 25 fr.

UN MONSIEUR TRÈS TOURMENTÉ

Par Ch. PAUL DE KOCK, 2 vol., 10 fr.

Jalkar-le-Rouge

Par G. DE LA LANDELLE, 5 vol., 20 fr.

FAUSTINE ET SYDONIE

Par madame CH. REYBAUD, 3 vol., 13 fr. 50 c.

AVENTURES DU CHEVALIER DE PAMPELONNE

Par A. DE GONDRECOURT, 5 vol., 22 fr. 50 c.

LE CHEVALIER D'ESTAGNOL

Par le marquis DE FOUDRAS, 6 vol., 27 francs.

LE SULTAN DU QUARTIER

Par MAXIMILIEN PERRIN, 2 vol., 8 francs.

Fontainebleau, imp. de E. Jacquin.